

GRAMMAIRE ET LEXIQUE
REGARDS CROISÉS

Éléments de catalogage

Grammaire et lexique : regards croisés / Sous la direction d'Iva Novakova et d'Elena Dontchenko. – Coédition : Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan & ELLUG – Université de Grenoble, 2010
247 p. ; couv. ill. en coul. ; 20 cm.

ISBN (Russie) : 978-5-9926-03147-9

ISBN (France) : 978-2-84310-165-6

Maquette de couverture : Séverine Frémondrière (ELLUG)

Illustration de couverture libre de droits

Cet ouvrage paraît dans le cadre de l'Année France-Russie 2010 /
www.france-russie2010.com



© Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan
20, rue Tatichteva, 414056 Astrakhan
Russie
ISBN (Russie) : 978-5-9926-03147-9

© ELLUG 2010
Université Stendhal
B. P. 25
38040 Grenoble cedex 9
ISBN (France) : 978-2-84310-165-6

**GRAMMAIRE ET LEXIQUE
REGARDS CROISÉS**

Sous la direction
d'Iva NOVAKOVA et d'Elena DONTCHENKO

Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan (Russie)
ELLUG, Université Stendhal, Grenoble (France)
2010

Comité scientifique

Vladimir Beliakov (Université de Toulouse), Christine Bracquenier (Université de Lille 3), Cristelle Cavalla (Université Stendhal, Grenoble), Roger Comtet (Université de Toulouse), Isabelle Després (Université Stendhal, Grenoble), Jack Feuillet (INALCO-Paris), Francis Grossmann (Université Stendhal, Grenoble), Zlatka Guentchéva (Lacito, CNRS-Paris), Claude Kastler (Université Stendhal, Grenoble), Jean-Emmanuel Le Bray (Université Stendhal, Grenoble), Michel Maillard (Université Stendhal, Grenoble), Agnès Tutin (Université Stendhal, Grenoble)

Remerciements

Nous remercions tous les membres du Comité scientifique pour leur travail d'évaluation compétent des contributions de cet ouvrage.

Nous exprimons toute notre gratitude à M. Alexandre Lounev, Recteur de l'Université d'Etat d'Astrakhan qui a été à l'origine de la collaboration scientifique entre l'Université d'Etat d'Astrakhan et l'Université Stendhal, Grenoble 3 et qui a pleinement soutenu cette publication.

Nous remercions également M. Guennady Glinine, Vice-Recteur de l'Université d'Etat d'Astrakhan, chargé de la recherche scientifique, sans l'aide duquel cet ouvrage n'aurait pas pu être édité.

Nous sommes reconnaissantes à Catherine Chevallier, Vannina Goossens et Ramona Kunene de l'Université Stendhal, Grenoble 3, pour leur minutieux travail de mise en forme du volume.

SOMMAIRE

Introduction <i>Iva Novakova et Elena Dontchenko</i>	7
Partie 1. Regard historique sur la linguistique contrastive	
Les enjeux de l'analyse contrastive dans l'Union soviétique des années 1920 <i>Elena Simonato</i>	19
Partie 2. Autour des constructions causatives	
Quels enjeux pour la linguistique contrastive ? Sur l'exemple des constructions causatives en français et en bulgare <i>Iva Novakova</i>	37
Les causatifs dans le langage des enfants français et bulgares entre 3 et 6 ans <i>Yanka Bezinska</i>	57
Partie 3. Autour du temps et de l'aspect	
L'ordre temporel dans une phrase à subordonnée relative en français et en russe <i>Elena Dontchenko</i>	75
La préposition comme exposant de l'aspect dans les constructions <i>prép+N</i> à valeur causale. Une analyse contrastive français-polonais <i>Teresa Muryn</i>	93
Partie 4. Autour de la phraséologie	
L'image de la mère dans les unités phraséologiques russes et françaises (analyse contrastive) <i>Irina Frenkel</i>	115
Énoncés proverbiaux du polonais et du français de type <i>Chcieć to móc / Vouloir, c'est pouvoir</i> à la lumière de la théorie du centrage méta-informatif <i>Lidia Miladi</i>	141

Partie 5. Les applications de l'analyse contrastive (en linguistique de corpus et en didactique des langues)

Etude de corpus des constructions verbo-nominales de sentiment en français et en russe

Elena Melnikova..... 161

Valeurs et variations de l'article dans le cadre de la structure *c'est DET GN* : vision didactique

Olga Spiridonova..... 179

Partie 6. Analyse textuelle

La catégorie de la *caméra* dans le texte français contemporain

Alla Kornienko.....207

Résumés /

Abstracts.....223

Références bibliographiques..... 231

Liste des auteurs..... 247

Introduction

Iva Novakova et Elena Dontchenko¹

1. LA COMPARAISON DES LANGUES : BREF APERÇU HISTORIQUE

L'intérêt pour la comparaison des langues ne date pas d'hier. Un des premiers ouvrages qui s'intéresse aux ressemblances et aux différences entre les langues est la *Grammaire générale et raisonnée* (1660, Arnauld et Lancelot), connue sous le nom de *Grammaire de Port Royal*. Au XVIII^e s., on assiste à un véritable essor des encyclopédies et des dictionnaires bilingues. Au XIX^e s., la grammaire historique et comparée (Bopp, Grimm, Schleicher, Humboldt) contribue aux premières typologies morphologiques et structurales des langues. Dans les années 1930, suite aux travaux de Troubetzkoy naît la notion de *Sprachbund* (1928), qui donne une impulsion à la typologie aréale (cf. par exemple l'aire balkanique regroupant le *bulgare*, le *serbo-croate*, le *macédonien*, le *roumain*, le *grec* et l'*albanais*). A partir des années 1960, la typologie s'oriente vers la comparaison des structures syntaxiques des langues (Greenberg, 1960 sur l'ordre des mots). Comme l'indique Hjelmslev (1940, [1969 : 128-129]), « [u]ne typologie linguistique exhaustive est la tâche la plus grande et la plus importante que s'offre à la linguistique ».

En France, dans la première moitié du XX^e s., les linguistes sont restés relativement peu intéressés par la linguistique générale, à part les travaux de Meillet (1930) et surtout ceux de Benveniste (1966, 1974) en syntaxe générale sur la phrase nominale ou sur les propositions relatives en *eve* (langue africaine). Or, depuis une vingtaine d'années, d'importants travaux en typologie syntaxique ou en linguistique contrastive y ont été réalisés (Hagège, 1982 ; Lazard, 1994 ; Adamczewski, 1990 ; Guentchéva, 1990 ; Maillard, 1998 ; Creissels, 2006 ; Celle, 2006 ; Sörös, 2008, cette liste n'étant pas exhaustive). En Russie, des travaux contrastifs de grande envergure ont été menés dans le cadre de l'Ecole de

¹ Université Stendhal, Grenoble 3, LIDILEM, e-mail : Iva.Novakova@u-grenoble3.fr & Université d'Etat d'Astrakhan. E-mail : edontchenko@mail.ru

Leningrad (Nedjalkov, Sil'nitskij, Xolodovic, 1960-1990) sur les constructions causatives, passives et résultatives dans 150 langues. Mentionnons aussi les travaux de Gak (1977, 1983) en lexicologie contrastive français-russe.

Actuellement, les approches typologiques syntaxiques sont surtout fonctionnelles² : l'approche sémantico-fonctionnelle de Bondarko (1991), les travaux de Dik, Givón, Comrie, etc. Ces approches étudient l'interaction entre les paramètres syntaxiques, sémantiques et discursifs du langage et leur interdépendance vis-à-vis de sa fonction de communication.

Traditionnellement, à cause du lien avec la théorie de la traduction et de l'apprentissage des langues, la linguistique contrastive a été longtemps considérée comme une branche appliquée de la linguistique. Cet état des choses semble aujourd'hui dépassé car la linguistique contrastive tend de plus en plus vers une théorisation des faits de langues étudiés. Son objectif consiste surtout à dégager « les procédés qu'ont à leur disposition les langues A et B pour structurer et exprimer un domaine notionnel donné » (Creissels, 1975). Elle permet également de faire apparaître des particularités propres à chacune des langues qui ne ressortiraient pas nécessairement d'une analyse unilingue (Celle, 2006). Par ailleurs, la linguistique contrastive alimente de ses descriptions et analyses la typologie des langues qui vise à expliciter, dans la diversité des langues, les invariants linguistiques (Hagège, 1982 ; le projet *Eurotyp* ; Haspelmath, König, Oesterreicher 2001 ; Lazard, 2006).

2. METHODOLOGIE DE L'ANALYSE CONTRASTIVE

Les travaux en linguistique contrastive ont été longtemps axés sur au moins l'une des méthodes suivantes :

- 1) analyse et comparaison de traductions avec leurs originaux (« multilateraler Übersetzungsvergleich », cf. Wandruszka, 1969) ;
- 2) confrontation d'études linguistiques déjà existantes ou juxtaposition de descriptions grammaticales comparables de deux langues (cf. Zemb, 1984, Cartagena & Gauger, 1989) ;
- 3) interprétation des fautes commises dans une langue étrangère en tant qu'attestations d'interférences avec la langue maternelle ;
- 4) mise en perspective de structures identiques ou opposées de plusieurs langues à partir d'un *tertium comparationis* d'ordre théorique ou conceptuel (cf. Heger, 1990-1991).

² Cf. Graffi (2001) qui parle d'une « galaxie de fonctionnalismes ».

Ces approches semblent avoir atteint leurs limites depuis une vingtaine d'années. Cet état de la recherche invite donc à des tentatives d'innovation sur les plans théorique et méthodologique.

La question qui se pose essentiellement en linguistique contrastive est de savoir ce qui est comparable dans les langues. Si le départ est forcément *onomasiologique* (du sens vers les formes), il est « parfaitement utopique d'envisager une démarche onomasiologique pure, indépendante de l'interrogation sémasiologique. Les deux perspectives sont interdépendantes » (Confais, 1995). Or, comme l'indique Lazard (2006), les formes restent les seules données observables. Une fois les catégories notionnelles (comme par exemple *temps, mode, aspect, espace, personne, cause*, etc.) établies et les moyens morphosyntaxiques (les formes) de leur expression comparés, il convient d'établir les équivalents fonctionnels entre ces moyens linguistiques dans les langues mises en contraste (Dantchev, 1990). Dans le même temps, le linguiste adoptant une telle démarche se doit d'éviter de nombreux écueils, comme les généralisations hâtives, la transposition directe de catégories grammaticales sur des langues où elles n'existent pas. Par exemple, l'aspect des langues slaves a été longtemps considéré comme un modèle pour les autres langues, qui n'ont pas morphologisé cette catégorie ; la catégorie de la détermination ne peut être décrite de la même façon en français, en anglais ou en russe ; le médiatif ou l'évidentiel³, catégorie morphologique en bulgare, persan ou albanais, n'a pas de formes correspondantes en français ou dans d'autres langues, etc. Une prudence donc s'impose lorsqu'il s'agit de les comparer.

Une autre question d'ordre méthodologique concerne le nombre de langues à comparer. S'il n'y a pas de règles dans ce domaine, « il semble [...] difficile d'étendre l'analyse (contrastive) au-delà de trois langues envisagées simultanément, non pour des raisons techniques – puisque à l'heure des corpus traduits informatisés cela entre désormais dans le domaine du possible – mais parce que l'analyse devient très lourde si l'on souhaite examiner plusieurs combinaisons » (A. Celle, 2006 : 3). De ce fait, la linguistique contrastive dispose d'une base empirique plus sûre que la typologie. En même temps, se pose la question de savoir quelles langues comparer : des langues génétiquement liées ou appartenant à différentes familles. Là aussi, les pratiques divergent considérablement. Notre ouvrage regroupe des études contrastives entre le

³ Terme créé par Jakobson en 1957 pour nommer la catégorie verbale morphologique en bulgare qui sert à exprimer le fait que le locuteur n'a pas assisté à l'événement qu'il rapporte et qu'il détient par ouï-dire ou par inférence. Pour plus de détails, cf. Guentchéva (1996).

français et les langues slaves, ces langues étant considérées comme des cas particuliers, chacune dans son environnement généalogique.

La méthodologie de l'analyse contrastive et, plus généralement de l'approche inter-langues, est étroitement liée à la question des corpus à utiliser. Les recherches se doivent aujourd'hui de relever les défis posés par les progrès en linguistique de corpus à dominante inductive (*corpus-driven*) pendant ces deux dernières décennies. Il conviendrait de mentionner brièvement ici les débats actuels sur la méthodologie de l'utilisation des corpus en linguistique contrastive, à savoir corpus *comparables* vs corpus *parallèles* (cf. Williams (éd.) 2005, Celle 2006). Les corpus *comparables*, composés de textes originaux dans deux ou plusieurs langues qui respectent les mêmes critères de genre, de registre, de public visé, d'époque (par ex. les discours politiques), ne permettent pas à eux seuls d'établir des équivalences. Qui plus est, les critères de comparabilité ne sont pas toujours très précis. Dans le même temps, ils sont faciles à récolter et comportent des données originales concernant les langues comparées. Quant aux corpus de traductions (*corpus parallèles*), ils sont plus difficiles à collecter, demandent des outils informatiques sophistiqués pour leur alignement (cf. Kraif, 2006) ; ils restent moins représentatifs en terme de fréquence et de distribution des unités linguistiques. On leur reproche souvent de garder des traces de la langue source (les « belles infidèles ») et, de ce fait, ne sont pas considérés comme totalement fiables. Pour éviter ces désagréments, la solution idéale consisterait à comparer plusieurs traductions d'une même œuvre. Mais comme ceci est difficilement réalisable, il est également important de diversifier les corpus (théâtre, presse, essais, romans, blogs, etc), ainsi que d'établir des corpus de contrôle (par exemple, des corpus parallèles français-russe et aussi, dans le sens inverse, russe-français). Les corpus alignés fournissent un outil précieux pour les études contrastives. Ainsi, A. Celle (2006) réaffirme la légitimité du texte traduit comme objet d'étude pour le linguiste. Les deux types de corpus (comparables et parallèles) restent donc complémentaires (cf. à ce sujet la contribution d'E. Melnikova ici même).

3. PRESENTATION DES COMMUNICATIONS

Ce volume est le fruit d'une collaboration scientifique entre le laboratoire LIDILEM de l'Université Stendhal, Grenoble 3 et l'Université d'Etat d'Astrakhan. Son principal objectif scientifique est de montrer que l'analyse contrastive constitue un filtre d'éclairage efficace des faits de langue étudiés. Notre ambition a été de produire un ouvrage de qualité, ce qui explique le fait que sur une vingtaine de propositions, reçues suite à un appel largement diffusé,

nous avons retenu, après évaluation par le comité scientifique, dix contributions. S'appuyant sur des cadres théoriques variés, ces contributions apportent un éclairage théorique et méthodologique original des sujets traités. Elles proposent des analyses systématiques diversifiées, relevant du lexique et de la grammaire dans une perspective contrastive.

Le premier article de notre ouvrage, celui d'Elena Simonato, propose un regard historique et épistémologique des fondements théoriques de la linguistique contrastive en URSS dans les années 1920-1930. Cet article richement documenté montre que le principal objectif de la réflexion contrastive qui se met en place à cette époque est l'enseignement du russe aux locuteurs de 150 langues de familles différentes. Plusieurs méthodes sont mises à jour pour enseigner le russe comme langue seconde, fondées sur des études contrastives de grammaire, phonétique, syntaxe et lexique. Un autre domaine d'application de ces études c'est la lexicologie, dans le but d'élaborer des dictionnaires bilingues. La principale thèse que défend l'auteur est que malgré le but idéologique clair de l'analyse contrastive, à savoir le renforcement du pouvoir soviétique, cette dernière contribue au développement de nombreux domaines de la linguistique comme les néologismes, les emprunts, la communication interculturelle ou le bilinguisme.

Les deux contributions suivantes sont consacrées à l'étude des constructions causatives. Ces constructions présentent une complexité « fascinante »⁴ du point de vue contrastif. Après une réflexion sur les enjeux de l'analyse contrastive, Iva Novakova se propose d'étudier le fonctionnement des mécanismes causatifs dans une perspective inter-langues (français, bulgare, russe, anglais). La principale thèse soutenue par l'auteur est que l'analyse contrastive peut s'avérer un filtre d'éclairage précieux des faits de langues, permettant de nuancer, enrichir ou préciser certains principes typologiques comme le principe d'*iconicité* (Givón, 1991), l'*hypothèse inaccusative* de Levin & Rappaport (1995), la corrélation entre langues analytiques et moyens analytiques d'expression de la causalité (Gawelko, 2006) ou la théorie de la grammaticalisation. L'analyse est basée sur l'échelle de compacité des mécanismes causatifs de Dixon (2000). Ainsi par exemple, la comparaison des constructions causatives en français et en bulgare sur le plan diachronique permet d'explicitier les différents degrés de grammaticalisation de ces constructions. Le prédicat complexe *faire+Vinf* du

⁴ Le terme est emprunté à Kemmer et Verhagen (1994 : 115-116) qui considèrent que « la compréhension de la complexité fascinante des constructions causatives à l'intérieur d'une langue ou dans une perspective inter-langues est fondamentale pour la compréhension de la structure de la proposition, en général » (traduction de l'anglais par Iva Novakova).

français occupe le 3^e palier de l'échelle, tandis que la construction bulgare du type *inciter qn à ce qu'il chante* occupe le 4^e palier, celui des mécanismes les moins compacts. De plus, le bulgare a souvent recours à des verbes préfixés par *raz-* qui fonctionne comme un préfixe causatif. Ainsi, la valeur causative de *raz-* dans *razplakvam*, *razsmivam* semble dérivée d'une des valeurs du préverbe, à savoir l'idée d'une action menée jusqu'à son terme pour obtenir le résultat contenu dans le verbe simple : *amener à pleurer*, *à rire*. Comme le bulgare n'a pas de moyen grammaticalisé pour exprimer le factitif / causatif, il attribue cette possibilité à un de ses préverbes. La comparaison des processus de grammaticalisation des constructions causatives des deux langues permet de mieux appréhender leur fonctionnement en synchronie.

La contribution de Yanka Bezinska constitue un apport à l'élucidation des mécanismes psycholinguistiques de l'acquisition des mécanismes causatifs par les enfants français et bulgares, âgés de 3 à 6 ans. Le cadre théorique (cognitif et fonctionnel), ainsi que les expérimentations solides menées par l'auteur, fondées sur des analyses statistiques complexes, permettent de mieux comprendre comment ces constructions syntaxiques sont-elles intégrées dans le langage des locuteurs monolingues du français et du bulgare, dans la tranche d'âge étudiée. Les résultats montrent que la production de la construction *faire + Vinf* qui a le statut de *prédicat complexe* (une unité prédicative) en français reste une tâche difficile pour les enfants entre 3 et 6 ans. Ce phénomène est dû à la complexité morphosyntaxique de la structure, nécessitant le réarrangement des arguments et la montée des clitiques, et non pas au sémantisme causatif, parce que les jeunes locuteurs francophones se montrent parfaitement capables de comprendre *faire + Vinf*, lorsqu'ils l'entendent dans l'environnement langagier. Les mécanismes causatifs en bulgare, quant à eux, sont moins complexes sur le plan linguistique, ce qui les rend plus faciles à acquérir par les jeunes locuteurs et leur stabilisation dans le langage enfantin se fait à un âge plus précoce.

Deux autres articles sont consacrés à l'étude du temps et de l'aspect dans une perspective contrastive. Dans son étude des subordonnées relatives en français et en russe, Elena Dontchenko montre que l'alternance des formes verbales s'impose comme moyen clé de l'organisation temporelle de la phrase. En comparant le système des temps verbaux des deux langues et leur organisation dans le cadre de la phrase complexe, l'auteur s'appuie sur la catégorie de la *taxis*, développée pour le russe par Y. Maslov (1984) et A. Bondarko (2003), qui s'avère pertinente pour caractériser le procès de l'énoncé par rapport à un autre procès, sans référence au moment de la parole. Pour exprimer la diversité des relations temporelles (la *taxis*), le français fait usage d'un système de temps verbaux hiérarchisé et corrélatif. Les combinaisons temporelles au niveau

phrastique et textuel sont assez variées (*Imparfait / Présent ; Passé simple / Passé composé ; Plus-que-parfait / Passé composé*, etc). Le russe, quant à lui, qui ne dispose pas d'un système de temps verbaux aussi riche que le français, ne connaît pas la concordance des temps. Or, le locuteur russe dispose de cinq temps grammaticaux qui s'avèrent suffisants pour exprimer toutes les nuances temporelles relatives. Ainsi, pour exprimer la simultanéité au passé, le russe choisit le présent au lieu du passé, ce qui permet d'insister sur le caractère actuel du procès, plutôt que sur son caractère relatif. Pour rendre l'antériorité au passé, le russophone choisira une forme aspectuelle imperfective, ce qui est une fonction secondaire des formes imperfectives.

La problématique de l'aspect est abordée de façon originale dans l'article de Teresa Muryn qui permet d'étendre l'analyse aspectuelle sur des catégories morphologiques traditionnellement exclues d'une telle analyse, comme les noms, les adjectifs et même les prépositions. L'auteur avance la thèse que les prépositions véhiculent une information sur la valeur aspectuelle de la structure qu'elles introduisent. Elle fonde ses analyses sur les expressions causales *prép + N* du type *Dans son énervement, il a renversé le vase* en polonais et en français. L'étude menée dans le cadre théorique de « la grammaire sémantique » de Karolak (1993, 1994) qui considère l'aspect comme une catégorie conceptuelle, permet notamment d'étendre l'analyse aspectuelle à d'autres classes grammaticales que le verbe. T. Muryn arrive à la conclusion que les ressemblances dans la sélection des prépositions sont très grandes dans les deux langues et semblent confirmer leur spécialisation aspectuelle. De plus, la comparaison avec le polonais permet d'évaluer encore mieux leurs propriétés aspectuelles. Par exemple, en français, le nom *amour* sélectionne deux prépositions différentes (l'amour de Paul *pour* Marie et l'amour *des* belles choses). Le polonais, quant à lui, dispose de deux nominalisations différentes, dont l'une à caractère processif, fondées sur le prédicat *aimer*. Pour exprimer le sentiment, le polonais utilise le nom *miłość* (*amour*) qui se comporte comme son équivalent français : *Miłość Piotra do Marii* (L'amour de Pierre *pour* Marie). En revanche, lorsque le nom *amour* réfère à une relation causale, c'est le nom processif *umilowanie* qui est employé et, de plus, il est précédé du préfixe *u-* qui a un caractère inchoatif : *umilowanie natury, starych rzeczy u Piotra* (l'amour de la nature, des vieilles choses chez Pierre).

Deux autres contributions sont consacrées à la phraséologie. Irina Frenkel étudie de manière fine les unités phraséologiques (UP) ayant dans leur structure les mots *mère/mать/mat'* en français et en russe. L'objectif est d'explicitier les différences du fonctionnement linguistique de ces unités sur le plan syntaxique, lexical et phonétique dans les deux langues. L'analyse proposée est, à la fois,

fonctionnelle et paramétrique. L'article confirme le fait que l'analyse contrastive des phraséologismes constitue un moyen efficace de l'étude de ce phénomène linguistique complexe, sur le plan sémantique et syntaxique. La comparaison des UP françaises et russes met aussi en évidence des traits de l'image de la mère dans les deux langues. Ainsi par exemple, les UP françaises analysées contiennent moins de caractéristiques négatives de la mère qu'en russe et sont, dans leur ensemble, plus homogènes du point de vue sémantique et syntaxique. En revanche, les UP russes expriment souvent une attitude critique des enfants vis-à-vis de leur mère, mais aussi un degré élevé d'affectivité, rendu par des moyens d'expression diversifiés d'ordre dérivationnel, structural et phonétique.

Un autre article, celui de Lidia Miladi, s'attaque à l'étude des constructions proverbiales du type *Chcieć to móc / Vouloir, c'est pouvoir* en français et en polonais. Cette étude est menée dans le cadre de la théorie du centrage méta-informatif (Włodarczyk A & H. 2006, 2008 ; Włodarczyk H. 2009). La comparaison de ces structures dans les deux langues montre qu'à la particule énonciative *to* du polonais (qui provient du processus de grammaticalisation du pronom démonstratif *to* (cela)) correspond la séquence *c'est* en français. Ces deux marqueurs méta-linguistiques d'identification, introduits à la jonction du topique et du commentaire, amplifient la mise en relief du proverbe et contribuent à la montée abstractive du sens proverbial. Analysant les structures syntaxiques de ces énoncés, L. Miladi montre que le français a une seule construction avec le marqueur *c'est*, tandis qu'en polonais contemporain trois constructions avec le marqueur *to* coexistent : *A to jest Z* où $Z = SN$ à l'instrumental (*To czas jest najlepszym lekarzem / C'est le temps qui est le meilleur des médecins*), *A to jest Z* où $Z = SN$ au nominatif (*Czas, to jest najlepszy lekarz / Le temps, c'est le meilleur des médecins*) et *A to Z* où $Z = SN$ au nominatif (*Czas to najlepszy lekarz / Le temps, c'est le meilleur des médecins*). Qui plus est, l'auteur montre de façon convaincante que *to* et *c'est* sont des morphèmes de mise en relief par excellence, ce qui explique le fait que ces structures sont très souvent présentes dans des sentences morales, maximes, slogans publicitaires, faciles à répéter et à mémoriser, et aussi dans les exposés scientifiques, bref dans tout discours de type épideictique (i.e. démonstratif) où l'on cherche à convaincre et à argumenter.

Les contributions d'Elena Melnikova et d'Olga Spiridonova ont à la fois un caractère théorique et appliqué. L'article d'E. Melnikova a pour ambition d'établir une véritable méthodologie de l'utilisation des corpus bilingues pour l'analyse contrastive. Celui d'O. Spiridonova analyse la catégorie de la détermination en français et en russe dans une optique didactique (enseignement du FLE à des russophones), cette catégorie posant des difficultés importantes aux

apprenants russes du français langue étrangère (FLE), à cause de l'absence en russe d'un système de déterminants comparable à celui du français.

Après avoir passé en revue les avantages et les inconvénients des corpus comparables et parallèles dans les études contrastives, Elena Melnikova teste deux hypothèses importantes. La première concerne la fréquence plus élevée des verbes de sentiment russes (comme *bojat'sja* (*craindre*), *pugat'sja* (*s'effrayer de*), *razjarit'sja* (*se mettre en fureur*), *vbesit'sja* (*enrager*) en tant qu'équivalents des constructions verbo-nominales (CVN) du type *avoir peur*, *être en colère* en français. Cette hypothèse est confirmée grâce au calcul des fréquences des verbes et des CVN de sentiments dans les corpus *parallèles*, constitués de textes traduits alignés en français et en russe. De plus, ce type de corpus permet d'établir l'éventail des équivalents fonctionnels des CVN_sent françaises en russes (verbes, CVN ou constructions impersonnelles). La deuxième hypothèse, à savoir que la combinatoire syntaxique et lexicale des noms de sentiments est décisive pour calculer l'aspect des noms de sentiments est vérifiée, quant à elle, dans les corpus *comparables*. Les paramètres aspectuels sont quantifiés et permettent de confirmer l'aspect plutôt duratif d'*amour* et celui plutôt ponctuel de *colère*. Le corpus comparable permet aussi de calculer les fréquences absolues des différents noms de sentiments dans les deux langues, ce qui constitue un critère décisif de leur choix dans cette étude bilingue. Cette dernière montre l'importance incontestable pour les analyses contrastives de l'utilisation de corpus informatisés de grande taille.

La contribution d'Olga Spiridonova se trouve au croisement de la linguistique et de la didactique des langues étrangères. L'auteur se fixe deux objectifs. Le premier consiste à examiner l'emploi de l'article au sein de la structure *c'est Dét GN*, en fonction des facteurs d'ordre syntaxique et sémantique, en menant en parallèle une analyse comparative de cette structure en russe. Le deuxième objectif est de proposer des solutions didactiques qui faciliteraient le choix entre les formes *le / un* par les apprenants russes du FLE. L'étude contrastive des systèmes de déterminants dans les deux langues, menée avec minutie et profondeur, amène à conclure que la difficulté didactique de la structure *c'est Dét GN* est due à la nature même des éléments qui la forment : d'une part, elle désigne ou reprend un objet déjà mentionné, d'autre part, elle en présente de nouvelles caractéristiques. Cette contradiction entre *connu* (par contexte, situation) et *nouveau* constitue une source d'erreurs même pour les apprenants d'un niveau intermédiaire ou avancé (par ex. *un type m'arrête... c'est un grand gaillard*). Une autre difficulté concerne le choix entre l'article défini / indéfini au sein de différentes structures syntaxiques (par ex. *c'est un risque à courir* vs *c'est le moment de sortir* vs *c'est une occasion de rencontrer les gens*).

Les nombreux exemples, bien choisis, montrent la complexité de ce point de grammaire. L'auteur applique des tests syntaxiques fiables, le plus souvent celui de la substitution, afin de pouvoir expliciter telle ou telle valeur du déterminant. Sa thèse est que les apprenants doivent être sensibilisés à la difficulté de la catégorie en travaillant sur des exemples plus longs en contexte et non pas sur des exemples forgés extraits de leur contexte, comme c'est le cas de nombreuses grammaires, destinées aux apprenants étrangers du français et aussi, dans un premier temps, en recourant à leur langue maternelle.

L'ouvrage se termine sur une étude textuelle menée par Alla Kornienko. L'auteur souligne l'intérêt accru que portent les spécialistes en linguistique textuelle sur l'aspect visuel du texte. Des paramètres élaborés dans ce sens par Genette (1983) incluent le regard, la localisation, la distance, le point de vue (focalisation) du narrateur. Dans les recherches russes, l'attention a longtemps été portée sur l'aspect visuel du texte poétique, alors que le problème de la visualisation du texte en prose restait au-delà des préoccupations scientifiques. Pourtant ces toutes dernières années se sont fait jour des tentatives d'analyser également l'aspect visuel du texte prosaïque, de dégager des procédés de la visualisation en étudiant la corrélation de l'aspect visuel du texte avec d'autres niveaux de sa structure. A. Kornienko introduit une nouvelle catégorie textuelle, celle de la *caméra* qui participe à la production d'un nouveau type de texte construit non pas sur le narré mais sur l'image qui présente une séquence cinématographique. La caméra, en tant que technique narrative, est un agent actif du processus textuel, à la différence du montage et du cadrage. Cette approche permet de dégager deux types de textes – celui construit sur la catégorie du narrateur et celui produit sur son absence quand il est remplacé par la caméra. L'article est essentiellement fondé sur l'étude de textes français, mais sa présence dans ce volume est une belle illustration de l'idée contenue dans le titre de l'ouvrage, à savoir l'intérêt que l'on peut tirer de ces regards croisés de linguistes étrangers sur des phénomènes linguistiques du français et inversement.

Partie 1
Regard historique sur la linguistique
contrastive

Les enjeux de l'analyse contrastive dans l'Union soviétique des années 1920

Elena Simonato¹

INTRODUCTION

Dès les premières années de l'Union Soviétique, la lutte contre l'analphabétisme et l'exigence d'enseigner le russe aux citoyens locuteurs de quelque cent-cinquante langues de familles différentes, ont amené certains linguistes soviétiques à se pencher sur la théorie et le procédé d'enseignement des langues étrangères. De la théorie à la pratique, plusieurs méthodes sont mises sur pied pour enseigner le russe en tant que langue seconde, se fondant sur des études contrastives de grammaire, phonétique, syntaxe et lexique.

Ces recherches contrastives sont alors conçues avant tout comme *appliquées*. Elles ont pour objectif de comparer deux ou plusieurs langues afin de décrire leurs différences structurelles. Les résultats de ces études peuvent être exploités de deux façons : mettre en valeur différentes formes dans les langues concernées afin d'approfondir les connaissances en langue maternelle ; développer le sens linguistique et aider les apprenants à éviter les interférences.

L'étude que nous proposons portera sur les approches qu'offrait la période indiquée face aux problèmes rencontrés, plus particulièrement dans le domaine de la linguistique contrastive des langues caucasiennes.

1. LES DEBUTS DE L'ANALYSE CONTRASTIVE EN UNION SOVIETIQUE

Arrêtons-nous un instant sur les principes fondateurs et les spécificités d'une linguistique contrastive des langues non apparentées (notamment russe/langues caucasiennes du Nord-Est), telle qu'elle se concevait dans les années 1920. L'angle que nous avons choisi d'adopter pour aborder l'analyse contrastive de

¹ Université de Lausanne, Section de langues et civilisations slaves, e-mail : elena.simonato@unil.ch

cette époque illustre le présupposé fondamental des linguistes soviétiques : l'analyse contrastive sert à mettre en valeur les différences entre des langues génétiquement éloignées ; elle est utile comme *filtre* d'éclairage des phénomènes linguistiques.

Un rapide coup d'œil rétrospectif nous apprend tout d'abord qu'il faut attendre la fin des années vingt pour que les prémisses d'une approche spécifique aux langues étrangères non apparentées voient le jour. Pour cette raison, notre article s'articulera en deux parties : la première abordera la genèse de l'approche contrastive, notamment à partir des textes de L.V. Ščerba (1880-1944), et explorera la période allant jusqu'aux années 1920. La seconde partie éclairera les changements d'ordre théorique et méthodologique intervenus dans les années 1930².

1.1. « Linguistique contrastive » : les termes russes

La langue russe possède plusieurs termes synonymiques pour traduire le terme français 'linguistique contrastive', à savoir : *sravnitel'naja – sopostavitel'naja lingvistika* ; *kontrastivnaja – konfrontativnaja lingvistika* ; *sravnitel'no-istoričeskaja – tipologičeskaja lingvistika*.

Le premier terme 'historiquement' est « *sravnitel'nyj* », employé par Baudouin de Courtenay (1845-1929) dans sa *Sravnitel'naja grammatika slavjanskix jazykov v svjazi s drugimi indoevropskimi jazykami* [Grammaire comparée des langues slaves en lien avec les autres langues indo-européennes], parue en 1901-1902. Baudouin de Courtenay y énonce une idée révolutionnaire pour son temps en affirmant qu'il est possible d'entreprendre l'étude de phénomènes langagiers *malgré la parenté des langues*, dans le but d'établir les ressemblances et les différences de structure entre ces langues³. Il suggère en même temps quelques pistes de recherches contrastives dans les domaines de la phonétique, de la morphologie ainsi que de la lexicologie. Dans les années 1920-1930, le terme « *sopostavitel'nyj* » (employé par rapport à la notion d'analyse, de linguistique, de grammaire) commence lui aussi à être employé dans la linguistique soviétique.

² Une troisième période pourrait être dégagée, commençant au début des années 1950 avec la célèbre « intervention de Staline dans la linguistique », laquelle marque un tournant symbolique dans la linguistique soviétique et, notamment, dans l'organisation de la recherche. Mais ceci n'est pas notre propos.

³ Baudouin de Courtenay (1901-1902 : 30).

2. L'EPOQUE DE L' « EDIFICATION LINGUISTIQUE » : L'ANALYSE CONTRASTIVE AU SERVICE DE L'IDEOLOGIE

2.1. L'ouverture vers un nouveau paradigme

Dans la deuxième partie du XIX^e s., de toutes les langues du Caucase seuls l'arménien et le géorgien possèdent une certaine histoire littéraire et font l'objet d'études. Bien avant d'éveiller la curiosité des philologues, les langues caucasiennes septentrionales et les peuples qui les parlent suscitent déjà l'intérêt des ethnographes. Les écrits du baron Piotr Uslar (1816-1875), pionnier de la caucasologie, nous donnent un avant-goût des connaissances en langues caucasiennes dont dispose la philologie au seuil du XX^e s. Il s'agit d'études à caractère avant tout théorique et ethnographique, qui caractérisent d'ailleurs autant la philologie caucasienne que finno-ougrienne ou turque. A la suite de cela, de nombreuses études portant sur d'autres langues – pratiquement inconnues alors – paraissent dans un laps de temps très court⁴.

Après la révolution de 1917, un changement radical se produit quant aux buts et aux méthodes de la caucasologie lorsque l'étude philologique fait place à une étude de linguistique appliquée visant l'élaboration d'alphabets pour ces langues, la plupart sans écriture⁵. Dès le début des années 1920, le rythme accéléré de publications sur le sujet témoigne d'une activité accrue des études contrastives dans ce domaine.

2.2. La résurrection de la linguistique comparée

A ce moment, le retour aux études comparées, domaine de recherche en crise depuis le début du XX^e s., constitue un premier élément révélateur de la rupture intervenue dans les recherches linguistiques.

Et il s'agit là d'un enjeu de taille: il faut en effet remettre les études comparées à l'ordre du jour, mettre les apports théoriques dans le domaine de la phonétique historique et de la linguistique contrastive au service de la pratique. Plusieurs

⁴ Citons notamment les travaux de Uslar (abkhaze, tchéchéne, avare, lak) et les travaux de A. Šifner sur l'oudine et le tush (voir Beljaev, 1930b : 128-129).

⁵ Avec l'instauration du pouvoir soviétique en 1922, le gouvernement bolchevique élabore progressivement un programme complet d'actions visant l'« édification linguistique » [*jazykovoje stroitel'stvo*], qui s'inscrit dans un vaste plan de transformation du pays et de la société. Plus de 150 langues sont alors dotées d'alphabets à base latine (voir à ce propos Simonato, 2006, 2008).

initiatives voient le jour, dès le début et surtout au milieu des années 1930, dans le domaine de la recherche – tant théorique qu'appliquée à l'enseignement des langues étrangères.

2.3. Objectifs de l'analyse contrastive

Comme le souligne Baur dans son article consacré à la didactique des langues étrangères en URSS, l'analyse contrastive, conçue avant tout comme une base pour élaborer les principes didactiques, visait un but idéologique bien clair : « Le but stratégique [...] c'est-à-dire l'inculcation de la conception marxiste-léniniste du monde, des normes de la société communiste, du patriotisme soviétique, de l'amitié entre les peuples et de l'internationalisme prolétarien »⁶. Cette formule synthétique résume de façon claire le rapport entre science et idéologie dans l'Union Soviétique des années 1920. Tout en partageant cette vision, nous essaierons toutefois dans ce qui suit d'approfondir l'analyse de Baur à partir de sources premières de l'époque en question.

L'examen des écrits scientifiques, des programmes des institutions de recherche des années 1920 montre que le travail de recherche tend à se développer alors autour de deux axes :

1) L'étude comparative des langues concernées, de façon à mettre en évidence les ressemblances et les divergences.

2) Le double apport des études théoriques, de nature purement linguistique, et des données issues de l'activité empirique.

Lev Vladimirovič Ščerba (1880-1944) est l'auteur qui en URSS a, jusque dans les années 1960, le plus influencé la discussion et, par là, les principes théoriques des études contrastives et leurs applications : enseignement des langues étrangères et compilation des dictionnaires bilingues. Son programme va peu à peu se préciser sous forme d'une série d'écrits.

Ščerba assigne à l'analyse contrastive un rôle méthodologique en tant que moyen sûr permettant de mettre en évidence les structures linguistiques inexplicables autrement. Il souligne le rôle de l'analyse contrastive comme *filtre* d'éclairage des faits de langue étudiés :

Ainsi, on peut dire que les enfants, en étudiant leur langue maternelle, qu'ils maîtrisent déjà, prennent conscience de leur pensée, ce qu'aucune matière enseignée à l'école ne leur permet de faire. Cependant, l'expérience montre que, sans avoir de terme de comparaison, il est très difficile de comprendre les sens des mots et des

⁶ Baur (1985 : 33).

catégories de sa langue. Une langue étrangère fournit de manière très simple et efficace ce terme de comparaison manquant⁷.

Les cours de traduction d'une langue étrangère amènent les élèves à pénétrer dans les nuances les plus fines des significations de la langue maternelle⁸.

2.4. *L'analyse contrastive comme instrument de régulation de la langue*

Le but stratégique des études contrastives est explicite dans de nombreux écrits linguistiques des années 1920.

Ainsi, parmi les tâches pratiques de la linguistique caucasienne contrastive, le linguiste et caucasologue Beljaev énumère en 1930 « le travail de régulation de l'évolution langagière, visant à changer la langue, à adapter les petites langues, celles des ethnies arriérées, à l'expression de tout le nouveau qui, après la Révolution d'Octobre, entre dans leurs vies, ce qui transforme et reconstruit leur vie, au travail sur l'organisation des langues caucasiennes comme organes d'expression de la nouvelle vie culturelle socialiste en train de se former.⁹ ». Dans le contexte fortement polémique des années 1920, le propos de Beljaev annonce également le programme politique et idéologique de la linguistique caucasienne contrastive :

Si le pouvoir précédent russe dans le Caucase, en soutenant les études linguistiques, voyait en elles un moyen de russifier le Caucase et de renforcer son propre pouvoir, le pouvoir soviétique, en soutenant encore plus ces recherches, en développant le réseau d'instituts scientifiques, d'universités et d'organisations culturelles, en préparant les cadres locaux, y voit un moyen de développement culturel libre des ethnies du Caucase, leur donne l'opportunité de mettre à profit tous les acquis de la vie sociale et politique, de la science et de la technique¹⁰.

Un point qui mérite d'être mis en valeur concerne le *matériau* des études contrastives. Pour la première fois, les recherches contrastives portent sur des langues non apparentées, ou, plus exactement, dont la parenté est supposée mais pas prouvée. En effet, selon Nikolaj Marr¹¹, « les relations entre les différentes

⁷ Ščerba (1947 : 3).

⁸ *Idem* : 6.

⁹ Beljaev (1930b : 132).

¹⁰ *Idem* : 133.

¹¹ Marr (1865-1934) est une figure controversée de la linguistique soviétique. Ses études de langues dites « japhétiques », avec l'idée générale d'une évolution stadiale des langues,

langues ‘caucasiennes’ ne correspondent pas du tout au dogme, établi par la linguistique européenne, de relations entre les langues ‘apparentées’ : ce lien est tellement archaïque que pour le faire émerger, il faut prendre en compte les changements de niveau sémantique, et il se manifeste non pas par des blocs de phénomènes, comme présuppose ce dogme, mais dans certaines couches de la langue ; la polystadialité de la structure de ces langues, avec un diapason allant de la structure amorphe jusqu’à la structure agglutinante voire flexionnelle fait perdre la tête aux linguistes qui tentent de les comprendre ; l’absence des témoignages les plus anciens que pourraient fournir la toponymie et l’ethnonymie cache encore plus aux comparatistes les perspectives de pénétrer dans l’histoire des langues japhétiques et dans les relations entre elles »¹².

3. APPLICATIONS DES ETUDES CONTRASTIVES

3.1. L’organisation de la recherche

Quelques éléments d’histoire ‘externe’ nous permettront de présenter l’organisation et la réalisation des recherches contrastives.

En septembre 1921, s’ouvre à Leningrad l’Institut de Japhétidologie dirigé par Marr¹³. La même année, se forme auprès de l’Université de Leningrad l’Institut des études comparées des langues et littératures de l’Occident et de l’Orient (ILIJAZV). Celui-ci, renommé en 1931 *Institut d’état pour la culture langagière*, existe au sein du système de l’Académie des sciences jusqu’en 1935, réorganisé par la suite en *Institut léningradois de linguistique*¹⁴.

L’*Institut de Japhétidologie* publie les numéros du *Recueil japhétique*. Ces recueils contiennent notamment des recherches contrastives de grammaire, (comme par exemple sur l’ergatif sur le matériau des langues caucasiennes) d’A.A. Bokarev, S.L. Byxovskaja, du germaniste S.D. Kacnel’son¹⁵.

marquent la période des années 1930, où elles deviennent pratiquement la seule direction officielle de recherches. Spécialiste du Caucase (du géorgien et de l’abkhaz en particulier), il a marqué les études caucasiennes autant par ses idées originales que par la quantité de recherches réalisées sous sa direction.

¹² Marr, cité d’après Byxovskaja (1937 : 129-130).

¹³ Par la suite, en 1931, il est renommé en Institut du Langage et de la Pensée (IJAM).

¹⁴ Pour plus de détails sur les travaux de ces instituts, voir Desnickaja (2003 : 13-18).

¹⁵ Voir bibliographie.

Quelques thèmes clés donnent une idée des domaines des recherches en linguistique contrastive caucasienne : études comparées de syntaxe (constructions passives, états, ergatif), notamment des structures propres aux langues caucasiennes comme l'instrumental du sujet ou le génitif avec préposition. En ce qui concerne le matériau, les langues étudiées sont le géorgien-kabarde¹⁶-abkhaze, le tchéchène-ingouche, l'avare ; les langues daghestanaises (lak), les langues kartvéliennes, le karatchay et le balkare¹⁷.

Une autre institution scientifique, l'Institut de recherches scientifiques du Caucase septentrional publie, sous la direction de G.P. Serdučenko, des recueils périodiques *Langues du Caucase Nord et du Daghestan*, avec la participation de spécialistes tels que A.N. Genko, L.I. Žirkov, A.A. Bokarev, V.I. Abaev, R. Šor, M.A. Abitov, K.S. Sarkyl.

Dans le domaine de la linguistique contrastive, un des programmes scientifiques s'intitule « Etudes théoriques et méthodologiques des interférences entre les unités de la langue ». Il s'agit ici d'expliquer et d'explorer les phénomènes générés par les contacts des langues, notamment dans le Caucase. Ces chercheurs continuent ainsi à explorer, dans la pratique, les idées sur le contact et le mélange des langues qui étaient au centre de l'œuvre de Jan Baudouin de Courtenay. Le Caucase se transforme en une sorte de laboratoire linguistique pour toute une génération de jeunes linguistes.

Au sein de la section de linguistique générale, on discute des phénomènes de l'emprunt lexical. L.P. Jakubinskij publie « Emprunt lexical comme phénomène lexicologique », M.G. Dolobko « A propos des limites de la méthode comparative sur le matériau de certaines langues slaves » et A.P. Barannikov, « A propos du mélange des langues sur le matériau des langues hindoues ». Certains de ces auteurs participent ainsi à la controverse sur les emprunts et sur les sources de l'élaboration de la terminologie en langues nationales dont les enjeux dépassent le cadre de discussions de linguistes pour déboucher sur une dispute idéologique.

La section des langues indo-européennes, dirigée par Lev Ščerba, au contraire, n'entreprend aucune étude de grammaire contrastive. Comme l'explique A.V. Desnickaja, ceci est dû aussi bien au manque d'intérêt général pour cette problématique qu'au refus de se plier à la doctrine de Marr. Ščerba préfère donc planifier surtout un énorme travail de compilation des dictionnaires, dont il sera question plus bas.

¹⁶ Beljaev (1930a : 85).

¹⁷ Aliev (1928).

3.2. *Etudes contrastives en lexicologie et compilation de dictionnaires bilingues*

Nikolaj Feofanovič Jakovlev¹⁸ est un linguiste et caucasologue dont les recherches ont marqué les études caucasiennes. Dans la même ligne de pensée que les principes de compilation des dictionnaires que nous venons de voir, Jakovlev consacre plusieurs publications aux principes de compilation de dictionnaires et du travail lexicologique en général.

Dans un article de 1930 intitulé « Les méthodes de l'inventaire des mots et de compilation du dictionnaire commun », Jakovlev explique les principes des études contrastives du lexique :

Un des moyens, une des prémisses, pour le développement de la langue littéraire écrite, consiste à faire l'inventaire de son vocabulaire, de la richesse que possède cette langue et qu'elle a élaborée avant la création de l'écriture. [...] Si une langue ne possède pas de tradition écrite, si elle se divise en plusieurs dialectes, la tâche de connaître son lexique en entier s'avère irréalisable sans un travail spécifique d'inventorisation de son lexique. Or, il est impossible d'introduire de nouveaux mots, de nouveaux termes, si nous ne savons pas quels trésors, quelle terminologie, elle possède, tout au contraire, on ne peut construire que sur la base de ce qui existe. (Jakovlev, 1930 : 100-101).

Selon Jakovlev, la difficulté majeure réside dans l'abondance du lexique que possède chaque langue, car il dépasse les capacités de mémoire d'un sujet parlant. Un second problème consiste à retrouver ce matériau, à savoir par quoi commencer, pour être sûr de capter et de répertorier tous les mots qu'elle possède¹⁹.

Les propos de ce linguiste se situent dans la même ligne de pensée que tous ceux qui planifient de réguler la langue, d'intervenir sur la langue pour l'améliorer. Jakovlev condamne sévèrement toute attitude, selon lui non scientifique, consistant à économiser une réflexion de type contrastif et à imposer l'étalon d'une autre langue.

Certains de ces auteurs de vocabulaires résolvent ce problème de manière fort simple : si leur langue maternelle ne possède pas d'écriture, eux, en considérant que, selon toute évidence, le vocabulaire de toutes les langues est à peu près identique, prennent

¹⁸ Linguiste spécialiste de la caucasologie, de la linguistique théorique et appliquée, des problèmes de phonétique et phonologie et en théorie de l'orthographe, Nikolaj Jakovlev (1892-1974) s'est occupé notamment de l'élaboration d'alphabets et de codes orthographiques pour les langues caucasiennes sans écriture (kabarde, abkhaz).

¹⁹ Jakovlev (1930 : 100-101).

comme exemple le lexique d'une langue littéraire qu'ils maîtrisent, par exemple le russe. De toute évidence, ces gens pensent que si le vocabulaire du russe est déjà fait, on peut créer les vocabulaires des langues non écrites à son image, et que si les mots existent dans un dictionnaire russe, ils doivent exister aussi dans chaque langue 'digne de ce nom', et, si ce n'est pas le cas, il faut les créer. (Jakovlev, 1930 : 102).

« Le vocabulaire de chaque langue ne coïncide pas, ou ne coïncide qu'en partie, avec celui d'une autre langue », rappelle Jakovlev. Tout travail de lexicologie sur une langue non décrite (ce qui est, dans les années 1920, le cas de la majorité des langues caucasiennes du Nord-Est) doit se fonder sur une réflexion de type *contrastif*.

Notons également que les premières expériences concrètes d'élaboration d'outils d'analyse fondés sur des rapprochements lexicaux ont pour objet les langues sans écriture (c'est-à-dire des langues de tradition orale). Ce point fait la particularité et la difficulté majeure du travail lexicologique dans le Caucase.

Jakovlev cite de nombreux contre-exemples évocateurs : « Les chercheurs européens, aussi bien que les indigènes formés à la culture européenne, ne peuvent retrouver qu'avec grand-peine ce qu'on appelle « nœud lexical » d'une langue nationale, c'est-à-dire le domaine du vocabulaire qui est le plus *développé* et le plus *riche*. [...] Un Russe ou un représentant d'une autre nationalité européenne ne peut même pas deviner quels mots il doit demander aux représentants, mettons, des peuples du Caucase, s'il ne maîtrise pas une méthode lui assurant le succès. De ce point de vue, même les traductions de mots que lui communiquent les indigènes seront souvent erronées ; par exemple, comment un chercheur pourrait-il deviner qu'en abkhaz, le verbe « рубить » *rubit'* [couper le bois] s'exprime par plusieurs mots selon que l'on coupe du bois ou du bois de feu, si ce tronc reste sur place ou est transporté ailleurs ? Qui pourrait encore se douter qu'en tcherkesse, le mot « мой » *moj* [mien, à moi], exprimé par un préfixe, sonnera différemment selon qu'il désigne l'appartenance d'un objet à la partie de cet objet ou l'appartenance d'un objet à son propriétaire. Enfin, si un Kabarde vous dit que « pse » se traduit pas « душа » *duša* [âme], on peut s'imaginer les difficultés auxquelles on se heurte pour comprendre sa signification si, en fin de compte, on apprend qu'il désigne la catégorie de l'animé »²⁰.

C'est dans cette ligne que s'inscrit la méthode scientifique des institutions de recherche linguistique dans le Caucase. Prenons comme exemple l'Institut daghestanais de recherche sur les cultures nationales, à Piatigorsk. Les chercheurs de cet institut composent des dictionnaires monolingues thématiques :

²⁰ Jakovlev (1930 : 105-106).

terminologie de droit, terminologie de droit multilingue avare-lezguine-dargwa de 1500 termes pour chaque langue, dictionnaire terminologique russo-avare (280 termes), dictionnaire de terminologie linguistique en avare, dargwa, koumyk, lak, lezguine, tabassaran, tate et nogay ; terminologie des sciences naturelles en avare, dargwa, koumyk, lak, lezguine, tabassaran, tate et nogay, terminologie chimique en ces langues²¹. Cette énumération est, bien sûr, loin d'être exhaustive, elle illustre l'ampleur des recherches et leur matériau !

D'après Jakovlev, c'est la terminologie marxiste internationale qui doit servir de base pour enrichir la terminologie. Dans certains cas, on peut prendre un terme d'une langue d'Europe occidentale si le terme russe manque. En outre, cela peut également être la langue russe. Dans le cas où l'emprunt du russe est nécessaire, il est conseillé plutôt de garder le mot russe tel quel plutôt que d'en créer un nouveau, incompréhensible, ou traduire en langue cible. Comme cas curieux de fautes, Jakovlev cite des emprunts 'mal faits' : le mot russe *gubsojuz* [abréviation de *gubernskij sojuz*, fr. union régionale] a été traduit en une langue nationale comme *sojuz gub* [union des lèvres], et le mot *kulak* [riche propriétaire foncier], comme *kulak* [homophone, signifiant 'le poing']²².

De nombreux linguistes condamnent l'attitude « impérialiste » dans le travail terminologique, attitude de ceux qui divisent les langues en riches et pauvres, comme par exemple S.M. Dimanštejn dans son article « Principy sozdanija nacional'noj terminologii » [Les principes de la création de la terminologie en langues nationales], publié en 1933 dans la revue *Ecriture et révolution* dont voici deux paragraphes révélateurs :

Si nous ne tenons compte que des chiffres, nous verrons que plusieurs langues arriérées n'ont que 10-12 mille mots. Pour que ces langues puissent exprimer toutes les nécessités du nouveau mode de vie engendré par la révolution, il faut doubler leur vocabulaire. (Dimanštejn, 1933 : 26)

Nous devons faire tout ce qui est possible pour qu'il n'y ait plus de langues pauvres. Il ne faut pas cacher la pauvreté d'une langue. On ne peut pas se contenter de dire que, mettons, quelqu'un a une langue pauvre en lexique d'ordre général, mais riche en terminologie liée à l'élevage. Il faut essayer d'enrichir cette langue pour qu'elle puisse exprimer toute la richesse de la culture humaine. (Dimanštejn, 1933 : 29)

²¹ "God raboty" (1934 : 8).

²² Jakovlev (1931 : 90).

Les études contrastives dans le domaine du lexique donnent également d'autres pistes, telles que l'étude généalogique des langues, comme celles sur l'étude comparée du lexique tchéchène et ingouche.

Le lexique est considéré par certains linguistes de l'époque comme un des critères les plus importants pour juger de la ressemblance entre les langues. Or, une des particularités du lexique tchéchène et ingouche est justement le grand nombre de cas d'unité des lexèmes. O. Egorov calculait que, dans ces deux langues, 40% de mots sont identiques, voire même 80%²³. Le pourcentage des mots en commun augmente pour les raisons suivantes, conclut-il :

1) la littérature tchéchène et ingouche intègre en grand nombre les soviétismes et internationalismes, dont la forme de départ aussi bien que la forme d'arrivée est identique dans les deux langues ;

2) le nombre de néologismes à partir de la langue maternelle, souvent très semblables ;

3) la communication constante entre les deux peuples a rapproché leurs langues.

3.3. *La lexicologie contrastive comme terrain de bataille*

Pour comprendre les enjeux et les difficultés du travail en lexicologie contrastive, je m'arrêterai sur l'article de Jakovlev cité plus haut « Sur les principes de la création de la terminologie dans les langues nationales », publié en 1931.

Une parenthèse sera nécessaire pour resituer cet article dans son contexte historique plus large. L'année 1930 marque un changement dans la politique interne de l'Union Soviétique, avec des conséquences allant jusqu'à la linguistique. Dans un article précédent (Simonato 2004), j'avais montré comment l'intervention de Staline appelant à la lutte contre le chauvinisme russe et le nationalisme local avait modifié le travail de l'édification linguistique ; en 1930 l'analyse contrastive devient elle aussi un terrain de discussions politiques.

En expliquant les principes du travail en terminologie, Jakovlev se pose en défenseur de l'égalité des langues : pour lui, il n'y a pas de langues « riches » et « pauvres »²⁴, tout comme il n'y a pas de peuples riches et pauvres. Comme les autres, il condamne ce qu'il considère être des 'déviation' politiquement dangereuses dans le travail de lexicologie :

²³ Egorov (1935) ; Mal'sagov (1941 : 81).

²⁴ Jakovlev (1931 : 78).

Le penchant pour le chauvinisme de grande puissance dans les questions de création de terminologie se manifeste dans ce que la tâche de création de la terminologie nationale est remplacée par la question de la transposition dans une langue nationale donnée, de la terminologie d'une autre langue, notamment à partir des langues littéraires développées culturellement. (Jakovlev, 1931 : 83)

D'autre part, les adeptes du 'purisme', comme expression du nationalisme local, surestiment souvent le rôle des éléments 'nationalement purs' dans la langue donnée. La pratique du travail terminologique connaît de nombreux cas, qui s'expriment par la pollution d'une langue par un grand nombre d'emprunts non adaptés, transposés directement 'sous leur forme pure' le plus souvent du russe ou alors d'autres langues culturellement fortes. (Alaverdov, 1933 : 11)

D'après Jakovlev, la source principale de nouveaux mots, de la terminologie, est toujours la langue maternelle d'une nationalité. Un emprunt du russe ne pourra être accepté que pour remplir un manque bien précis. Voici le procédé, le mode d'emploi, qu'il suggère de suivre :

Une des sources du développement de la terminologie nationale doit être la langue maternelle de chaque nationalité. Elle peut être utilisée de deux façons : premièrement, pour créer, à partir de ses éléments vivants, de nouveaux mots selon le modèle et par analogie avec les termes existants. On peut dans certains cas faire revivre de vieux mots, oubliés dans la langue moderne, mais qui ont existé autrefois ; deuxièmement, on peut utiliser toute la richesse de la terminologie qui se conserve dans certains dialectes (non littéraires). Ainsi, si un peuple continental n'a pas de terminologie liée à la mer (île, péninsule, détroit), on peut essayer de la retrouver dans un dialecte de cette langue, parlé au littoral. (Jakovlev, 1931 : 88)

Cette manière de concevoir le rapport entre les langues géographiquement proches est à la base du travail lexicologique des années 1930, et notamment de celui qui a été conduit sous l'égide de Ščerba. Or, on se rend compte que les enjeux politiques de ce travail linguistique sont fort palpables. D'après Ščerba, un dictionnaire de traduction répond au besoin concret, consistant à comprendre des textes en langue étrangère, et c'est son but concret. Mais souvent, pour compiler un tel dictionnaire, il faut traduire en langue nationale (c'est-à-dire, une langue sans écriture) les richesses d'une langue littéraire d'une autre nationalité²⁵.

²⁵ Ščerba (1940 [1958] : 55).

3.4. Analyse contrastive et didactique des langues étrangères

Une autre application de l'analyse contrastive est liée à la didactique des langues étrangères, notamment des langues des pays de l'Europe occidentale. Rappelons-nous que la fonction de l'enseignement des langues dans la culture générale a été conceptualisée par Ščerba dès les années 1920 avant de devenir officielle dans le cadre de la politique culturelle soviétique, avec pour conséquence l'enseignement obligatoire d'une langue vivante dans toutes les écoles d'URSS. « Le mot d'ordre 'les langues étrangères pour les masses' a mis au centre du débat pour toute l'Union Soviétique le problème qui avait toujours été de première importance pour toutes les républiques, celui du bilinguisme », écrit Ščerba en 1930 dans une revue locale²⁶.

Ščerba passe en revue les différents types de bilinguisme. Le premier type correspond au cas de figure « lorsque les deux langues sont totalement isolées l'une de l'autre », avec l'exemple des enfants qui emploient une langue à l'école et une autre à la maison. Le second cas est celui où les personnes passent d'une langue à l'autre sans réfléchir à leur choix, par exemple lorsque les membres d'une famille parlent une langue entre eux et une autre lorsqu'ils sont avec d'autres gens. Ščerba appelle ce dernier type de bilinguisme « bilinguisme mixte », celui où a lieu le mélange, l'interpénétration [*vzaimoproniknovenie*] des langues. Il précise aussitôt qu'il s'agit de cas extrêmes entre lesquels il existe toute une variété de situations bilingues.

D'après Ščerba, ce second type de bilinguisme favorise la comparaison des langues. C'est celui justement qui possède une importance capitale formative [*obrazovatel'noe značenie*].

Je rajouterai également, pour prévenir tout malentendu, que la comparaison de deux systèmes ne signifie pas encore qu'ils doivent être identiques ; bien au contraire, les grammaires des langues nationales à l'intérieur de l'URSS doivent avant tout se débarrasser du carcan de la grammaire russe.

On n'exagérera pas en affirmant que, dans ce contexte, l'analyse contrastive répondait à un double besoin social :

- 1) besoin d'enseigner le russe aux locuteurs de différentes langues
- 2) objectif de culture générale.

²⁶ Ščerba (1930 [2004] : 313).

« On ne commence à comprendre sa propre langue que dès le moment où on commence à l'enseigner aux étrangers », rappelle Ščerba²⁷.

Il admet que la langue maternelle est un ennemi lors de l'étude d'une langue étrangère, puisqu'elle nous amène à commettre d'innombrables erreurs – dans le cas concret, des russismes. Mais il insiste sur la nécessité de comprendre qu'à l'école, on ne peut pas s'isoler complètement de la langue maternelle comme cela se faisait dans les familles nobles, en s'enfermant avec les bonnes dans un étage à part.

Nous devons comprendre une fois pour toutes que la langue maternelle prend une part active à nos leçons de langue étrangère. Aussi, nous devons la faire transformer de notre ennemie en notre amie. Ceci est très facile à faire : il faut seulement prendre conscience de tous les cas où elle tente de nous brouiller, et créer les règles non seulement anglaises, françaises, allemandes etc., mais aussi russo-anglaises, russo-françaises, russo-allemandes, et ainsi de suite. (Ščerba, 1930 [2004] : 303)

Pour que ces décisions soient réalisées, il faut que toute la société comprenne la nécessité de connaître les langues. Il ne s'agit pas uniquement de préparer un certain nombre de spécialistes des langues étrangères, – ce qui est, sans aucun doute, nécessaire, – il faut que chaque représentant de l'intelligentsia soviétique se rende compte de l'importance de connaître les langues. (Ščerba, 1934 [2004] : 347)

Le statut valorisant des langues vivantes occidentales (allemand, anglais en français surtout) dans l'enseignement créait en même temps de nombreuses difficultés. Les plus importants, surtout au début, étaient le manque de professeurs qualifiés, l'absence d'outils méthodologiques et didactiques adaptés aux besoins des apprenants-élèves d'école secondaire. Néanmoins, les écrits de Ščerba ont ouvert toute une époque centrée sur les discussions dans le domaine de la didactique des langues étrangères.

4. PERSPECTIVES OUVERTES PAR LES RECHERCHES CONTRASTIVES DES ANNÉES 1920

La seconde guerre mondiale interrompt brusquement l'activité scientifique. « Lors de l'occupation allemande, presque tous les matériaux relevant de la préparation des dictionnaires ont brûlé », atteste Jakovlev. Parmi les ouvrages d'une certaine envergure édités avant-guerre, il cite le dictionnaire russo-avare de Žirkov (1939), le dictionnaire des racines à syllabe ouverte de Jakovlev (1927).

²⁷ Ščerba (1934 [2004] : 341).

Au Daghestan, ont été édités les dictionnaires bilingues de toutes les langues standardisées sauf le tabassaran. Ce travail ne reprend vraiment qu'après la guerre, vers la fin des années 1940.

CONCLUSION

Si les analogies entre le cadre des recherches dans le domaine de l'analyse contrastive en URSS et les thèses politiques et idéologiques des années 1920-1930 sont si parlantes, c'est que les sciences en général, et la linguistique en particulier, se sont développées sous l'emprise de contraintes politiques. Notre angle d'approche épistémologique a cependant permis de nuancer cette thèse en explorant le cadre théorique de l'analyse contrastive, son matériau et ses applications pratiques.

La période des années 1920 n'est pas uniquement celle de grandes déclarations idéologiques. L'analyse contrastive soviétique participe à l'ouverture d'un nouveau paradigme, de par l'intérêt qu'elle suscite pour de nombreux domaines de la science linguistique, comme les néologismes, les emprunts, la communication interculturelle ou le bilinguisme.

Partie 2
Autour des constructions causatives

Quels enjeux pour la linguistique contrastive ? Sur l'exemple des constructions causatives en français et en bulgare

Iva Novakova¹

INTRODUCTION

Si la typologie, à la recherche de traits universaux ou invariants linguistiques, s'appuie sur un grand échantillon de langues, la linguistique contrastive, quant à elle, se donne le plus souvent pour objectif de comparer de manière systématique des faits linguistiques dans deux langues afin d'établir les similitudes et les différences de leur fonctionnement. La linguistique contrastive a donc des objectifs plus ciblés : elle s'intéresse surtout à des points précis du fonctionnement des langues comparées. Par ailleurs, elle alimente de ses descriptions et analyses la typologie des langues. Cette dernière est plus descriptive (proposant souvent un inventaire de traits) et moins théorique que la linguistique générale. Comme l'indique J. Feuillet (2006 : 59) :

« [...] la typologie, si elle fournit nombre de données à la linguistique générale, s'intéresse surtout à la *comparaison* entre les langues en cherchant à établir les inventaires (et éventuellement les pourcentages) des traits dominants et des traits récessifs. Elle limite les discussions théoriques au strict minimum, ce qui n'exclut pas, comme on l'a vu, que la typologie dispose d'un cadre de réflexion. Enfin, l'établissement d'universaux, qui est la conséquence logique de la démarche typologique, n'est normalement pas une priorité en linguistique générale : par conséquent, on peut estimer que la typologie fait partie de la linguistique générale au même titre que d'autres branches ».

On pourrait donc articuler les liens entre ces disciplines de la façon suivante :

¹ Université Stendhal, Grenoble 3, LIDILEM, e-mail : Iva.Novakova@u-grenoble3.fr

linguistique contrastive → *typologie* → *linguistique générale* → *linguistique*

Le principal objectif de cet article sera de montrer que l'analyse contrastive constitue un filtre d'éclairage théorique efficace des faits de langue. Après une brève réflexion sur les stratégies à adopter pour l'analyse contrastive, je présenterai brièvement la typologie des mécanismes causatifs élaborée par R.M.W. Dixon (2000). Je montrerai, par la suite, que l'analyse contrastive peut remettre en question, affiner ou enrichir certains aspects des principes typologiques comme le principe d'*iconicité* de Givón (1991), *l'Hypothèse inaccusative* (Levin & Rappaport, 1995), la corrélation entre langues analytiques et moyens analytiques d'expression de la causalité (Gawelko, 2006), ou la théorie de la grammaticalisation.

1. QUELLE STRATEGIE POUR L'ANALYSE CONTRASTIVE ?

La question de la démarche est essentielle aussi bien en typologie qu'en linguistique contrastive. Il existe un consensus parmi les linguistes (Greenberg, 1966, Creissels, 1975, Keenan & Comrie, 1977, Adamczewski, 1990, Croft 2002) pour dire que le choix d'un certain contenu sémantique assure l'ancrage indispensable à la comparaison des langues. Puis vient l'identification des formes qui sont la garantie de l'objectivité des descriptions, car elles sont les seules données observables (Lazard, 2006 : 128-137). Voici, à titre d'exemple, quelques opinions convergentes sur ce sujet :

« La problématique de la typologie et de la linguistique contrastive milite en faveur d'une **conception sémantique** du niveau dit de structure profonde. Cette conception est en fait un compromis [...] entre les structures proprement syntaxiques de chaque langue et des structures sémantiques visant à l'universalité. » (Creissels, 1975 : 25).

« I fully realize that in identifying such phenomena in languages of differing structure, one is basically employing **semantic criteria**. » (Greenberg, 1966 : 74).

« We are attempting to determinate the universal properties of relative clauses by comparing their syntactic form in a large number of languages. [...] Our solution to this problem is to use an essentially **semantically based definition** of relative clauses. » (Keenan & Comrie, 1977)²

Comme l'indique à juste titre Lazard (2006 : 137) « la variété des structures rend impossible d'utiliser uniquement des critères formels pour identifier les

² Cité par Croft (2002 : 13). C'est nous qui soulignons.

catégories à travers les langues ». C'est pour cette raison que la démarche *onomasiologique* (du *sens* ou des notions vers les *formes*) constitue le plus souvent le point de départ en linguistique contrastive. La démarche *sémasiologique* (*des formes vers le sens*) est plutôt nécessaire lorsqu'il s'agit de décrire **une** langue donnée dans toute sa spécificité, par exemple pour élaborer des dictionnaires ou des grammaires (*idem*). Les étapes de la comparaison peuvent être résumées de la façon suivante :

- a) comparer les catégories notionnelles (ex. temps, mode, aspect, espace, cause, possession, négation) ;
- b) comparer et analyser les moyens morphosyntaxiques dont disposent les langues pour les exprimer ;
- c) établir les équivalents fonctionnels entre ces moyens linguistiques dans les langues comparées.

2. LES MECANISMES CAUSATIFS

Les principes méthodologiques décrits dans la section (1) sont applicables à l'analyse des mécanismes causatifs. Le niveau conceptuel de la **causalité** (A cause B) est à distinguer des moyens dont disposent les langues pour exprimer la relation causale (la **causativité**) (Desclés & Guentchéva, 1998). Par ailleurs, Croft (1990 : 49) indique que « la structure des événements dans le monde est un vaste réseau de causation que les humains doivent disjoindre en quelque manière pour l'appréhender »³. Ainsi, tout événement peut être exprimé en trois phases consécutives :

La pierre	casse	la vitrine
cause →	devenir →	être cassé
cause →	changement d'état →	effet

C'est ce que l'auteur appelle le schéma causatif idéal (*ideal cognitive model*), à partir duquel on pourrait étudier les moyens linguistiques causatifs (*connecteurs, substantifs, adjectifs, verbes, constructions syntaxiques*). Du point de vue de la démarche, Croft « pose d'abord un cadre conceptuel. Puis il construit sur cette base une thèse qu'il met à l'épreuve des faits observables » (Lazard, 2006 : 136) et ce, en *français, japonais, coréen, anglais*. On pourrait objecter une acception et un traitement trop vastes de la causativité, mais

³ La traduction est de Lazard (2006 : 134).

« [q]uelle que soit la justesse de cette thèse, la démarche est de type scientifique. Elle est claire et rigoureuse [...] » (*idem*).

Dans le cadre de ce travail, les mécanismes causatifs seront analysés d'après l'échelle de compacité (*Scale of compactness*) de Dixon (2000) qui range ces mécanismes du plus compact au moins compact (du point de vue morphologique):

Scale of compactness (R.M.W. Dixon, 2000)

Type of mechanisms:

More compact	↓	L	Lexical (<i>walk, melt, explode</i>)
		M	Morphological – internal or tone change, reduplication, <i>affixation</i>
		CP	Two verbs in one predicate (Complex Predicate), <i>faire</i> in French (<i>faire pleurer</i>)
Less compact		P	Periphrastic constructions with two verbs (a causative verb and a lexical verb) in separate clauses (<i>make cry</i>)

La section 2.1. a pour objectif de montrer que les verbes causatifs dans les langues slaves, comparés à ceux de l'anglais, par exemple, pourraient contredire le *principe d'iconicité* (Givón, 1991).

2.1. L'alternance décausative et le principe d'iconicité (Givón, 1991)

Au premier palier de l'échelle de Dixon, le palier lexical, il existe en bulgare une alternance entre un verbe *transitif de sens causatif* [+causatif] et un verbe *réfléchi non causatif* [-causatif]. Il s'agit d'un sous-ensemble de verbes causatifs qui n'est pas mentionné par Dixon (2000):

Bulgare

- (1) Vojnicite **vzrivjavat** *bombata.*
 Soldats-ART explosent bombe-ART
 Les soldats **font exploser** la bombe
- (2) Bombata **se vzrivjava.**
 Bombe-ART s'explose
 La bombe **explose.**

vzrivjavam (tr.) → *vzrivjavam se* (intr.)
exploser → **s'exploser**

Le verbe transitif (de sens causatif) est considéré comme primaire, morphologiquement non dérivé. Le réfléchi, quant à lui, est dérivé du verbe transitif comme par exemple *strjaskam* (faire sursauter) → *strjaskam se* (sursauter), *xranja* (faire manger) → *xranja se* (manger, se nourrir). Tesnière (1965 : 272) appelle ce cas *diathèse récessive*. Dans la littérature typologique, le phénomène est connu sous le terme d'**alternance décausative** (Nedjalkov & Sil'nitskij, 1969 ; Haspelmath, 1993⁴ ; Shibatani, 2002). Il existe en russe, mais aussi en français :

Russe	<i>izmenit'</i> (faire changer)	→ <i>izmenit'sja</i> (changer)
	<i>katit'</i> (faire rouler)	→ <i>katit'sja</i> (rouler)
	<i>rasplavit'</i> (faire fondre)	→ <i>rasplavit'sja</i> (fondre)
Français	détériorer	→ se détériorer
	conserver	→ se conserver
	décomposer	→ se décomposer
	marier (son fils)	→ se marier

- (3) La chaleur **décompose** (détérioré) les matières animales.
 (4) Les matières animales **se décomposent (se détériorent)**.

Toutefois, ces verbes restent peu nombreux en français, où le recours à la périphrase *faire + Vinf* y est largement prédominant.

La question qui peut légitimement être posée ici est de savoir pourquoi le verbe réfléchi est considéré comme dérivé du verbe transitif⁵? C'est la diachronie qui se révèle particulièrement éclairante pour le sens de cette dérivation. Selon Nichols (1993 : 71-84) « [t]he grammaticalisation of the reflexive may have been *fairly late* in the history of Proto-Slavic. The reflexive pronominal root is not ancient in Slavic ». On pourrait situer cette grammaticalisation à partir du VI^e s. En latin, comme l'indique Serbat (1986 : 133-134), on observe « une tendance à insérer, surtout pour les verbes intransitifs, une référence au sujet, sous la forme de pronom réfléchi au sein du prédicat verbal. La voix en *-tur* disparaît

⁴ Haspelmath (1993) appelle cette alternance *inchoative/causative*. Par ailleurs, le terme de *décausatif* (Nedjalkov & Silnitsky) semble préférable, car celui d'*inchoatif* a une acception aspectuelle qui pourrait ici induire en erreur.

⁵ Pour la dérivation des schèmes de construction syntaxique des verbes français du *Dictionnaire de J. Dubois & F. Dubois-Charlier*, où la structure transitive est la source et la structure pronominale en est l'aboutissement, cf. J. François (2008 : 177-187).

progressivement vers le VII^e-VIII^e s. Le tour pronominal assume alors une partie des emplois en *-tur* ». C'est surtout en latin tardif (vers le VII^e s.) que « le phénomène s'accroît et l'on voit apparaître des variantes pronominales de verbes intransitifs » (Mellet, Joffre, Serbat, 1994 : 441). La voix pronominale apparaît en latin populaire d'époque tardive. On observe donc un parallélisme fort intéressant entre le processus de dérivation du réfléchi à partir de verbes transitifs dans les langues slaves et romanes⁶.

Par ailleurs, la forme réfléchie dérivée du verbe transitif est morphologiquement plus complexe que ce dernier. Comme l'indique à juste titre Kazenin (2001 : 917) « [...] *reflexives [are] morphologically more complex than their non-reflexive counterparts*⁷. ». Ce fait contredit le principe de l'*iconicité* (Givón, 1991 : 106), selon lequel plus l'unité linguistique est sémantiquement complexe, plus sa forme est complexe⁸. Dans les binômes russes *lomat'(casser) → lomat'sja (se casser)*, ou bulgare *kačvam (monter = faire monter) → kačvam se (*se monter)*, c'est le verbe non-causatif (*lomat'sja, kačvam se*) qui est morphologiquement plus complexe, tandis que la situation qu'il décrit est plus simple : elle comporte un argument en moins (*X casse Y, Y se casse*). Melčuk (2002 : 107) traite ce cas de « relations sémantiques et formelles inverses » (*reverse word-formation*), selon lesquelles le verbe qui est sémantiquement plus complexe (le causatif *décomposer*) est formellement plus simple que le réfléchi (*se décomposer*). L'alternance décausative est une spécificité des langues slaves, un « valence decreasing device »⁹.

2.2. L'Hypothèse inaccusative (Perlmutter, 1978, Levin & Rappaport, 1995)

Les verbes analysés dans cette section se situent également au premier palier de l'échelle de Dixon, le palier lexical (L). Il s'agit de la possibilité qu'ont certains verbes intransitifs (comme par exemple en anglais *melt, explode, walk, trip, dissolve, march*) d'être utilisés avec un complément d'objet et de véhiculer, de ce fait, un sens causatif. Dans cette alternance, appelée *transitivation causative*

⁶ Creissels (2002 : 371) signale qu'en wolof aussi « le réfléchi a développé des valeurs moyennes de type autocausatif et décausatif ».

⁷ C'est nous qui soulignons.

⁸ «Categories that are *cognitively marked* [...] tend also to be *structurally marked*» (Givón, 1991: 106).

⁹ Le réfléchi *-se, -sja* est analysé comme « opérateur de fermeture de la valence » (Tesnière), « réducteur de la valence verbale » (Lazard), « anticausative morpheme » (Nedjalkov & Sil'nitskij, 1969). Selon Babby (1993 : 335) «*sja-* is no more anticausative morpheme than it is a reflexive, passive or middle morpheme ; a valence reducing morpheme: it simply records a reduction in the verbs initial valence ».

(TC), c'est le verbe intransitif qui est considéré comme primaire, tandis que le verbe transitif correspondant a un sens causatif. Contrairement au cas étudié dans la section précédente (2.1.), il s'agit d'un procédé d'augmentation de la valence verbale (valence increasing device). La transitivation causative (**X sort Y**) est un phénomène purement syntaxique qui n'a pas besoin d'un morphème spécifique (*faire*) pour dégager une valeur factitive (Touratier, 2001). Ces cas sont très répandus en anglais. Comme l'indique Halliday (1985 : 146), le processus fort de transitivation est un des changements les plus remarquables du système verbal anglais qui a commencé il y a 500 ans. Le système transitif anglais est fort instable et la langue doit s'adapter constamment à ce changement rapide¹⁰. En voici quelques exemples:

- (5) An owner **runs** his horse to win the race. (O.E.D.)
Un propriétaire **court** son cheval pour gagner la course.
- (6) The teacher **failed** the student.
Le professeur **a échoué** l'étudiant.
- (7) John **spilled** the milk. (Dixon, 2000 : 38)
John **a renversé** le lait.

L'anglais fait donc preuve d'une grande souplesse dans ce domaine, ce qui peut être en rapport avec l'inexistence, dans cette langue, de verbes « moyens » ou « pronominaux » (Lazard, 1994 : 155). Le procédé, bien que plus rare, existe aussi en français, en bulgare et en russe :

Français

- (8) **Bouge** ta ville ! (Publicité, 2003)
- (9) Messier a le droit de **démissionner** les membres du CA de VU. (TV, 2002)
- (10) Ces jeunes qui **délièrent** la banlieue. (*Nouvel Observateur*)
- (11) Ils refusent de **paniquer** les voyageurs. (JT)
- (12) Ce Français dont le métier **a émigré** en Belgique¹¹.
- (13) Cette émission **a explosé** l'audimat. (TV, 2009)

Russe

- (14) Sam **uxodit** ili **ego uxodjat** ? (Babby, 1993)
Seul part ou le part ?
Il part seul ou *on le **part** ?

¹⁰ C'est nous qui traduisons.

¹¹ Exemple emprunté à Krötsch & Oesterreicher (2002).

(15) Eltsina **ušli** na pensiju (presse)
 Eltsin-ACC partirent à retraite-ACC
 Litt. *On a parti Eltsine à la retraite
 Il **s'est fait partir** à la retraite

(16) Kto **lopnul** moj šarik ?
 Qui **a crevé** mon ballon ?

Bulgare

(17) Toj falira **bankata**. (presse)
 Il faillita banque-ART
 Il **a *faillité** la banque.

(18) Vestnicite **eskalirat** napreženieto.
 Journaux-ART montent tension-ART
 Les journaux **montent** la tension.

(19) **Samoubixa** go v zatvora .
 Suicidèrent le en prison-ART
 Ils **l'ont suicidé** en prison.

La question qui se pose ici est de savoir quelles sont les classes de verbes qui se prêtent à la transitivisation causative. L'observation des données montre qu'il s'agit des verbes intransitifs de changement d'état (*démisionner*, *failliter*, *échouer*, *suicider*, *crever*) ou de mouvement (*bouger*, *entrer*, *sortir*, *monter*, *descendre*, *courir*)¹². Pourquoi ces verbes plutôt que d'autres ? On peut trouver des éléments de réponse à cette question dans l'*Hypothèse Inaccusative* (*Inaccusative Hypothesis*) de Perlmutter (1978), développée par Levin & Rappaport (1995) dans le cadre de la Grammaire relationnelle. Selon cette hypothèse, les *verbes intransitifs* ne forment pas un ensemble sémantiquement homogène. On y distingue deux sous-classes sémantiques de verbes intransitifs, ayant chacune une configuration syntaxique différente¹³ :

¹² Jespersen (1927 : 319) indique la possibilité des verbes de « change » ou de « move » d'être transitivés. Selon K. Mantchev (1976 : 24-45), les verbes de *mouvement* et de *changement d'état* peuvent, à l'occasion, intégrer un *objet* et, de ce fait, se situent à mi-chemin sur l'axe allant de l'intransitivité (les verbes d'existence) à la transitivité (les verbes d'action). Pour les degrés de transitivité, cf aussi Givón (1984 : 98) et Hopper & Thompson (1980).

¹³ Pour plus de détails sur les propriétés syntaxiques et sémantiques des verbes *inaccusatifs* et *inergatifs*, cf. le tableau en **Annexe 1**.

<i>inaccusatifs</i> de <i>changement d'état</i> , de <i>position</i> (unstable valency) + alternance causative	<i>inergatifs</i> <i>agentifs</i> (stable valency) basically monovalent - alternance causative (+ <i>make</i>)
<i>move</i> <i>break</i> <i>change</i> <i>grow</i> (<i>crescere</i> (it)) (<i>grandir</i>) <i>melt</i> <i>start</i>	<i>laugh</i> <i>play</i> <i>speak</i> <i>cry</i> <i>piangere</i> (it.) <i>sweat</i> (transpirer) <i>sudare</i> (it.)

Tableau 1. Les verbes *intransitifs*

Levin & Rappaport (1995) insistent sur la similarité impressionnante entre ces sous-classes de verbes à travers les langues (russe, italien, anglais, hébreu). Ce sont les *inaccusatifs*, du fait de leur valence instable, qui se prêtent aisément à la transitivisation causative. Les *inergatifs* nécessitent le recours à la périphrase :

(20) The window **broke**. (*inaccusatif*, de *changement d'état*)
She **broke** the window.

(21) Children **played**. (*inergatif*, *agentif*)
*The teacher played the children
The teacher **made** the children **play**.

Pour l'*inaccusatif* *grow*, par exemple, les auteurs indiquent que son équivalent *crescere* (*grandir*) en italien standard est intransitif, tandis que dans certains dialectes, il peut être transitif. Voici un exemple attesté en français avec le verbe *grandir* :

(22) C'est la fille du pharaon qui **a grandi** Moïse (enfant, 11 ans)
(Elle a fait grandir, a élevé Moïse)

À l'intérieur de la classe des *inaccusatifs*, Levin & Rappaport distinguent la sous-classe des verbes de changement d'état et celle des verbes d'existence. Les premiers sont « causatifs », les seconds ne le sont pas :

changement (d'état, de position) + causatifs	d'existence, d'apparence - causatifs
<i>move, break, change, grow, start</i>	<i>exist, appear, emerge, flourish</i>

Tableau 2. Les verbes *inaccusatifs*

- (23) A solution **exists**.
*The mathematician **exists** a solution.

Or, en français, une recherche dans le TLF1¹⁴ effectuée sur les verbes intransitifs utilisés avec des COD a donné deux résultats surprenants. Même s'il s'agit d'hapax ou d'emplois très rares, ces exemples sont attestés en français :

- (24) J'**existe** *mon corps* : telle est sa première dimension. (Sartre)
(25) **Hiberner** *un malade*: le cryogéniser, faire baisser sa température (Lexis, 1975)

De plus, si l'anglais ne transitive pas les verbes comme *to appear* (apparaître) et respectivement *to disappear* (disparaître) :

- (26) A star **appeared** in the sky.
*The darkness **appeared** a star in the sky.

en espagnol le verbe intransitif *desaparecer* peut être employé transitivement pour faire référence aux meurtres perpétrés par les juntes militaires chilienne et argentine. Ainsi, on pourrait paraphraser *los desaparecidos* (les disparus) par *ceux que l'on a disparus* (les détenus, les opposants).

Enfin, en anglais, certains verbes de mouvement (*inergatifs* et normalement non transitivables) comme *march, jump, dance, run* peuvent être transitivés dans certaines distributions comme la présence obligatoire d'une suite circonstancielle (*to the end of love* dans l'exemple 27), le faible degré d'agentivité du causataire (*les soldats* en 28), ou la présence d'un argument *cause* agentif (*le jockey*), jamais instrument ou force de la nature (en 29).

¹⁴ Sur les 121 exemples, issus du TLF1 recueillis selon l'instruction « emploi transitif de verbes intransitifs », 18 (15% environ) ont des emplois causatifs et sont tous précédés de la mention « emploi transitif, factitif, rare ». En français moderne, ces verbes représenteraient entre 10 et 15% de la totalité des verbes (Larjavaara, 2000 : 166, Blinkenberg, 1960 : 118-122).

agentifs - causatifs	de mouvement (<i>manner of motion</i>) + causatifs
<i>laugh, play, speak, cry</i>	<i>march, jump, dance, run</i>

Tableau 3. Les verbes *inergatifs* (agentifs)

- (27) **Dance me** to the end of love.
 (28) The general **marched** the soldiers to the tents.
 (29) The rider **ran** and **jumped** the horse over the fence.

En français, ces mêmes verbes ne sont pas transitivables, même dans les distributions syntaxico-sémantiques énoncées *supra* :

- (27a) *Danse-moi jusqu'à la fin de notre amour.
 (28a) *Le général marcha les soldats jusqu'aux tentes.
 (29a) *Le jockey courut et sauta le cheval à travers la haie.

Comme le montre la comparaison inter-langues, la distinction entre ces verbes est, semble-t-il, largement répandue, mais plutôt à titre de tendance. Elle n'est pas universelle (Lazard, 2001: 107), d'où la nécessité d'affiner ou de nuancer l'Hypothèse inaccusative.

2.3. Les mécanismes morphologiques et la corrélation langues analytiques et moyens analytiques d'expression de la causalité (Gawelko, 2006)

L'analyse des causatifs morphologiques du bulgare, qui se situent au 2^e palier de l'échelle de Dixon, peut amener, quant à elle, à remettre en question ou à affiner un autre principe typologique, à savoir la corrélation entre langues analytiques et moyens causatifs analytiques et, respectivement, entre langues synthétiques et moyens synthétiques (recours à des affixes) pour l'expression de la cause (Shibatani, 1976 : 2-3, Gawelko, 2006 : 130). Le polonais (langue slave synthétique à déclinaisons), par exemple, dispose d'environ 500 verbes causatifs, tandis que la construction analytique du type *Je fais le chien aboyer* est très peu fréquente (Gawelko, 2006). Le polonais confirme donc cette corrélation. En revanche, le bulgare, devenu progressivement langue analytique¹⁵, dispose de verbes lexicaux (dans une alternance décausative) et morphologiques assez

¹⁵ La perte des déclinaisons en bulgare s'est produite progressivement entre le XII^e et le XIV^e s. (Ivanova-Mirčeva & Haralampiev, 1999 : 49).

fréquemment utilisés pour exprimer des situations causatives¹⁶. Ces deux procédés, figurant parmi les plus compacts sur l'échelle de Dixon, sont assez productifs en bulgare¹⁷. Le préfixe *raz-* y fonctionne comme un préfixe causatif. Ainsi, la valeur causative de *raz-* dans *razplakvam*, *razsmivam* semble dérivée d'une des valeurs du préfixe, à savoir l'idée d'une action menée jusqu'à son terme pour obtenir le résultat contenu dans le verbe simple: *amener à pleurer*, *à rire*. Comme le bulgare n'a pas de moyen grammaticalisé pour exprimer le factitif / causatif, il attribue cette possibilité à ses préfixes¹⁸ :

- (30) *plača (pleurer) → razplakvam (faire pleurer)*
 Šumāt **raz**plaka bebeto.
 Bruit-ART fit pleurer bébé-ART
 Le bruit fit pleurer le bébé.
- (31) *smeja se (rire, litt. « se rire ») → razsmivam (faire rire)*
 Klounāt **raz**smja publikata.
 Clown-ART fit fire public-ART
 Le clown fit rire le public.
- (32) *draznja (irriter qn.) → razdrazvam (faire irriter)*
 Tova šte ja **raz**drazni.
 Cela FUT la fera irriter
 Cela la **fera irriter**.

La comparaison du polonais et du bulgare permet donc de nuancer et d'affiner la corrélation typologique en question.

2.4. L'apport de la comparaison des langues à la théorie de la grammaticalisation

¹⁶ Dans le *Dictionnaire bulgare-français* (1973), les verbes morphologiques préfixés par **raz-** (préfixe causatif) sont plus d'une cinquantaine (Cf. la liste de ces verbes en **Annexe 2**). Nedjalkov & Silnitsky (1973) indiquent que « causative affixes are **more** productive in combination with **intransitive verbs** than with transitive verbs », ce qui se confirme en bulgare (cf. *razplakvam* (faire pleurer), *razsmivam* (faire rire), *razkārjavjam* (faire saigner)).

¹⁷ Le bulgare possède également une construction périphrastique du type *Vcausatif +complétive* : *karam njakogo da pee* (*inciter qn à ce qu'il chante, faire chanter qn*) qui se situe au 4^e palier de l'échelle de Dixon (mécanisme le moins compact) (cf. la section 2.4.).

¹⁸ Je remercie J. Feuillet de m'avoir suggéré cette explication.

entraînent la montée des clitiques qui aboutit à une *réanalyse* des deux verbes comme un seul syntagme verbal (Lamiroy, 2003). Cette grammaticalisation s'est faite en trois étapes:

Etape 1 : l'emploi généralisé en latin de constructions à deux prédicats V_1 (*de commande, de persuasion*) + **ut** (complémenteur) + V_2 subjonctif

- (35) **Inducere** aliquem **ut mentiatur** (Simone & Cerbasi, 2001 : 451)
Litt. : **amener** quelqu'un à **ce qu'il mente**.

Etape 2 : les formes à *deux prédicats* et le *prédicat complexe* coexistent en ancien et en moyen français (XI^e-XV^e s.).

- (36) Li emperere fait **ses graisles** suner (Rol. 2443)
(37) Li emperere i fait suner **ses graisles** (Rol. 3301)²¹

Etape 3: le prédicat complexe *faire+Vinf* s'impose à la fin du XV^e s. :

- (38) pour ce qu'ilz veoient reculer les nostres, qui encores **le** faisoit mieux croire (Commynes, Mémoires I)²².
(39) et fist prendre **des lances à ses gens** (*idem*, II)
(40) espérant de **luy** faire abandonner son frere de tous points (*idem*, XV)

La construction causative en bulgare a suivi la direction opposée mais son évolution s'est également faite en trois étapes (Vaillant, 1977 : 183)²³:

Etape 1 : causatif morphologique en *-iti* (en vieux bulgare IX^e-XI^e s.).

Etape 2 : fluctuation entre V_1 *causatif* + (SN) + *Vinf* et V_1 *causatif* + *da* (conj) + V_2 *prés.* (en moyen bulgare : XI^e-XV^e s.)

Etape 3: construction à deux prédicats V_1 *causatif* + *da* (conj) + V_2 *prés.* (en bulgare moderne : à partir de XV^e s.)

Le vieux bulgare étant une langue synthétique, il disposait d'un mécanisme morphologique en *-iti* pour exprimer la causativité (Vaillant, 1977 : 183). Il s'agit plus précisément d'une alternance vocalique *o/i* (*e*) :

²¹ Exemples empruntés à Chamberlain (1986 : 29).

²² *Idem* : 119.

²³ Pour plus de détails à ce sujet, cf. Bezinska & Novakova (2009).

poiti (faire boire) – piti (boire)
*moriti (faire mourir) – *merti (mourir)*

Le causatif en *-iti* du vieux bulgare devient rapidement un verbe lexicalisé et non plus un mécanisme causatif morphologique (*idem*). Alors, pour exprimer l'idée de *faire faire une action à qn*, l'ancien bulgare calque du grec une construction à deux prédicats V_1 causatif (*sŭtvorit*, causer) + V_2 inf :

- (41) Nebogu **trepetati** **sŭtvori...**
 Malheureux trembler causa.
 Il **fit trembler** le malheureux. (Supr. 389, XI^e s.)²⁴.

Cette construction causative à deux prédicats est moins grammaticalisée, elle tolère l'insertion d'un SN entre le verbe causatif *sŭtvoriti* (causer) et l'infinitif du verbe lexical :

- (42) **Sŭtvorite** čelověky **vŭzlešti**.
 Faites les hommes coucher
 Faites coucher les hommes! (Jean VI, 10)

En moyen bulgare (XI^e-XV^e s.), sous l'influence des autres langues balkaniques, l'infinitif bulgare se voit de plus en plus concurrencé par la construction périphrastique *da (conj.) + V prés.* :

- (43) Vŭzljaze [...] **da vidit** (*Zogr.*) / **vidjat** (*Assem.*) Isusa.
 Sortit CONJ voit / voient Jésus
 Il est **sorti voir** Jésus (X^e-XI^e s.)

Comme l'indique Feuillet (1999 : 252) « [l]a caractéristique de l'évolution du bulgare est évidemment la perte progressive de l'infinitif qui aboutit à sa disparition complète [...]. Il est difficile de rechercher la disparition de l'infinitif dès le moyen bulgare, même si la concurrence entre l'infinitif et **da** est souvent favorable à ce dernier, cela ne signifie pas qu'il ait supplanté partout l'infinitif. Mais il est certain que le phénomène s'est amplifié à l'époque du « creuset balkanique »²⁵. En bulgare moderne (à partir du XV^e s.), la construction causative analytique V_1 causatif + *da (conj.) + V_2 prés* s'impose définitivement. C'est aussi le cas des autres langues balkaniques :

²⁴ Les exemples (41), (42), (43) sont empruntés à Vaillant (1977 : 183).

²⁵ Selon Feuillet (*idem* : 15) « le processus de balkanisation commence aux XIV^e-XV^e s. et conduit à un changement typologique très important du bulgare. »

Bulgare

(44) Učiteljat **kara** učenicite **da** **četat.**
 Professeur-ART fait élèves-ART CONJ lisent
 Le professeur **fait lire** les élèves.

Grec

(45) Το κορίτσι **κάνει να γελάσει** το μωρό²⁶.
 La fille **fait que rie** le bébé.
 La fille **fait rire** le bébé.

Roumain

(46) Profesoruli a făcut pe elevi să scrie un test.
 Professeur-ART a fait aux élèves à ce que écrivent un test
 Le professeur **a fait écrire** un test aux élèves.

Le tableau ci-dessous²⁷ illustre les étapes opposées dans l'évolution de la construction causative *faire+Vinf* en français et *karam njakogo da pee* (*inciter qn à ce qu'il chante*) en bulgare :

FRANÇAIS	BULGARE
Latin constructions à 2 prédicats <i>V₁ + ut + V subj.</i> <i>V₁ caus. + SN + Vinf</i>	Vieux bulgare causatif morphologique en <i>-iti</i> (alternance vocalique <i>o-i</i>)
Ancien et Moyen français (X ^e -XVII ^e s.) fluctuation entre : <i>faire + SN + Vinf</i> <i>faire + Vinf</i>	Ancien et Moyen bulgare (XI ^e -XV ^e s.) fluctuation entre : <i>V₁ caus. + (SN) + Vinf</i> <i>V₁ caus. + da (conj.) + Vprés</i>
Français moderne (à partir du XVII ^e s.) prédicat complexe : <i>faire + Vinf</i>	Bulgare moderne (à partir du XV ^e s.) construction à 2 prédicats : <i>V₁ caus. + da (conj.) + Vprés</i>

Tableau 4. Evolution des constructions causatives en français et en bulgare

²⁶ Les exemples de (44) à (46) sont empruntés à Bezinska & Novakova (2009).

²⁷ Bezinska & Novakova (2009).

La comparaison des constructions causatives en français et en bulgare sur le plan diachronique permet d'explicitier les différents degrés de grammaticalisation de ces constructions. Le prédicat complexe du français occupe le 3^e palier de l'échelle de Dixon (2000), tandis que la construction bulgare du type *inciter qn à ce qu'il chante* occupe le 4^e palier, celui des mécanismes les moins compacts. La comparaison des processus de grammaticalisation des constructions causatives des deux langues permet de mieux appréhender leur fonctionnement en synchronie.

CONCLUSION

Les faits analysés dans cet article montrent que les traits communs établis par la typologie pour un grand échantillon de langues doivent être considérés à titre de tendance. La linguistique contrastive permet d'affiner les corrélations typologiques. Elle constitue un filtre d'éclairage efficace des mécanismes causatifs. L'analyse des constructions causatives présente une importante complexité dans un cadre inter- et intra-langues. Comme l'indique Comrie (1981 :158), ces constructions ont joué un rôle important dans l'histoire récente de la linguistique non seulement du point de vue typologique ; elles représentent aussi un domaine important de convergence entre la linguistique et de telles disciplines adjacentes comme la philosophie (la nature de la causation) et l'anthropologie cognitive (la perception humaine et la caractérisation de la causation). En linguistique, les constructions causatives sont importantes car leur étude, aussi bien dans le cadre d'une seule langue que du point de vue contrastif, implique l'interaction entre différents composants : sémantique, syntaxe et morphologie²⁸.

²⁸ C'est nous qui traduisons.

ANNEXE 1

*Propriétés syntaxiques et sémantiques des verbes intransitifs
(d'après Levin & Rappaport, 1995)*

Propriétés	<i>inaccusatifs</i>	<i>inergatifs</i>
sur le plan syntaxique	Sujet en surface Objet profond (valence instable)	Sujet à tous les niveaux (monovalents) (valence stable)
auxiliaire	<i>être</i>	<i>avoir</i>
impersonnel	Il arrive des hommes	*Il téléphone des gens
impersonnel passif	Es wurde getanzt (Il a été dansé)	*Es wurde geblüht (Il a été fleuri)
subordonnée participiale	Tombé de sa chaise, le bébé a pleuré	*Travaillé pendant des années, Jean a pris sa retraite.
sur le plan sémantique	l'action vise ou atteint le Sujet	l'action part du Sujet (=agent)
+ alternance causative	v. de changement (<i>état, position</i>)	v. de mouvement
- alternance causative	<i>move, break, melt, start, grow, bouger, entrer, tomber, sortir,</i>	<i>march, jump, danse, run</i>
	v. d' existence , d'apparition	v. agentifs
	<i>exist, live, appear, emerge</i> <i>exister, vivre, apparaître, émerger</i>	<i>laugh, play, speak, cry</i> <i>agir, parler, rire, crier, pleurer</i>

ANNEXE 2

Liste des verbes causatifs préfixés par *raz-* (Dictionnaire bulgare-français, 1973)

Razbuždam / sãbuždam se : réveiller/ se réveiller
Razbuntuvam / buntuvam se : faire se révolter/ se révolter
Razvarjavam / varia se : bouillir (trop longtemps)/ *litt.* se bouillir (bouillir)
Razveseljavam / veselja se : égayer/ s'égayer
Razvãrtjavam / vãrtja se : faire tourner / (se) tourner
Razvjavam / veja se : agiter (faire flotter)/ s'agiter
Razgariam/ gorja : flamber, attiser, aviver le feu / brûler
Razgnevjavam / gnevja se : mettre / se mettre en colère
Razgoreštjavam/goreštja se : faire chauffer/ s'échauffer
Razdvižvam / dviza se : faire bouger (se mouvoir)/ se mouvoir
Razdžavkvam/džavkam : faire aboyer/ aboyer
Razdravvam/draznja se : faire irriter/irriter qn, l'agacer
Razdrãnkvam /drãnkam : faire sonner / sonner
Razduxvam/duxam : attiser, raviver / souffler
Razzelenjavam/zeleneja se : faire verdier/ verdir
Razigravam/igraja : faire jouer/jouer
Razkalvam/kaljam se : rendre boueux/ se salir les chaussures avec de la boue
Razkisvam/kisna se : faire tremper/ se tremper
Razklaštam/klatja se : faire secouer, agiter, se balancer/ se balancer,
Razkolebavam /kolebaja se : faire hésiter, faire douter/ hésiter, douter
Razkrasjavam/krasja : rendre beau/embellir
Razkãrvavjavam /kãrvja : faire saigner/saigner
Razljuljavam /ljuleja : faire flotter, bouger/ balancer, bercer
Razljutjavam/lutja se : faire s'irriter/ s'irriter
Razmãrdvam/mãrdam se : faire bouger, agiter, / se bouger, s'agiter
Razpalvam/palja : attiser / allumer
Razpenvam/penja se : faire mousser /mousser
Razplakvam/plača : faire pleurer/pleurer
Razpraštam/praštam : faire envoyer/envoyer
Razprãskvam/prãskam : faire répandre/ répandre
Razpukvam/pukam : faire craquer, crever/crever (un ballon)
Razranjavam/ranja : faire raviver une plaie/ blesser
Razsmivvam/smeja se : faire rire /rire
Razsãbličam/ sãbličam se : faire se déshabiller/ déshabiller
Razsãrdvam/ sãrdja se : faire s'irriter, s'énervier, se fãcher/ énervier, fãcher

Raztopjavam/topja se : faire fondre/fondre
Raztrakvam/trakam : faire claquer/ claquer
Raztrevožvam/trevoža se : faire s'inquiéter, inquiéter / s'inquiéter
Raztrepervam/treperja : faire trembler/ trembler
Raztrisam/tresa se : faire trembler, secouer/ secouer
Raztrošavam/ troša se: faire s'émietter / s'émietter
Raztuptjavam/tuptja : faire battre, faire palpiter/ battre (pour le cœur)
Razxoždam/xodja : promener/ marcher
Razxubavjavam/xubaveja : rendre beau, faire embellir / embellir
Razjadosvam/jadosvam se : faire s'irriter, /(s') irriter

Les causatifs dans le langage des enfants français et bulgares entre 3 et 6 ans

Yanka Bezinska¹

INTRODUCTION

Nous disposons aujourd'hui de nombreux travaux sur la description purement linguistique des mécanismes causatifs dans les langues (Shibatani, 1976 ; Comrie, 1976b ; Talmy, 1976 ; Dixon, 2000). Il en est de même pour le processus de leur acquisition en première et seconde langue (Bowerman, 1974 ; Ammon & Slobin, 1978 ; Berman, 1982 ; Figueira, 1984 ; Cabrera, 2005). Toutefois, il manque des études systématiques sur les causatifs français et bulgares de point de vue développemental (Labelle, 1984 ; Sarkar, 2002, pour le français)². Notre article s'inscrit dans la continuité de ces travaux ; en confrontant une langue slave et une langue romane, il se propose de montrer l'apport de la comparaison des langues (Adamczewski, 1990) à la compréhension de l'encodage du sens causatif.

Nous commencerons par une brève présentation des mécanismes causatifs du français et du bulgare au sein des autres procédés auxquels les langues font appel pour exprimer la causativité. Nous continuerons par un rappel rapide des travaux antérieurs sur l'acquisition des causatifs dans les langues et plus précisément en français et en bulgare. Enfin, nous parlerons de notre expérimentation sur les causatifs dans le langage des enfants monolingues français et bulgares entre 3 et 6 ans.

1. MECANISMES CAUSATIFS EN FRANÇAIS ET EN BULGARE

Les langues font usage de procédés très variés pour exprimer la causativité. Le

¹ Laboratoire LIDILEM, Université de Grenoble, Courriel : yanabez@yahoo.fr.

² Au stade actuel de notre recherche, nous n'avons trouvé aucune étude sur l'acquisition des mécanismes causatifs en bulgare.

typologue australien Dixon (2000), par exemple, range les mécanismes causatifs du plus compact (synthétique) au moins compact (analytique). La Figure 1 ci-dessous illustre l'échelle de leur compacité (*scale of compactness*) :

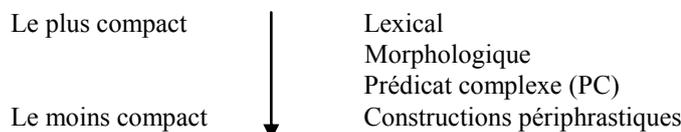


Figure 1: Échelle de compacité (*scale of compactness*) (adaptée en français d'après Dixon, 2000 : 74)

L'échelle de compacité des mécanismes causatifs dans les langues a été reprise et adaptée pour le français et le bulgare par Novakova (2002). C'est notamment de son étude contrastive et typologique que s'inspire la première partie du présent article.

Le premier niveau dans ce classement graduel des mécanismes causatifs dans les langues est représenté par le procédé lexical. Il s'agit, par exemple, de l'opposition entre verbe réfléchi (de sens non causatif) *vs* verbe non réfléchi (de sens causatif)³. Ce mécanisme causatif est assez productif en bulgare (Novakova, 2002 : 98); il concerne le plus souvent des *verbes de mouvement, de déplacement* ou *de changement d'état*, tels que: *pribiram qn/qch* (faire rentrer) – *pribiram se* (rentrer), *kačvam qn/qch* (faire monter) – *kačvam se* (monter), *strjaskam qn* (faire sursauter) – *strjaskam se* (sursauter), *xranja qn* (nourrir, faire manger) – *xranja se* (se nourrir, manger) :

- (1) Dete- to **se xrani**
Enfant, S (n, sg) DET (ART) (n, sg) se nourrir : REFL-3SG, PRES
« L'enfant **se nourrit** (mange) »
- (2) Majka- ta **xrani**
Maman, S (f, sg) DET (ART) (f, sg) nourrir : CAUS-3SG, PRES
dete- to.
enfant, COD (n, sg) DET (ART) (n, sg)
« La maman **nourrit** (fait manger) l'enfant »

³ La présentation des mécanismes causatifs lexicaux que nous proposons ici n'est pas exhaustive ; il nous a paru légitime de n'en évoquer que ceux qui pourraient apparaître au cours de notre expérimentation auprès des enfants. Pour plus de détails sur la question, nous prions notre lecteur de se référer à Novakova (2002, 2010 et aussi dans ce volume).

Ce procédé lexical d'encodage du sens causatif est attesté également pour le français autour de quelques couples de verbes, à savoir : *se marier* – *marier* (son fils), *se promener* – *promener* (le bébé), *se coucher* – *coucher* (l'enfant), *se nourrir* – *nourrir* (le bébé) :

(3)	L'	enfant	se couche
	DET (ART) (sg)	N, S (sg)	se coucher : REFL-3SG, PRES
	La	maman	couche
	DET (ART) (f, sg)	N, S (f, sg)	coucher : CAUS-3SG, PRES
	l'	enfant.	
	DET (ART) (sg)	N, COD (sg)	

Les exemples de (1) à (3) ci-dessus illustrent un phénomène appelé *alternance décausative*, car le verbe réfléchi (de sens non causatif) est considéré comme étant le dérivé du verbe transitif (de sens causatif) (Nedjalkov & Sil'nitskij, 1969). De ce fait, le pronom réfléchi *se* serait un opérateur *de fermeture de la valence verbale* (Tesnière, 1965)⁴ ou morphème *anticausatif* (Nedjalkov & Sil'nitskij, 1969).

Sur le deuxième palier de l'échelle de Dixon (2000) se situe le procédé morphologique. Le sens causatif est alors exprimé par une alternance vocalique ou encore, par des affixes spécifiques (préfixes ou suffixes). Selon Tesnière (1965 : 267-270), il s'agit de moyens synthétiques destinés à indiquer la nouvelle valence verbale (l'ajout d'un actant supplémentaire dans le schéma argumental de départ). En français moderne, ce mécanisme causatif est limité aux suffixes verbaux « -(i)fier » : *raréfier* et « -(i)ser » : *moraliser*⁵. En bulgare contemporain, la préfixation en « raz- » constitue un procédé assez productif⁶ pour exprimer la causativité⁷ :

⁴Tesnière utilise le terme de *diathèse récessive* pour désigner l'opération consistant à diminuer d'un niveau la valence verbale. Le marqueur habituel de cette transformation inverse à la *diathèse causative* est le pronom réfléchi *se* (ex. : *Les maisons se construisent lentement*, *Se habla español* « on parle espagnol ») (pour plus de détails cf. Tesnière, 1965 : 272-275).

⁵D'après Tesnière, les suffixes « -iser » et « -fier » sont d'origine plus ou moins savante. Ils servent à dériver des verbes, tels que : *dramatiser*, *brutaliser*, *neutraliser*, *égaliser*, *amplifier*, *codifier*, que l'on pourrait paraphraser en « rendre + Adj », ou en « faire être + Adj ». C'est notamment du latin que le français aurait hérité l'emploi du verbe *rendre* comme auxiliaire causatif des verbes d'état (Tesnière, 1965 : 267 et 269).

⁶Cf. la liste des verbes causatifs préfixés par « raz- » dans l'Annexe 2 de l'article d'I. Novakova ici même.

⁷Le bulgare garde encore quelques vestiges du vieux slave pour exprimer la causativité à savoir, l'alternance vocalique en « i/o », « e/o » (ex. : *pija* – boire / *poja* – faire boire;

- (4) Bebe- to **plače.**
 Bébé, S (n, sg) DET (ART) (n, sg) pleurer-3SG, PRES
 « Le bébé **pleure** »
- (5) Kaka- ta **raz-**
 Grande sœur, S (f, sg) DET (ART) (f, sg) PREF CAUS
 plaka bebe- to
 pleurer-3SG, AOR bébé, COD (n, sg) DET (ART) (n, sg)
 « La grande sœur **a fait pleurer** le bébé »

Sur le troisième palier de l'échelle de Dixon (2000) se trouve le mécanisme causatif par excellence en français contemporain à savoir, le prédicat complexe *faire + Vinf*. Il existe aujourd'hui un large consensus pour traiter cette construction comme une seule unité prédicative (Gaatone, 1976 ; Alsina, 1996 ; Abeillé & Godard, 2003). Ainsi Gaatone (1976 : 166) affirme que « [la] phrase factitive pourrait être considérée comme une phrase simple à verbe complexe plutôt que comme une phrase complexe comportant deux verbes. ». D'après ses caractéristiques⁸, *faire + Vinf* se rapproche des formes verbales, composées d'un auxiliaire (*avoir/être*) et d'un participe passé. Le verbe *faire* fonctionne comme auxiliaire causatif véhiculant les informations de temps-aspect-mode (TAM). Voici un exemple à titre illustratif⁹ :

- (6) Le bébé **fait danser**
 DET (ART) (m, sg) N, S (m, sg) CAUS-3SG, PRES
 la poupée.
 DET (ART) (f, sg) N, COD (f, sg)

Selon Desclés et Guentchéva (1998), la construction *faire + Vinf* en français est susceptible d'exprimer des relations autres que la *factitivité* à savoir, la *causalité* et la *transitivité*. La causalité opère dans le cas d'un sujet inanimé (non agentif) renvoyant à une classe d'événements ou à un processus (*idem*):

- (7) L'eau bouillante **a fait éclater** les verres (*idem* : 18)

teka – couler / toča – faire couler). Il s'agit toutefois d'emplois restreints et parfois même archaïques.

⁸ Nous rappelons les principales caractéristiques du prédicat complexe *faire + Vinf* (Gaatone, 1976 : 166-169) : 1) impossibilité d'insérer un *SN* entre *faire* et l'infinitif (ex. : *Elle à l'enfant **fait la soupe manger.**) ; 2) forme négative (ex. : *Elle **ne fait manger pas** le bébé.).

⁹ Ce mécanisme causatif (le prédicat complexe) n'est pas attesté en bulgare contemporain.

[=L'eau était bouillante et cela est la cause de l'éclatement des verres=] (*idem* : 19)

Lorsque le sujet est animé (doté de capacité agentive), la construction *faire* + *Vinf* « a tendance à exprimer une transitivité ou une factitivité selon que le second actant est analysé comme un patient (*transitivité*) ou comme un agent secondaire sous la dépendance d'un agent principal (*factitivité*) » (Desclés & Guentchéva, 1998 : 19) :

- (8) Jean fait craquer une allumette (*idem* : 18)
[=Jean **craque** une allumette=]
transitivité
- (9) Paul fait découvrir la mer à ses enfants (*idem* : 19)
[=Paul **fait que** ses enfants **découvrent** la mer=]
factitivité

L'apport de cette analyse subtile de la construction *faire* + *Vinf* est incontestable ; toutefois, dans le cadre de notre étude, ce prédicat complexe est envisagé comme le moyen privilégié pour exprimer la causativité en français (ou la *diathèse causative* dans les termes de Tesnière, 1965 : 266). L'actant supplémentaire introduit par le verbe causatif *faire* est reconnaissable comme causateur et assume le rôle syntaxique du sujet. Le sujet initial est destitué ; il peut occuper différentes places syntaxiques (objet, datif, oblique) en fonction de la valence du verbe de base¹⁰.

Sur le plan sémantique, la construction *faire* + *Vinf* est conçue comme véhiculant un enchâssement sous *faire* d'une relation sémantique, où le nouvel actant (agent, *causateur*, 'causer') provoque ou déclenche la réalisation du procès exprimé par le verbe à l'infinitif (Novakova, 2002). En revanche, l'actant destitué peut assumer différents rôles sémantiques, à savoir : patient, deuxième agent, bénéficiaire. Cette diversité est réunie sous le terme plus neutre de *causataire* ('causee') (*idem*).

Le mécanisme causatif le moins compact d'après l'échelle de Dixon (2000), ce sont les causatifs périphrastiques. Il s'agit de constructions moins grammaticalisées à deux prédicats dont le premier est de sens causatif, alors que le second est de sens non causatif. Les deux verbes composants sont autonomes, ce qui veut dire que chacun d'entre eux est suivi de ses propres arguments. En français, ce procédé pourrait être illustré par des structures du type *VI caus. + en*

¹⁰ En fonction du verbe (intransitif, transitif, ditransitif), le sujet destitué prend la première place disponible dans la hiérarchie OD>OI>OO (Comrie, 1976b : 263).

sorte que + V2 subj. (ex. : *faire en sorte qu'il lise*). En bulgare, le mécanisme causatif périphrastique est très productif ; il est représenté par la construction *karam* (inciter qn) + *da conj.* (à ce qu'il) + V2 prés. (ex. : *karam njakogo da čete* – inciter qn à ce qu'il lise). Le fait que cette structure syntaxique ne forme pas une seule unité prédicative pourrait être expliqué par la disparition (vers le XV^e s.) de l'infinitif synthétique sous l'influence de l'aire balkanique et son remplacement par la forme analytique en *da conj.* + V prés.¹¹.

Finalement, nous pourrions dire que pour exprimer la causativité, le français moderne fait essentiellement usage du prédicat complexe *faire* + *Vinf.* En revanche, l'encodage du sens causatif en bulgare contemporain se fait par différents procédés linguistiques (lexical, morphologique, périphrastique)¹².

2. ÉTUDES ANTERIEURES SUR L'ACQUISITION DES CAUSATIFS FRANÇAIS ET BULGARES

Nombreux sont les travaux qui traitent du processus d'acquisition des mécanismes causatifs en première et seconde langue (Bowerman, 1974 ; Ammon & Slobin, 1978 ; Berman, 1982 ; Figueira, 1984 ; Cabrera, 2005).

Par exemple, Bowerman (1974) mène une étude longitudinale sur la production spontanée de sa fille Christy. L'enfant est enregistré pendant deux ans (entre l'âge de 2 et 4 ans). Ainsi l'auteur collecte à peu près 100 exemples d'erreurs sur les causatifs. Il s'agit d'emplois transitifs (causatif+) de différents verbes intransitifs :

- (10) He's gonna die you,
 PRO, S (3SG) AUX-3SG, FUT mourir-INF PRO, COD (2SG)
 David¹³
 Npr
 « *Il va **te mourir**, David »

Une autre étude intéressante explorant la capacité des enfants à comprendre et à produire les causatifs dans une perspective inter-langue a été menée par Ammon et Slobin (1978). Leur recherche porte sur quatre langues : l'anglais, l'italien, le serbo-croate et le turc. Les chercheurs constatent que les enfants turcs

¹¹ Pour plus de détails sur l'évolution diachronique des causatifs français et bulgares, nous prions notre lecteur de se référer à Bezinska & Novakova (2009).

¹² Cf. *Graphique 1, Section 3.2*. Ce graphique montre comment se répartissent les trois mécanismes causatifs (lexical, morphologique et périphrastique) dans le langage de jeunes bulgares entre 3 et 6 ans.

¹³ L'exemple (10) est vu chez Gropen, Blaskovich & Dede (1996 : 272).

peuvent comprendre et produire des causatifs à un âge très précoce (vers 2;4 ans). Ce fait n'est pas surprenant, car pour exprimer la causativité, le turc fait appel à un mécanisme très productif (fort fréquent dans l'input) et transparent (linguistiquement moins complexe) à savoir, le procédé morphologique:

- (11) At deveyi koş- **tur-** sun.¹⁴
 Cheval-NOM chameau-ACC courir -CAUS 3SG-OPT
 « Le cheval **fait courir** le chameau »

Les deux facteurs *complexité* et *fréquence* jouent un rôle crucial dans le processus d'acquisition d'un fait de langue (Tomasello, 2003).

Une étude récente portant sur l'acquisition du prédicat complexe *faire + Vinf* a été effectuée par Sarkar (2002). Elle explore la capacité des jeunes locuteurs francophones (entre 1;9 et 3;10 ans) à comprendre et à produire ce procédé causatif. L'analyse quantitative que la chercheuse applique lui permet d'esquisser les trois principales étapes dans l'acquisition de *faire + Vinf* (p. 191) :

a) omission du verbe causatif *faire* (ex. : **Je danse le petit chat.*). L'auteure précise qu'entre la période de suppression massive de *faire* (avant 2 ans) et celle de son apparition consécutive, il y a une étape intermédiaire au cours de laquelle certains enfants sont plutôt disposés à omettre le verbe causatif, tandis que d'autres sont plutôt disposés à le produire ('mostly omitting or mostly supplying') (p. 180).

b) mauvais placement des clitiques (ex. : **Je fais les sauter.*). En l'occurrence, *faire + Vinf* n'est pas encore considéré comme prédicat complexe, mais plutôt comme une construction moins grammaticalisée à deux prédicats autonomes. Sarkar précise que le mauvais placement des clitiques est toujours accompagné de nombreux exemples d'emplois conventionnels (on est donc en présence d'une fluctuation entre *faire + Vinf* en tant que prédicat complexe et *faire + SN + Vinf*).

c) stabilisation de la construction (ex. : *Puis, je vais le faire sauter sur le bébé.*).

Malheureusement, pour ce qui est du bulgare, nous ne disposons d'aucune étude sur l'acquisition des mécanismes causatifs.

Bien que les mécanismes causatifs français et bulgares posent des questions intéressantes (le causatif est assez complexe du point de vue de la structure argumentale), aujourd'hui il existe peu de travaux systématiques sur leur acquisition par les enfants.

¹⁴ L'exemple (11) est emprunté à Ammon & Slobin (1978 : 115).

3. ACQUISITION DES CAUSATIFS FRANÇAIS ET BULGARES

3.1. Méthodologie

3.1.1. Participants dans l'expérimentation

Nos données ont été collectées auprès de 71 enfants francophones et 60 enfants bulgarophones ; tous les enfants sont unilingues et ils ont entre 3 et 6 ans. Ainsi nous avons formé trois groupes expérimentaux¹⁵ :

- a) entre 3 et 4 ans ;
- b) entre 4 et 5 ans ;
- c) entre 5 et 6 ans.

Les participants ont été enregistrés et filmés individuellement et ce, une seule fois ; chaque session expérimentale se déroulait à la maternelle et durait approximativement 20 minutes.

3.1.2. Matériel linguistique

Le choix des verbes cibles de notre recherche est conditionné par leurs propriétés syntaxiques et sémantiques (Perlmutter, 1978 ; Levin & Rappaport, 1995) :

a) intransitifs – *rire (smeja se)* et *pleurer (plača)* (inergatifs agentifs), *danser (tancuvam)* (inergatif de mouvement) et *tomber (padam)* (inaccusatif de changement de position).

b) intransitifs/transitifs – *boire (pija)* et *manger (jam)*. Ce sont des verbes à double construction : intransitive (ex.: *Jean boit / mange* → *Jean pie / jade*.) et transitive (ex.: *Jean boit du jus. / L'ours mange du miel* → *Jean pie sok. / Mečkata jade med.*). Au cours de la dérivation causative, ces verbes apparaissent dans des structures plus ou moins complexes (*manger* → X **fait manger** Y → X **kara Y da jade**, ou bien, X **fait manger** Y à Z → X **kara Y da jade Z**).

3.1.3. Tâches expérimentales

Pour mener l'expérimentation, nous avons conçu une tâche de production, une de compréhension et une d'imitation (McDaniel et al, 1998).

La tâche de production est présentée sous forme d'extraits de dessins animés,

¹⁵ Tous les enfants enregistrés appartiennent aux trois classes de l'école maternelle : petite section, moyenne section, grande section.

que les enfants observent sur l'ordinateur. Ces clips vidéo montrent des situations potentiellement causatives où un personnage fait agir un autre. L'objectif de la tâche est de voir si les jeunes locuteurs français et bulgares sont capables de mobiliser et de produire plus ou moins correctement les procédés causatifs de leur langue. Trois questions graduées amenaient progressivement les enfants à produire un mécanisme causatif¹⁶:

Enquêtrice (question 1: sur le causateur potentiel): Qu'est-ce qu'elle fait, la grenouille ?

Enfant: Elle gonfle ses joues

Enquêtrice (question 2: sur le causataire potentiel): Qu'est-ce qu'il fait, Tarzan ?

Enfant: Il pleure

Enquêtrice (question 3: sur causateur et causataire en situation causative) : Alors, la grenouille gonfle ses joues et comme ça qu'est-ce qu'elle fait à Tarzan ?

Enfant: Elle le **fait pleurer**.

(Bg) *Enquêtrice* (question 1 : sur le causateur potentiel) : Kakvo pravi žabata ?

Enfant : (Tja) si naduva buzite.

Enquêtrice (question 2 : sur le causataire potentiel) : Kakvo pravi Tarzan ?

Enfant : (Toj) plače.

Enquêtrice (question 3 : sur causateur et causataire en situation causative) : Znači, žabata si naduva buzite i po tozi načín, kakvo pravi tja na Tarzan ?

Enfant: (Tja) go **razplakva** / (Tja) go **kara da plače**.

La tâche de compréhension se déroule sous forme de jeux d'interaction entre l'enquêtrice et l'enfant. Elle a pour objectif de voir si les enfants francophones et bulgarophones entre 3 et 6 ans sont capables de reconnaître les mécanismes causatifs de leur langue lorsqu'ils les entendent dans l'environnement langagier¹⁷ :

Enquêtrice: Maintenant, je vais te dire quelque chose, écoute-moi bien et après c'est toi qui vas jouer avec les figurines ! Alors, voilà un bébé et

¹⁶ Nous précisons que pour chaque verbe du protocole expérimental (cf. section 3.1.2.), nous avons posé les mêmes questions aux enfants francophones et bulgarophones.

¹⁷ Nous rappelons que pour cette tâche, les enfants français et bulgares ont suivi exactement les mêmes consignes.

une maman. La maman **fait boire** le bébé. A toi maintenant, fais comme la maman !

(Bg) *Enquêtrice* : Segă, az ŝte ti kaŝa neŝto, sluŝaj me dobre i posle ti ŝte si igraeŝ s igračkite ! Naprimer, eto edno bebe i edna majka. Majkata **kara** bebeto **da pie / dava** na bebeto **da pie**). A segă ti napravi kaktō majkata !

La dernière tâche expérimentale (imitation avec changement du lexique) se déroule également sous forme de jeux d'interaction entre l'enquêtrice et l'enfant. Son objectif est l'exploration de l'imitation *productive* chez les jeunes apprenants, c'est-à-dire, de voir si les enfants français et bulgares sont capables de produire correctement les procédés causatifs de leur langue après les avoir entendus dans l'énoncé de l'enquêtrice (on parle donc de *présence du modèle adulte*)¹⁸ :

Enquêtrice : Regarde bien, je vais te montrer quelque chose ! La maman **fait boire** le bébé. Et maintenant, dis-moi, qu'est-ce qu'il fait, le papa ? (*l'enquêtrice montre à l'enfant le papa qui fait boire la grande sœur*).

Enfant : Le papa **fait boire** la grande sœur.

(Bg) *Enquêtrice*: Az ŝte ti pokaŝa neŝto, gledaj dobre ! Majkata **kara** bebeto **da pie / dava** na bebeto **da pie**). A segă, kaŝi mi kakvo pravi tatkoto?

Enfant : Tatkoto **kara** kakata **da pie / dava** na kakata **da pie**.

3.2. Premiers résultats de l'expérimentation

Dans cette dernière section nous présenterons les résultats de l'expérimentation correspondant au stade actuel de notre recherche.

Au cours de la tâche de production dans les deux langues nous avons tenté de répondre aux questions suivantes :

a) est-ce que les enfants savent décrire une situation causative par le mécanisme approprié ?

b) si les enfants produisent le mécanisme causatif requis, est-ce qu'ils le font correctement ?

Le premier cas (cf. point a) inclut toutes les productions des enfants autour du mécanisme causatif approprié, même celles avec erreur sur le cas des arguments (plan syntaxique), ou encore, avec omission d'argument(s). Voici quelques exemples illustratifs :

¹⁸ Au cours de cette dernière tâche expérimentale, les enfants francophones et bulgarophones ont encore suivi la même consigne.

- (12) La fille *lui fait rire.
 DET (ART) (f, sg) N, S (f, sg) CLI(datif) CAUS-3SG, PRES
 « La fille le **fait rire** ». (exemple d'erreur sur le cas d'un argument, plan syntaxique).
- (13) La fille **fait rire** + Ø (2^{ème} argument, *causataire*, non exprimé).
 Ø + **fait rire** le bébé (1^{er} argument, *causateur*, non exprimé).
 Ø + **fait rire** + Ø (2 arg. absents : *causateur* et *causataire*).
- (14) *Kara da plače Tarzan.
 CAUS (périphr.)-3SG, PRES Npr, COD
 « Il/elle **incite à ce que pleure** Tarzan ; Il/elle **fait pleurer** Tarzan ». (exemple de syntaxe non conventionnelle ; le bon exemple devrait être « **Kara Tarzan da plače** »).
- (15) *Kara da plače + Ø (2^{ème} argument, *causataire*, non exprimé)¹⁹.
 CAUS (périphr.)-3SG, PRES Ø
 « Il/elle **incite à ce que pleure** Ø ; Il/elle **fait pleurer** Ø ».

Le deuxième cas (cf. point b) concerne les emplois canoniques des mécanismes causatifs dans les deux langues (cf. tableaux récapitulatifs plus loin).

Comme mentionné plus haut (cf. section 3.1.3.), au cours de la tâche de compréhension nous avons exploré la capacité des enfants français et bulgares à comprendre les mécanismes causatifs, c'est-à-dire, leur capacité à réagir de manière adéquate aux consignes de l'enquêtrice portant sur différentes situations causatives. Nous avons considéré comme *compréhension réussie* tous les cas où l'enfant exécutait avec les figurines l'action causative signalée par l'expérimentatrice et également ceux, où l'enfant se contentait de donner une explication pertinente sans jouer la scène :

Enquêtrice: Maintenant, je vais te dire quelque chose, écoute-moi bien et après c'est toi qui vas jouer avec les figurines ! Alors, voilà un bébé et une maman. La maman **fait rire** le bébé. A toi maintenant, fais comme la maman !

Enfant: Par exemple, elle le chatouille (*ici l'enfant ne joue pas la scène avec les figurines*).

¹⁹ Nous rappelons que le bulgare est une langue à sujet nul (pro-drop), c'est-à-dire que l'expression du premier argument (*le causateur*) est facultative.

(Bg) *Enquêtrice* : Sega, az šte ti kaža nešto, slušaj me dobre i posle ti šte si igraeš s igračkite ! Naprimer, eto edno bebe i edna majka. Majkata **razsmiva** bebeto. Sega ti napravi kaktto majkata !

Enfant : Naprimer, tja go gädelička (*ici l'enfant ne joue pas la scène avec les figurines*).

Au cours de la tâche d'imitation, nous avons voulu savoir comment changeaient les performances des enfants français et bulgares en production des causatifs (exemples canoniques vs emplois déviants) en présence du modèle adulte fourni par l'enquêtrice (cf. section 3.1.3.).

Le tableau 1 ci-dessous résume les résultats obtenus auprès de tous les participants au cours des trois tâches expérimentales :

	Corpus français			Corpus bulgare		
	3-4 ans	4-5 ans	5-6 ans	3-4 ans	4-5 ans	5-6 ans
Production	15	22	25	21	17	23
Compréhension	55	63	76	58	66	63
Imitation	48	56	62	29	32	43

Tableau 1 : Moyennes (en pourcentages) pour production, compréhension et imitation des causatifs en français et en bulgare²⁰

D'après le tableau 1 ci-dessus, les moyennes pour la production de *faire + Vinf* (y compris les erreurs sur la structure argumentale) se situent entre 15% et 25%. On observe également une évolution avec l'âge. Les tests statistiques que nous avons effectués (ANOVA²¹ simple et LSD²² indiquent une différence tendancielle entre les groupes ($p = 0,07$) et une différence significative entre les participants âgés de 3 à 4 ans et ceux âgés de 5 à 6 ans ($p = 0,03$).

Chez les enfants bulgares, les moyennes pour la production des causatifs

²⁰ Dans le tableau 1, les lignes pleines illustrent des différences statistiquement significatives ($p \leq 0,05$) et les pointillées représentent des différences statistiquement tendancielle ($0,09 > p > 0,05$). Ceci est également valable pour le tableau 2 plus loin.

²¹ ANOVA – analyse de variance (*ANalysis Of Variance*) est un test paramétrique qui permet de comparer les moyennes obtenues selon plusieurs groupes.

²² LSD – *Least Significant Difference*, test de la plus petite différence significative.

varient entre 17% et 23%. Même si les résultats des deux corpus sont globalement proches, il est important de signaler qu'entre 3 et 6 ans, on n'observe pas d'évolution en bulgare. Les tests statistiques ne révèlent aucune différence significative ni tendancielle entre les groupes et donc, nous pourrions dire qu'à ce stade du développement langagier la production des causatifs bulgares est stabilisée.

Les moyennes pour la compréhension des causatifs augmentent considérablement dans les deux corpus. Quelle que soit la nature de l'unité linguistique véhiculant le sens causatif, les enfants ne semblent pas avoir des difficultés à accéder à ce sémantisme spécifique. Toutefois, chez les participants français on observe encore une évolution avec l'âge. En l'occurrence, l'ANOVA simple montre que les différences entre les groupes sont significatives ($p = 0,02$). Le test LSD de comparaisons multiples indique d'abord, un écart significatif entre les enfants de 3-4 ans et ceux de 5-6 ans ($p = 0,004$), et puis, un écart tendanciel entre les enfants de 4-5 ans et ceux de 5-6 ans ($p = 0,08$). Contrairement aux résultats constatés pour le corpus français, chez les enfants bulgares la compréhension des causatifs reste stable. Les tests statistiques n'indiquent aucune différence significative entre les tranches d'âge (tous les $p > 0,05/0,1$).

L'émergence des causatifs dans les deux langues se fait beaucoup plus facilement en imitation lorsque les enfants disposent du modèle adulte. Chez les jeunes locuteurs français, les tests statistiques révèlent un écart tendanciel entre les participants de 3-4 ans et ceux de 5-6 ans. Pour ce qui est des performances des apprenants bulgares, nous n'avons toujours pas constaté de différences significatives ni tendancielles entre les groupes (tous les $p > 0,05/0,1$).

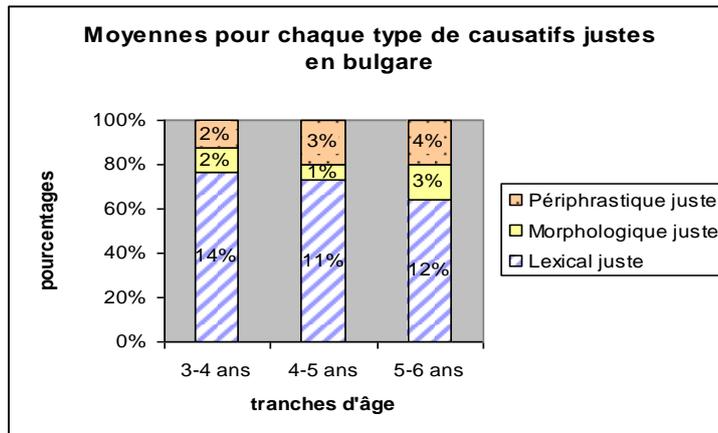
Au cours de notre expérimentation, nous nous sommes intéressée tout particulièrement aux emplois conventionnels des mécanismes causatifs chez les enfants français et bulgares. En l'occurrence, les jeunes locuteurs produisent le procédé requis avec les bons arguments qui apparaissent à la position appropriée dans la chaîne parlée (ex. : *La fille **fait rire** le bébé*, pour le français). Pour ce qui est du bulgare, sous l'étiquette de *causatifs justes*, nous avons réuni :

a) le mécanisme lexical juste (ex. : *Majkata **xrani** bebeto* – La maman **nourrit / fait manger** le bébé) ;

b) le mécanisme morphologique juste (ex. : *Majkata **razsmiva** bebeto* – La maman **fait rire** le bébé) ;

c) le mécanisme périphrastique juste (ex. : *Majkata **kara** bebeto **da tancuva*** – La maman **incite** le bébé à **ce qu'il danse / fait danser** le bébé).

Le graphique 1 ci-dessous montre comment se répartissent les trois mécanismes causatifs en bulgare au sein de chaque groupe expérimental :



Graphique 1 : Répartition des causatifs bulgares par tranches d'âge

Le graphique 1 ci-dessus montre qu'au sein de chaque groupe expérimental la production des causatifs justes est due surtout au mécanisme lexical (14%, 11%, 12%). Ce fait n'a rien de surprenant vu qu'en l'occurrence, le sens causatif est encodé dans une unité concrète du lexique de la langue. Les tests statistiques que nous avons effectués ne révèlent aucune différence significative ni tendancielle entre les tranches d'âge et ce, quel que soit le procédé causatif employé par les enfants.

Pour résumer les résultats concernant les causatifs justes que nous avons obtenus auprès de l'ensemble des participants dans l'expérimentation, nous proposons le tableau suivant :

	Corpus français			Corpus bulgare		
	3-4 ans	4-5 ans	5-6 ans	3-4 ans	4-5 ans	5-6 ans
Production	8	16	17	18	15	19
Compréhension	55	63	76	57	66	63
Imitation	31	46	47	27	30	41

Tableau 2 : Moyennes (en pourcentages) pour production, compréhension et imitation des causatifs justes en français et en bulgare

Le tableau 2 ci-dessus montre qu'en production, les moyennes de tous les enfants diminuent lorsqu'il s'agit des emplois canoniques des mécanismes causatifs. Chez les jeunes locuteurs francophones, nous constatons des progrès considérables entre l'âge de 3-4 ans et 4-5 ans (de 8% à 16%) ; puis, à partir de l'âge de 4-5 ans, nous observons une stabilisation en production de *faire + Vinf* juste (16% et 17%). L'ANOVA simple montre que les différences entre les groupes étudiés sont significatives ($p = 0,05$). Le test LSD de comparaisons multiples indique un écart significatif entre, d'une part, les enfants de 3-4 ans et ceux de 4-5 ans ($p = 0,05$), et d'autre part, les enfants de 3-4 ans et ceux de 5-6 ans ($p = 0,03$). En revanche, les jeunes locuteurs bulgarophones ne marquent pas de progrès en production des causatifs justes entre 3 et 6 ans. Dans ce cas-là, les tests statistiques ne révèlent aucune différence significative ni tendancielle entre les groupes.

Le fait que chez les enfants bulgares il n'y a pas d'évolution entre les tranches d'âge et que les scores des participants français les plus âgés se rapprochent de ceux constatés chez les plus jeunes locuteurs bulgares (17% vs 18%) confirme la maîtrise précoce des procédés causatifs dans cette langue. Ceci n'est pas surprenant, parce que sur le plan linguistique, tous les moyens pour exprimer la causativité en bulgare ne présentent pas de difficultés particulières.

En revanche, la construction *faire + Vinf* en français a le statut de prédicat complexe nécessitant le réarrangement des arguments et la montée des clitiques. Cette difficulté sur le plan linguistique empêche les enfants francophones de progresser en production, mais elle ne semble pas avoir un impact sur la compréhension de *faire + Vinf*.

D'après le tableau 2 ci-dessus, chez les enfants français les tâches de production et de compréhension révèlent des différences significatives entre les plus jeunes participants et ceux âgés de 5 à 6 ans. On pourrait en déduire que les progrès des apprenants francophones au niveau de ces deux habiletés sont concomitants.

Les moyennes des enfants français et bulgares ont tendance à se rejoindre en imitation, lorsque les jeunes participants sont amenés à produire les mécanismes causatifs après les avoir entendus dans les énoncés de l'enquêtrice. Dans les deux corpus, l'ANOVA simple n'indique aucune différence significative entre les groupes. Chez les enfants français, le test LSD de comparaisons multiples montre que la présence du modèle adulte transforme les écarts significatifs entre, d'une part, les enfants de 3-4 ans et ceux de 4-5 ans, et d'autre part, les enfants de 3-4 ans et ceux de 5-6 ans en écarts tendanciels. Chez les enfants bulgares, le test LSD indique une différence tendancielle entre les participants de 3-4 ans et ceux de 5-6 ans ($p = 0,07$).

CONCLUSION

Les résultats actuels de notre étude sur l'acquisition des mécanismes causatifs en français et en bulgare nous permettent de tirer quelques conclusions intéressantes.

Premièrement, la production du mécanisme causatif par excellence en français à savoir, la construction *faire + Vinf* reste une tâche difficile pour les enfants entre 3 et 6 ans. Ce phénomène est dû à la complexité morphosyntaxique de la structure et non pas au sémantisme causatif, parce que les jeunes locuteurs francophones se montrent parfaitement capables de comprendre *faire + Vinf* lorsqu'ils l'entendent dans l'environnement langagier.

Deuxièmement, les mécanismes causatifs en bulgare sont moins complexes sur le plan linguistique, ce qui les rend plus faciles à acquérir par les jeunes locuteurs et leur stabilisation dans le langage enfantin se fait à un âge plus précoce.

Cependant, de futures recherches approfondies sur le langage spontané des enfants monolingues et bilingues (français-bulgare) sont nécessaires à la constitution d'une image complète et réaliste sur les trois habiletés : production, compréhension et imitation des mécanismes causatifs.

Partie 3
Autour du temps et de l'aspect

L'ordre temporel dans une phrase à subordonnée relative en français et en russe

Elena Dontchenko¹

INTRODUCTION

L'étude des temps verbaux s'est longtemps limitée à décrire le sens des désinences verbales. Or, dans le cadre de l'énoncé, les temps sont répartis l'un par rapport à l'autre, mais aussi par rapport au moment de l'énonciation, aussi bien que par rapport à un point référentiel qui n'est pas lié au moment de la parole. Un procès peut être antérieur, simultané ou postérieur à un point référentiel qui ne dépend pas toujours du moment de la parole. Alors les temps verbaux établissent un ordre qui correspond à l'ordre chronologique des procès de la réalité extralinguistique. Or, le procès peut être envisagé aussi sous l'angle de son déroulement interne, ainsi que par rapport à un autre procès. Ainsi la thèse défendue dans ce travail est que l'alternance des formes verbales s'impose comme moyen clé de l'organisation temporelle de la phrase. D'autre part, toute description de la problématique de l'ordre temporel est liée à l'interaction des champs lexico-sémantiques du temps/mode/aspect.

Le principal objectif de cet article consiste à montrer la répartition et l'interaction des temps verbaux dans les phrases à subordonnée relative en français et en russe.

Le concept d'ordre temporel, la taxis (terme utilisé par Bloomfield (1933) et développé par les linguistes russes Y. Maslov (1984) et A. Bondarko (2003)) est relativement peu connu en linguistique française. Ce concept s'avère pertinent pour caractériser le procès de l'énoncé par rapport à un autre procès sans référence au moment de la parole. Or, à la différence du français, le russe dispose de peu de formes temporelles appropriées pour désigner explicitement l'ordre temporel à l'intérieur de la phrase.

¹ Université d'Etat d'Astrakhan. E-mail : edontchenko@mail.ru

Le français possède un système entier de temps absolus et relatifs. Mais sont-ils suffisants pour exprimer l'ordre temporel ou la taxis ? Comment le russe s'en sort-il dans ce cas ?

Notre attention sera principalement axée sur l'emploi des temps dans le cadre de la phrase complexe. Toute forme temporelle établit, avec les temps qui la précèdent ou la suivent, un système d'interactions dans le discours.

Dans les productions langagières, le temps intervient sous des formes et à des niveaux très différents, notamment :

- le temps extralinguistique indispensable pour tout acte illocutoire ;
- le temps interne du langage qui implique non seulement la continuité segmentable, mais aussi une dissociation entre le temps et l'intervalle, ce qui correspond à la distinction grammaticale entre les circonstances et le procès ;
- l'ordre temporel de la phrase qui permet de situer les actions les unes par rapport aux autres et dont les moyens de représentation ne sont pas identiques dans les différentes langues.

1. SITUATION DU PROBLEME

Comme tout signe linguistique, une forme temporelle est engagée dans une structuration formelle et sémantique. Lorsque le locuteur utilise donc une forme temporelle, son libre choix est contraint par les moyens linguistiques que lui offre la langue. L'emploi des temps verbaux en français et en russe au niveau phrastique s'avère différent et suppose l'étude des points suivants :

- a) le problème de la concordance des temps (CdT) en français ;
- b) la problématique du temps, de l'aspect et du mode dans les langues comparées ;
- c) le phénomène de la taxis (l'ordre temporel) en russe ;
- d) la caractéristique de la subordination ;
- e) la corrélation Passé Simple / Passé Composé (Cohen, 1989 ; Touratier, 1996) ;
- f) la corrélation formes simples / formes composées (non antériorité vs antériorité) ;
- g) les cas particuliers.

Pour répondre aux impératifs de la communication, le locuteur n'observe pas toujours les règles de concordance des temps verbaux. La corrélation entre une forme et sa signification évolue dans le texte, et plus généralement, dans le discours, par rapport aux règles de la grammaire. C'est le cas des temps verbaux

dans leur fonction référentielle. Ainsi, la grammaire française postule des règles rigoureuses liées à la concordance des temps, tandis que le russe n'en possède pas.

Type de relation	Principale	Subordonnée
Non-antériorité	Présent	Présent
	Imparfait, Passé simple	Imparfait
antériorité	Présent	Passé composé
	Imparfait, Passé simple	Plus-que-parfait

Tableau 1. Les relations entre les temps de la principale et la subordonnée en français

Type de relation	Principale	Subordonnée
Non-antériorité	Nastojaščee Présent	Nastojaščee Présent
	Prošedšee Passé	Nastojaščee Présent Prošedšee Passé
Antériorité	Nastojaščee Présent	Prošedšee Passé perf/imperfectif
	Prošedšee Passé perfectif/imperfectif	Prošedšee Passé perf/imperfectif

Tableau 2. Les relations entre les temps de la principale et la subordonnée en russe

A la différence du russe, en français chaque phrase à subordination se caractérise par une corrélation temporelle binaire (intérieure/extérieure) :

- la correspondance de deux actions (principale et subordonnée) à l'égard du moment de la parole (passé-présent-futur) (corrélacion extérieure) ;
- la succession linéaire des actions (corrélacion intérieure).

La forme verbale de la principale en français exprime une concordance temporelle absolue, la forme subordonnée s'affirme par contre dans sa fonction à désigner une correspondance temporelle relative. La question légitime qui pourrait être posée ici est de savoir quelle est la portée des formes temporelles dans une phrase ? La langue dispose-t-elle d'un moyen ou d'une procédure pour valider une forme temporelle ? Pour valider l'authenticité des faits observés, rappelons la conclusion fondamentale de H. Weinrich (1989 : 20) :

« À examiner des textes de français écrit, dans les genres les plus divers, on constate que ce temps dominant est soit le Présent, soit le Passé simple associé à l'Imparfait ».

La forme de la principale marque le temps à l'égard du moment de la parole. La forme dans la subordonnée, quant à elle, exprime des relations relatives : lexème verbal simple → non-antériorité ; lexème verbal composé → antériorité. Ainsi, à l'intérieur d'une seule phrase, ainsi qu'à l'échelle du texte, agit le principe de la matrice (Weinrich, 1989 : 22).

2. LA REGLE DE LA CONCORDANCE DES TEMPS EN FRANÇAIS

Plusieurs linguistes se sont penchés sur la question de la concordance des temps en français. Il existe deux approches principales. A.-M. Berthonneau et G. Kleiber (1996 : 115) expliquent que la concordance peut être soit purement formelle, comme par exemple dans *Paul a dit qu'il était un spécialiste de la choucroute*. Soit il s'agit d'une concordance sémantique : l'imparfait provient alors de la subordination temporelle qu'exerce sur le temps de la subordonnée le temps de la principale (Declerck, 1991). Les deux explications se rejoignent en ce qu'elles placent le temps de la subordonnée sous la tutelle de celui de la principale.

Les tenants de l'hypothèse *formelle* préconisent que c'est une attraction automatique des formes temporelles de la subordonnée par rapport à la principale qui est en jeu. L'approche *sémantique* part plutôt d'une négation de la concordance. Ce point de vue existe depuis la thèse de Ferdinand Brunot (1966 : 782), selon laquelle il n'y a pas de concordance des temps en français. Ce qui signifie que tout dans le discours est une question de sens. On retrouve la même idée dans le *Précis de la Grammaire historique de la Langue Française* de F. Brunot et de Ch. Bruneau (1956 : 387) qui indiquent que la règle de concordance des temps n'a jamais été observée par les bons écrivains. Un verbe principal au passé peut être accompagné de verbes secondaires au présent. H. Weinrich (1989 : 219) commente cette conception des temps qui est plutôt logique que linguistique comme un écho lointain de la philosophie platonicienne pour qui le Temps est une expression imparfaite de l'éternité.

3. L'INTERACTION ENTRE TEMPS / ASPECT / MODE

Selon E. Benveniste (1966 : 238) « les temps d'un verbe français se distribuent en deux systèmes distincts et complémentaires, qui manifestent deux plans d'énonciation différents, celui de l'histoire et celui du discours ». E. Benveniste (*idem*, 242-243) montre que « le registre des temps verbaux est bien plus large dans le discours : en fait tous les temps sont possibles, sauf un, l'aoriste ». Au niveau du texte, l'emploi transitoire du Passé simple dans le monde du Présent est possible et nécessite une nouvelle interprétation linguistique.

Toute action désignée linguistiquement se situe dans le temps par rapport au moment de la parole. Ainsi, H. Weinrich divise les temps grammaticaux, en l'occurrence du français, en deux groupes : *commentatifs* (Présent, Passé composé, Futur simple), reflétant le « monde commenté » et *narratifs* (Passé simple, Imparfait, Plus-que-parfait, Conditionnel), le « monde raconté » (les termes sont de H. Weinrich). Cette liste qui ne prétend pas à l'exhaustivité, selon H. Weinrich (1989 : 21-23), permet de distinguer les temps et leur emploi selon les genres où domine le groupe de temps narratifs.

D'autre part, les temps grammaticaux dans une langue expriment l'interaction des trois catégories temps / aspect / mode, parce que les morphèmes verbaux sont grammaticalement polysémiques. Selon G. Guillaume (1972 : 7-13), l'esprit humain perçoit l'image du temps expliqué en divers moments de sa construction. Les distinctions grammaticales de mode (infinitif, subjonctif, indicatif) reflètent ces différents moments d'appréhension mentale.

L'aspect grammatical peut être marqué au niveau de la morphologie et au niveau de la syntaxe. Selon A. Meillet (1921 : 182-185, 198), l'aspect n'est pleinement une catégorie grammaticale que s'il se manifeste au niveau morphologique. C'est le cas des langues slaves, en particulier du russe où l'aspect perfectif ou imperfectif de chaque verbe est marqué par des affixes.

L'existence de l'aspect grammatical en français, qui se manifeste à travers l'opposition entre formes simple et formes composées, se confirme par la conception de G. Guillaume qui rapporte l'aspect au domaine du « temps impliqué ». A l'origine se trouvent les opérations mentales liées à la représentation du procès lui-même, indépendamment de toute notion de présent, de passé ou de futur. Les distinctions qui en résultent renvoient en français à des faits d'auxiliarisation. G. Guillaume (1972 : 15-20, 66) nomme ces oppositions des oppositions d'aspect.

Notre interrogation porte sur la linéarité successive intérieure du texte : antériorité – simultanéité – postériorité au niveau de la phrase. Le système verbal français s'organise de façon à ce qu'à chaque temps simple corresponde un temps

composé. Si on admet que la catégorie d'aspect s'exprime en français par l'opposition : forme simple/forme composée, cela veut dire que chaque phrase véhicule des informations aspectuelles. H. Weinrich (1989 : 108) signale que « la théorie de l'aspect s'inscrit dans le cadre trop étroit de la phrase », il faudrait donc élargir son étude au niveau textuel. Selon B. Comrie (1976a ; 1985), l'aspect marque les différentes manières de concevoir la structure temporelle d'un événement. Donc, l'aspect verbal a pour fonction d'organiser l'ordre temporel interne du texte français. L'organisation de la phrase complexe à subordination s'effectue de telle façon que s'établisse entre la principale et la subordonnée une relation de dépendance temporelle.

Pour le français, la forme composée se présente normalement comme une affirmation de l'antériorité, tandis que la forme simple opte pour une affirmation de la non-antériorité. L'analyse de ces formes montre que l'action désignée par une forme composée précède en fonction du temps l'action exprimée par une forme simple.

4. TEMPS ET TAXIS

Le terme de *taxis*, utilisé par Bloomfield (1933), qui signifie *ordre* (ou du grec *taxis*) « caractérise le procès de l'énoncé par rapport à un autre procès de l'énoncé et sans référence au procès de l'énonciation... ». Donc, la *taxis* caractérise « le procès de l'énoncé par rapport à un autre procès de l'énoncé », l'événement désigné par rapport à un autre événement et sans référence au processus de l'énonciation, c'est-à-dire sans exprimer un lien temporel explicite avec le moment de la parole. L'étude de cette catégorie, élaborée par Y. Maslov (1984) et A. Bondarko (2003) pour les langues slaves, montre que le russe ne dispose pas de formes temporelles appropriées pour désigner des rapports relatifs. A la différence du russe, en français le temps de la proposition subordonnée (PS) varie chaque fois pour exprimer l'antériorité en fonction du temps de la proposition principale (PP).

En russe, lorsque dans la principale le temps change, le temps de la proposition subordonnée demeure, en désignant l'antériorité (dans le cas de l'antériorité : Principale au Présent + Subordonnée au Prétérit ; Principale au Passé + Subordonnée au Prétérit). Ce point est d'ailleurs relevé par tous ceux qui ont étudié ce phénomène, en particulier par A. Bondarko (2003 : 76) qui indique que pour le russe les temps verbaux ne suffisent pas à exprimer l'ordre temporel.

Il en résulte que la correspondance entre les notions de *taxis* et de temps relatifs acquiert un fonctionnement spécifique dans chaque langue. S'il est possible de considérer le concept de *taxis* comme identique à celui de temps

relatif pour la langue russe, cette même tendance devient incorrecte pour le français. Pour résumer : la taxis est une catégorie syntagmatique qui caractérise un principe d'ordre (antériorité – simultanéité – postériorité), propre à la suite discursive des événements à la base de leur corrélation temporelle indépendante, par rapport au moment de la parole (Kouliev, 2003 : 196).

5. LES PHRASES A SUBORDONNÉE RELATIVE

Les propositions subordonnées relatives présentent, parmi les subordonnées, la particularité d'être articulées sur un terme substantival (appelé antécédent), qui est « repris » par le pronom relatif (Fuchs, Milner, 1979 : 25-26). Il s'ensuit que la fonction syntaxique de la relative est définie, non pas par rapport au verbe de la principale (sauf l'anomalie des relatives sans antécédent), mais par rapport à cet antécédent qu'elle détermine. Concernant l'analyse des relatives, il existe des approches différentes :

1) morphologique (Pottier, 1992 ; Guillaume, 1972 ; Touratier, 1996), selon laquelle les relatives sont traitées en fonction du rôle subordonnant de la conjonction *que* qui sert à la nominalisation de la proposition introduite.

2) sémantico-syntaxique (Padoutcheva, 2002) qui traite les relatives selon la fonction syntaxique du *que* faisant partie des subordonnées, mais également en tenant compte de l'aspect pragmatique de toute la structure ;

3) générative ou transformationnelle (Chomsky, 1966 ; Fuchs & Milner, 1979) basée sur la théorie des structures profondes dont l'une est « la phrase matrice » et les autres seront les phrases constituantes.

Les avantages de cette dernière approche consistent en ce qu'elle permet de mettre en évidence la parenté profonde et les divergences superficielles entre les relatives, les complétives et les infinitives et, d'autre part, entre les relatives, les adjectives et les compléments de noms. Ainsi, est caractéristique des relatives (Chomsky, 1966) la possibilité de dissocier la phrase avec pronominalisation d'un élément représentant la relative.

6. OPPOSITION TRADITIONNELLE DES RELATIVES RESTRICTIVES ET EXPLICATIVES EN FRANÇAIS

La grammaire traditionnelle distingue en français deux types de relatives :

A. Les relatives explicatives ou descriptives : c'est la structure où chacune des propositions pourrait être directement réalisée sous la forme d'un jugement isolé, chacune pouvant être paraphrasée par une proposition indépendante. (C. Fuchs &

J. Milner, 1979 : 28). Chacune des propositions ayant une autonomie sémantique, la relative explicative ajoute un détail non indispensable, séparé d'une virgule et qui peut être supprimé sans nuire au sens de la phrase (*Les hommes, qui sont mortels, doivent connaître leur sort*).

B. Les relatives restrictives ou déterminatives, au contraire, expriment une idée unique complexe avec son antécédent (*Il a rencontré une fille qui parle basque*) (Grevisse, 1993, §1011).

On peut envisager les situations suivantes : *Je cherche une maison qui soit grande*, opposée à une interprétation descriptive de *Je cherche une maison qui est grande*.

Dans le premier cas, on dit qu'on ne sait pas si une telle maison existe (l'indéfini à valeur de non spécifique), tandis que dans le second, on présuppose qu'elle existe. Ceci est mis en relation avec la nature particulière de verbes comme *chercher*, dits verbes virtuels. Il nous semble, en suivant l'opinion de C. Fuchs et J. Milner (1979 : 25), que la restrictive correspond à la situation pré-repérée : soit la notion de grande maison (*Je cherche un élément quelconque de la classe*) que l'on peut associer à cette notion complexe.

Dans le deuxième cas, aucun des éléments n'a été pré-repéré. Les deux sont simultanément assertés et déterminés par le même sujet énonciateur. On obtient alors la descriptive. Lorsque l'antécédent est précédé de l'indéfini, on a affaire à une première présentation du terme : *J'ai rencontré une fille qui parle basque* = il y a une fille que j'ai rencontrée et qui parle basque.

7. CONCORDANCE DES TEMPS DANS LES PHRASES A SUBORDONNÉE RELATIVE

L'emploi des modes et des temps dans la proposition subordonnée (PS) dépend de la nature de l'antécédent. Les exemples suivants montrent que le choix du temps et du mode du verbe de la PS dépend de la nature de l'antécédent en français aussi bien qu'en russe² :

Antécédent = pronom démonstratif – la relative est descriptive

Fr : Indicatif présent (PP) – Indicatif présent (PS) :

- (1) Celui **qui prétend tout savoir** est un sot (Fuchs, Milner, 1979)
 Тот, **кто утверждает, что всё знает**, глупец³
 Celui **qui prétendre** (Pres), **que savoir** (Pres) **tout**, sot

² Une partie des exemples français cités sont tirés de Frantext.

³ La traduction des exemples français en russe et vice-versa a été faite par l'auteur de cet article.

- (2) A ona čuvstvuet, što vot èto i est' ostrije žizni, to samoe, **na kotorom trepeščet serdce...**⁴
 Et elle ressentir (Pres), que voici cela être (Pres) la pointe de la vie, ceci-même, **sur laquelle trembler (Pres) le cœur.**
 Et elle ressent que c'est la pointe de la vie, celle-ci, **où tremble le cœur.**

Le présent du verbe de la PS peut être remplacé par le prétérit, ce qui amène la valeur d'antériorité dans la PS :

- (3) Načinaju s togo mesta, **na kotorom nas prervali...**
 Commencer (Pres) ce lieu (Instr), **où nous interrompre (Pret)**
 Je commence là, **où on nous a interrompus...**

La présence de l'adjectif (déterminant) démonstratif dans la proposition principale (PP) entraîne l'emploi de l'indicatif dans la PS, parce qu'il désigne un fait réel. En (4), l'emploi du passé simple dans la PP (*rencontra*) n'empêche pas l'emploi de la même forme temporelle dans la relative restrictive (*salua*) pour exprimer la simultanéité proche de la succession des faits. En russe, on a un passé *perfectif* (*poprivetstvoval*). L'emploi d'un imparfait (*rencontra*) dans la PS de cette phrase aurait pu signifier la répétition des salutations, ce qui serait exprimé par le passé imparfaitif en russe (*privetstvoval*):

Antécédent = adjectif démonstratif + N (la relative restrictive)
 Fr – Ind. Passé simple (PP) – Ind. Passé simple (PS) :

- (4) Il rencontra à nouveau cet homme, **qui le salua** fort civilement
 (Guimard, La rue du Havre)
 On vstretil snova togo čeloveka, **kotoryj očen' vežljivo ego poprivetstvoval** (Prét, Perf)
 Il rencontrer (Pret) à nouveau cet homme (Acc), **qui le saluer** (Pret. Perf) très (Adv) civilement (Adv)

Ru – Ind. passé perf. (PP) – Ind. passé perf. (PS)

- (5) Možno bylo sčitat' straxom to strannoje čuvstvo, **kotoroe oxvatilo** ego v Domodedovo v tot den', kogda on priletel s Saxalina?

⁴ Tous les exemples russes sont issus de la base de données russes www.ruscorpora.ru

On pouvoir (Imperf) prendre pour de la peur (Prep) cet étrange sentiment **qui envahir (Perf)** le (Acc) à Domodedovo ce jour, où il arriver (**Perf**) de Saxalin (Gen)?

On pouvait considérer comme de la peur cet étrange sentiment **qui l'envahit** le jour où il arriva de Sakhaline

La traduction de l'exemple français, aussi bien que l'exemple russe, montrent que l'emploi des temps verbaux renvoie à la valeur de simultanéité des faits. Par contre, le choix de l'aspect est défini par le caractère du verbe – Perfectif – dans la PP et Perf dans la PS. Dans les exemples suivants, l'imparfait de la subordonnée (en 6) est rendu par un passé imparfaitif en russe, inversement, le passé imparfaitif de la subordonnée en russe est traduit par un imparfait en français (en 7):

Antécédent = déterminant (adjectif) possessif + N – relative restrictive
Fr – Ind. Passé composé (PP) – Ind. Imparfait (PS) :

- (6) J'ai recousu ma veste, qui était déchirée (celle de mes vestes qui...) ⁵
Ja vnov' zašila kurtku, **kotoraja byla razorvana**
Je recoudre (Pret) la veste (Accus) **qui être (Imperf) déchirée**

Ru – Ind. Passé imperf. (P) – Ind. Passé imperf. (S)

- (7) Normoj ja sčital takoe povedenie, **kotoroe bylo prisušče bolščinstvu**
Norme (Instr) je croire (Imperf) telle conduite, **qui être (Imperf)**
propre la majorité (Dat)
Je trouvais normale une telle conduite **qui était propre à la majorité**

Comme on le voit bien, le choix du temps en russe correspond à celui en français s'il s'agit d'une simultanéité chronologique des procès ou des états dans les PP et PS. Le prétérit perfectif russe correspond au passé composé français, tandis que le prétérit imparfaitif traduit l'action verbale à l'imparfait.

Dans les exemples (8) et (9), le nom, précédé de l'article *défini*, introduit respectivement une descriptive si la détermination provient du contexte ou de la situation, et une restrictive si elle provient de la relative elle-même :

Antécédent = article défini + N (descriptive ou restrictive)
Fr – Ind. Passé composé (PP) – Ind. Présent ou Ind. Imparfait (PS)

⁵ Tous les exemples français non signés proviennent de la base de données française www.frantext.fr

- (8) Il a rencontré la fille, **qui parle basque** (C. Fuchs, J. Milner, 1979),
(Descriptive)
On vstretil devušku. **Ona govorit (Pres. Imperf) na baskskom**
(Descriptive)
Il rencontrer (Pret) la jeune fille, **qui parler (Pres) basque**
- (9) Il a lu la haine sur le visage de la femme **qui s'éloignait** (Guimard, *La rue du Havre*) (Restrictive)
On pročel nenavist' na lice ženščiny, **kotoraja udaljalas'**
Il lire (Pret) la haine sur le visage (Prep) la femme (Gen), **qui s'éloigner (Imperf)**

Si l'antécédent est accompagné d'un article *défini*, le prédicat de la relative peut être identifié (en fonction des marques de temps, mode et aspect) comme un procès unique, ou comme une notion compacte générale, habituelle quelle que soit la situation d'énonciation ; alors la relative est interprétée comme descriptive. Tel est le cas des définitions (*Les triangles qui sont des figures fermées ont une surface calculable.*). Si la propriété du prédicat de la relative constitue pour le sujet une propriété de la notion du N, alors la relative est restrictive.

Dans le cas suivant (exemples 10, 11 et 12), le nom, précédé de l'article *indéfini*, peut introduire une relative descriptive ou restrictive. Les temps grammaticaux sont choisis en fonction de la simultanéité ou non des procès de la PP et de la PS.

Antécédent = article indéfini + N (relative descriptive ou restrictive)

Fr – Ind. Présent (PP) – Ind. Présent (PS)

- (10) Un chrétien, **qui se doit d'être charitable**, a le souci de son prochain
(Descriptive)
Nastoljaščij xristianin, **kak čelovek miloserdnyj**, zabotitsja o bližnem
Vrai chrétien, **comme homme charitable**, se soucier (Pres Imperf) du
proche

Si la situation est hypothétique, l'antécédent précédé de l'article indéfini introduit la restrictive dont le prédicat est au subjonctif :

Fr – Ind.présent (PP) – Subj. présent (PS)

- (11) C'est une chose que j'ai acceptée **que l'on fasse à ma place**
 Eto to, što ja soglasilsja, **čtoby sdelali vmesto menja**
 Ce cela, que je accepter (Pret), **que faire (Subj) au lieu moi**

Ru – Ind. Prés (PP) – Subj. Prés (PS)

- (12) Vrode est' entuziasty, **kotorye xoteli by ottjagat' « Indigo » u nyněsnix xozjaev** (N. Leonov, A. Makeev. Mentovskaja kryša)
 Il semble être (Prés) enthousiastes, **qui vouloir (Subj. Prés) arracher « Indigo » aux propriétaires actuels**
 Il y aurait des enthousiastes **qui veulent arracher « Indigo » à son patron**

Si l'antécédent est accompagné de l'article indéfini, le prédicat de la relative peut être défini comme :

– une notion compacte hors situation : *Un chrétien, qui se doit d'être charitable, a le souci de son prochain* (descriptive) ; *Un loup qui sent venir la mort se couche à terre* (restrictive).

– une situation hypothétique : *Julien pouvait alors saisir un mot, une attitude, un geste par lesquels un coin d'âme se découvrirait*⁶ (restrictive). La subordonnée ne peut pas être omise sans changer le sens de toute la phrase.

Si l'antécédent est exprimé par l'article *indéfini à valeur générique*, la relative est restrictive ; si l'indéfini a la valeur de non générique, la relative est descriptive (Fuchs & Milner, 1979 : 126-130). Quant aux formes temporelles, c'est le présent qui domine dans les situations communicatives identiques aux définitions ayant la valeur de généralisation. Pour exprimer l'antériorité par rapport à l'action du verbe de la PP, la relative introduit le plus-que-parfait, comme en (13):

Fr – Ind. Passé composé (PP) – Ind. PQP (PS)

- (13) Elle a connu de près l'attente, puis la résignation de Michèle, la compagne du navigateur canadien, **dont le monocoque avait été retrouvé chaviré et vide** (Le Monde, 28.11.08)
 Ona xorošo znala ožidanje, a potom smirenje Mišel', sputnici kanadskogo morjaka, **lodku kotorogo našli pustoj**

⁶ Guimard, *La rue du Havre* : 148.

Elle connaît (Prét. **Imper**) bien l'attente et puis la résignation
 Michèle (Gen), compagne canadien navigateur (Gen), **monocoque qui**
 (Gen) **trouver** (Prét. **Perf**) **vide**

On peut constater que la valeur d'antériorité, propre au plus-que-parfait, s'avère ici pertinente. Le russe utilise ici un *passé perfectif* comme équivalent du *plus-que-parfait* français. De manière générale, l'action désignée par une forme composée précède chronologiquement l'action dénotée par une forme simple. A la différence du passé simple, le passé composé (en tant que terme marqué de l'opposition) rétrécit le spectre du côté gauche et gêne en matière de temps le développement textuel du côté droit. On a donc recours, pour exprimer l'antériorité au passé composé, à un autre temps composé, notamment *le plus-que-parfait*. De plus, on observe que la sémantique de l'antériorité est due à l'opposition du plan passé de l'énonciation vis-à-vis du plan présent de l'énonciation. En russe il n'y a pas de formes relatives par rapport au plan passé de l'énonciation. Pourtant, l'antériorité peut être traduite par une forme perfective du passé – le Prétérit – employée par rapport à une forme passé du verbe imperfectif (ex. (13)).

En (14), nous observons une coïncidence des formes temporelles et aspectuelles dans les deux langues aussi bien dans la PP que dans la PS :

Fr – Indicatif passé simple (PP) – subjonctif passé (PS)
 Ru – Ind. Prét. Perf. (PP) – Subj. Perf. (PS)

- (14) Je subis alors le plus grand effort **qu'une mère ait eu à supporter**.
 Ya perenesla togda samyj bol'soj udar, **kotoryj mogla by vynesti mat'**.
 Je subir (Perf) alors plus grand effort même, **qu'une mère pouvoir**
 (Subj. Perf) **supporter**.

L'antériorité exprimée en français par la forme composée du passé du subjonctif est transmise en russe grâce à la valeur généralisante du subjonctif perfectif (*mogla*) du verbe modal *pouvoir* – *možet*.

Un autre cas de figure où les temps de la subordonnée coïncident dans les deux langues, mais pas ceux de la principale, est illustré par l'exemple (15) :

Fr – Ind. PQP (PP) – Ind. Prés. (PS)
 Ru – Ind. Passé perf. – Présent imperf. / perf.

- (15) Le pays avait pris l'allure de ces derniers rochers **où les hommes courent** pour échapper à des vagues montantes ...
 Eta mestnost' prinjala vid tex skal, **kuda ludi begut**, čtoby skryt'sja ot nabegajuščix voln
 Ce pays prendre (Prét. Perf) l'air de ces rochers (Gen), **où les gens courir** (Pres.Imperf), pour échapper montantes vagues (Gen).

L'emploi de la forme composée dans la proposition principale, préposée à la forme simple de la proposition subordonnée, est possible dans le cas où la forme simple possède une valeur généralisante, dans le cas du présent de vérité éternelle ou gnomique (*courent*) qui couvre le champ sémantique du PQP du verbe de la PP. L'ordre temporel n'est pas exprimé.

En (16), l'ordre *plus-que-parfait* (PP) – *imparfait* (PS) en français est rendu en russe par deux verbes *perfectifs* au passé :

Fr – Ind. PQP (PP) – Ind. Imparfait (PS)

Ru – Ind. Passé Perf. (PP) – Ind. passé Perf (PS)

- (16) Il avait posé les lèvres sur la main de la jeune fille, **qu'il baisait** d'un humble baiser d'esclave.
 On prikosnulsja gubami k ruke devuški i **poceloval** eë smirennym poceluem raba.
 Il toucher (**Prét Perf**) les lèvres (Instr) la main (Dat) la jeune fille (Gen) et la baiser (**Prét Perf**) humble baiser (Instr) esclave (Gen).

L'exemple (17) montre bien que le russe, sans disposer de formes spéciales pour exprimer la simultanéité ou l'antériorité dans le passé, choisit le *présent* (*sídít*) pour exprimer la simultanéité dans un contexte du passé et le prétérit *perfectif* (*zabrakoval*) pour exprimer l'antériorité, là où le français emploie le plus-que-parfait :

- (17) Obladaja xorošej pamjat'ju, predstavitel' Genštaba ponjal, čto rjadom s krasavicej Glašej sídít lejtenant Anisimov, **kotorogo on lično zabrakoval**.
 Posséder (Gér) bonne mémoire, le représentant Etat-major (Gen) comprendre (Prét), qu'à côté de la beauté Glacha être (Prés) assis (Prés) le lieutenant Anissimov, **qu'il personnellement mettre (Prét Perf) au rebut**.

Ayant une bonne mémoire, le représentant d'Etat-majeur **comprit**, qu'à côté de la belle Glacha était le lieutenant Anissimov, qu'il **avait mis au rebut lui-même**.

Dans l'exemple (18), la simultanéité au plan du passé est exprimée par la forme du présent (*idet*) et l'antériorité au passé est exprimée par le passé imperfectif (*čitala*) qui souligne l'éloignement de l'action par rapport à une autre action au passé :

Ru – Ind. Passé Imperf. (PP) – Ind. passé Imperf (PS)

- (18) Ona znala, čto idet po toj samoj trube, **pro kotoruju stol'ko raz čitala**.
 Elle savoir (Prét. Imperf), que elle marcher (Prés) sur ce même tuyau,
que (Prép) **tant de fois lire** (Prét. Imperf)
 Elle savait qu'elle suivait ce même tuyau, dont elle avait tant de fois lu.

La succession des faits exprimée en français par la forme simple (Imparfait), suivie d'une forme composée (PQP) dans la traduction représente l'ordre temporel inverse, ce qui est une particularité des phrases à subordonnée relative. La version russe de ce dernier exemple propose la succession de la même forme – Prétérit Imperfectif. L'alternance des formes verbales s'impose comme moyen clé de l'organisation temporelle de la phrase, mais cette alternance varie selon le potentiel du système verbal de chaque langue. De plus, la description de l'ordre temporel est liée à l'interaction des champs lexico-sémantiques du temps / mode / aspect.

- (19) Puis il souffla, avec l'air satisfait de l'homme **qui a rempli sa tâche et qui ne doit de compte à personne**

On voit ici que le passé composé en désignant l'antériorité s'oriente principalement par rapport au présent, aussi bien que par rapport au passé simple : l'homme qui a rempli sa tâche et qui ne doit de compte à personne. Il est important ici de mentionner la réflexion d'E. Benveniste (1966 : 247), selon laquelle la forme d'antériorité « doit s'appuyer syntaxiquement sur une forme temporelle libre dont elle adopte la structure formelle pour s'établir au **même niveau temporel** [...] ».

7.1. Formes temporelles simples

Une des valeurs de la forme temporelle simple en tant que terme non marqué de l'opposition est l'expression continue de la non-antériorité :

Ind. passé simple – subjonctif imparfait :

- (20) Elle parla enfin, cherchant des **mots qui pussent me faire croire** ...
 (Mauriac, *Le nœud de vipères*)
 Ona nakonec zagovorila, podyskivaja slova, **kotorye mogli by zastavit' menja poverit'** ...
 Elle enfin parler (Prét), chercher (Ppst) mots, **qui pouvoir (Subj. imparfait) faire me croire**...

On voit que l'organisation temporelle de la phrase se passe sous l'égide de la taxis : chaque temps, non seulement celui de la principale (*parla*) mais aussi celui de la subordonnée (*pussent*), signale le Passé par rapport au moment de la parole. Dans l'exemple (21) :

- (21) Il capitulait devant l'évidence **qu'aucune fuite n'était possible**
 (Guimard, *La rue du Havre*)

L'imparfait est apte à désigner les événements en rapport avec le moment de la parole, mais aussi au Passé. En dehors de toute corrélation avec le Présent, cette forme est ambivalente en matière de temps. Selon E. Benveniste (1966 : 243), elle est apte à dénoter des événements en rapport au moment de la parole, et également à désigner leur localisation totale au passé.

7.2. Formes temporelles composées

La forme temporelle composée en tant que terme marqué de la corrélation Formes simples / Formes composées se caractérise, au sein de la phrase complexe à subordination, par l'unité de son comportement sémantique référentiel. Par rapport à un temps simple, un temps composé dénote l'antériorité. On peut distinguer deux positions syntaxiques de la forme composée : celle de la proposition subordonnée et celle de la proposition principale. Cependant son attitude n'est pas toujours identique. On constate qu'à l'égard d'une forme simple dans la proposition principale, une forme temporelle composée dans la subordonnée dénote l'antériorité. Bien que la subordonnée soit en postposition par rapport à la principale, l'apparition « dépendante » d'une forme composée

renverse la linéarité discursive du procès. Sémantiquement, la trame événementielle intérieure ne suit pas son emplacement syntagmatique. L'action reçoit en matière de temps une orientation rétrospective.

Bref, l'analyse des faits linguistiques en français montre qu'une forme simple a un accès libre à toute position syntagmatique : aussi bien subordonnée que principale. On peut constater que la forme composée, placée dans la proposition principale, fait preuve d'une continuité de sa valeur d'antériorité par rapport à la subordonnée, le passé composé signale toujours l'antériorité par rapport à une forme simple dans la subordonnée.

Situé dans la proposition principale, le plus-que-parfait se fait suivre généralement dans la subordonnée par une forme simple :

- (22) Les réfugiés commençaient à affluer en Crimée de toute la Russie, et le pays avait pris l'allure de ces derniers rochers **où les hommes courent...** (Oldenbourg, La Joie-Souffrance)
- (23) Il ne put continuer. Il **avait posé** les lèvres sur la main de la jeune fille, **qu'il baisait** d'un humble baiser d'esclave (Zola, Au Bonheur des Dames).

On voit que si l'imparfait dénote des faits de nature à durer longtemps, le plus-que-parfait exprime un événement concret et s'attribue ainsi le rôle narratif. Dans l'exemple (23), on peut dire que les deux actions sont plutôt du premier plan où le plus-que-parfait exprime l'antériorité. La relation de taxis prévoit que le temps absolu s'explique d'une manière redondante. Le temps relatif inclut un rapport entre deux actions dont l'une est entièrement comprise en matière de temps dans l'autre.

On peut constater que le plus-que-parfait, situé dans la proposition principale, remplit également, à l'instar du passé composé, une fonction relative extérieure. La forme composée en tant que terme marqué de la corrélation intérieure s'attache toujours à dénoter l'antériorité, parce qu'elle désigne un fait accompli.

8. LA CATEGORIE DE LA TAXIS

Le temps de la PP rapporte, à lui seul, l'information temporelle extérieure. Dans le texte narratif, le Passé simple est le temps qui est appelé à ramener la réalité à un point, à un acte verbal pur. H. Weinrich (1989 : 114-117) précise que l'imparfait a pour fonction de situer l'événement dans l'ombre de l'arrière plan ; le passé simple, par contre, donne du relief en projetant le contenu au premier plan. L'apparition d'une forme composée dans une phrase, à côté d'une forme

composée, a pour fonction de focaliser l'action. C'est un signal de la rupture discursive en matière de temps. Par exemple :

- (24) Lorsque j'avais six ans j'ai vu une magnifique image dans un livre
 ...**qui s'appelait Histoires vécues** (St-Exupéry, Le Petit Prince).

L'analyse des exemples français montre que rien n'est impossible surtout en discours. Au niveau du système verbal la fonction primaire d'une forme composée est l'antériorité. Toutefois, il arrive que la forme composée s'emploie pour exprimer la postériorité sans parvenir à atteindre la valeur de simultanéité.

CONCLUSION

Pour conclure, il faut dire que la correspondance temporelle entre le verbe de la proposition principale et celui de la subordonnée en français est binaire. La forme composée fixe une succession discontinue des événements. La forme simple établit une succession continue des événements. L'alternance forme simple / forme composée (ou inversement) est apte à montrer les relations chronologiques des temps mais sert également, selon R. Kouliev (2003), à monter la tension communicative. C'est ainsi que l'effet de mise en relief d'un fait ou d'un événement peut être exprimé à travers l'opposition forme composée/forme simple. Le français dispose, pour exprimer la diversité des relations temporelle (la taxis), d'un système des temps verbaux hiérarchisé et corrélatif. Cependant, la forme composée rapporte textuellement une temporalité absolue, et cette même temporalité absolue s'exprime par le combiné des temps opposés qui peut être assez variable : *Imparfait / Présent* ; *Passé simple / Présent* ; *Passé simple / Passé composé* ; *Plus-que-parfait / Passé composé*.

En russe le locuteur dispose de cinq temps grammaticaux, suffisants pour exprimer toutes les nuances temporelles relatives. Ainsi, pour exprimer la simultanéité au passé, le russe choisit le présent au lieu du passé ce qui permet d'insister sur le caractère actuel de l'action plutôt que son caractère relatif. Par contre, pour exprimer l'antériorité au passé, le russophone choisira une forme imperfective pour éloigner l'action de l'autre, ce qui est une fonction secondaire des formes imperfectives.

La préposition comme exposant de l'aspect dans les constructions *prép+N* à valeur causale. Une analyse contrastive français-polonais

Teresa Muryn¹

INTRODUCTION

Les analyses aspectuelles des noms s'orientent d'habitude dans deux directions : une étude sémantique des noms du point de vue de la valeur aspectuelle véhiculée par le lexème est complétée d'une étude des collocations, surtout avec les verbes supports, à travers lesquels se manifeste l'aspect de la structure entière.

Les analyses sémantiques des noms servent à leur assigner une valeur aspectuelle, mais une seule à chaque fois (p.ex. *amour* a un sens duratif et *surprise* un sens ponctuel). Une telle valeur complétée d'autres caractéristiques permet de ranger ces noms dans les classes aspectuelles telles que les noms d'état, d'activités, d'événements, etc. Ces classes étant trop générales, elles exigent un sous-classement. Celui-ci est possible grâce aux propriétés sémantico-syntaxiques de ces noms, autrement dit à leur combinatoire. Dans certaines démarches, la combinatoire est à la source du classement, pour d'autres, elle est une preuve de la justesse du raisonnement. Prenons l'exemple de la préposition *pour* pour illustrer ce point.

La classification du corpus selon les critères syntaxiques (Gross et Prandi, 2004 : 217-224) a fait distinguer entre la préposition *pour* introduisant un argument (impliqué par le prédicat) :

- (1) Il a acheté ce livre pour Paul.
- (2) Il est parti pour les Vosges.

¹ Institut de Lettres et de Langues Modernes, Université Pédagogique, Cracovie, Pologne, e-mail : teresa.muryn@gmail.com

et la préposition *pour* dans les emplois non-argumentaux, par exemple :

- (3) Il est parti dans les Vosges pour deux semaines.
- (4) Il a acheté ce livre pour son plaisir.

En plus, parmi les emplois non-argumentaux les auteurs distinguent des structures causales, par exemple.

- (5) Il a été condamné pour avoir volé un pain (pour vol).

et des structures finales :

- (6) Il économise pour acheter une voiture.

Les analyses du corpus révèlent la polysémie de la préposition qui, selon le contexte dans lequel elle apparaît, change de fonction. Il y a donc un *pour* locatif, *pour* final, *pour* causal, *pour* – cause finale, etc.

Or, une analyse sémantique va dans le sens inverse – elle se donne pour but d'établir une équivalence au niveau du sens pour expliquer des divergences formelles.

D'abord, on sait bien que les structures causale et finale sont apparentées. Pourtant, entre la structure causale et la structure finale, il existe une différence d'aspect. Si la première, causative, est perfective – la cause ayant opéré, le résultat est atteint, dans la seconde, finale, ce résultat se présente comme virtuel, comme quelque chose que l'on veut atteindre. On en conclut que la structure finale est dérivée de la structure causale, résultative. Dans une structure causale-modèle, quand la cause cesse d'opérer, un nouvel état de chose apparaît. Aspectuellement, cela veut dire que la composante causale de la structure doit être perfective et que la composante résultative doit l'être aussi (inchoative, ponctuelle, etc.). La structure finale, aspectuellement plus riche, hérite de toutes les données de la structure causale dont elle est dérivée. La seule différence est dans le fait que le résultat est, en quelque sorte, suspendu. La structure s'est trouvée sous la dominante imperfective : le but est un résultat à atteindre. Le but doit donc garder les caractéristiques aspectuelles du résultat : il doit être envisagé comme perfectif.

Dans la phrase causale:

- (7) Elle parla parce qu'il se tut.

le verbe *parler* de la composante résultative a la valeur perfective inchoative. Dans la phrase finale qui en est dérivée :

(7') Il se tut pour qu'elle parlât (ou) pour qu'elle prît parole.

le verbe *parler* de la composante finale (télique) a la même interprétation aspectuelle (perfective inchoative). La différence est dans le fait qu'elle est potentielle.

Or, les structures finales sont des variantes imperfectives de ces structures causales seulement dans le cas où l'action-cause est présentée comme consciente et voulue. Il s'agit donc, dans ce cas, de constructions agentives. Les structures causales non-agentives, dans leurs variantes imperfectives, se transforment en structures processuelles. La préposition *pour* est compatible avec des structures finales, donc agentives (ou présentées comme telles). Elle véhicule donc deux informations : sur le caractère conscient de l'action entreprise par l'agent et une autre, aspectuelle, à savoir que la composante qu'elle introduit doit être envisagée comme (potentiellement) perfective.

Il est pourtant évident que les structures sémantiques revêtent plusieurs formes au niveau de l'expression et que des expressions elles-mêmes subissent différentes réductions. Une proposition finale peut, évidemment, se transformer en syntagme prépositionnel. Mais un tel syntagme peut exprimer une structure beaucoup plus complexe. En se basant sur ce qui précède, on pourrait lancer l'hypothèse que la préposition *pour*, quand elle apparaît, véhicule l'information qu'une construction finale fait partie de la structure sous-jacente du SP et que le prédicat de cette structure est censé être perfectif. Si cette hypothèse s'avérait vraie, le SP *pour vol* dans la phrase suivante :

(8) Il a été condamné pour vol.

exprimerait une action consciente : *avoir pris consciemment le bien d'autrui pour se l'approprier*. Le résultat de l'action est envisagé comme perfectif (*s'approprier*). Que le but soit effectivement réalisé est déduit de la collocation où le SP est en contact avec le verbe résultatif *condamner*.

Quand on compare les deux phrases suivantes :

(9) Nous vous remercions pour votre cadeau, pour votre envoi.

(10) Nous vous remercions de votre aimable hospitalité, d'être venu.

La différence entre la préposition *de* introduisant une interprétation purement factuelle des SP et *pour* – final à l'origine, est bien visible.

Dans d'autres emplois spécifiques de la préposition *pour*, la même décomposition du SP semble possible. On peut restituer la composante finale

dont l'existence dans une structure serait suggérée par la préposition en question, par exemple :

- (1') Il a acheté un livre pour Pierre. ← pour l'offrir à Pierre.
 (2') Il est parti pour les Vosges. ← pour se trouver dans les Vosges (pour passer deux semaines ailleurs, pour passer deux semaines dans les Vosges, etc.).

Une analyse de texte orientée vers le problème de l'anaphorisation fait décomposer les SP dans toutes sortes d'inférences, mais révèle en même temps la pertinence de certaines informations véhiculées par les prépositions. Dans l'enchaînement des phrases suivantes :

- (11) J'ai acheté ce livre pour Pierre. Il le lit attentivement.
 (12) J'ai acheté cette robe pour son charme. Je n'ai pas pu résister.

on restitue facilement les éléments qui manquent. Dans la première phrase, ce sera l'information que *j'ai acheté ce livre pour le donner à Pierre* et que *je l'ai fait*. Dans la deuxième *j'ai cédé sous le charme de la robe* et *je l'ai achetée*.

Il est évident que le SP employé dans une phrase se trouve sous la dominance du prédicat principal de cette phrase. La collocation qu'il forme avec ce prédicat n'est pas due au hasard. Dans le cas de la préposition *pour* on s'attendrait à un concept télélique ou résultatif (ou inchoatif) par exemple : *lutter pour ...vs mourir pour...*. La réponse à cette question (ou la confirmation de l'hypothèse avancée) ne peut être donnée qu'après une étude minutieuse des collocations Verbe (Nom, ...) + SP. Mais alors on obtiendra encore la réponse à une autre question : quelles réductions de la structure sous-jacente d'un SP le verbe autorise-t-il et quelle est leur importance (à comparer : *partir pour les Vosges* ; *partir pour deux semaines* ; *partir dans les Vosges pour deux semaines*).

Pour J.-C. Anscombe (1995), par exemple, l'apparition de certaines prépositions après les noms de sentiments est la preuve qu'on peut distinguer deux classes de noms, les noms endogènes et les noms exogènes. Les noms endogènes (où le sentiment naît de l'individu lui-même) admettent la construction avec *pour* ou *avec*, tandis que les noms de sentiments exogènes (l'origine du sentiment est considérée comme une réaction à un événement externe) se combinent avec *devant* ou *à la vue de*. En s'appuyant sur des travaux de D. Leeman, l'auteur constate aussi que les constructions du type *à ma grande joie*, *à la surprise générale* ne sont possibles qu'avec des noms exogènes.

Ces constatations, très importantes, révèlent le caractère plutôt régulier de la sélection d'une préposition conditionnée par la valeur du lexème, mais en même

temps certains phénomènes linguistiques qui affaiblissent cette régularité (la possibilité de plusieurs prépositions de se combiner avec un même lexème, la nominalisation, le changement de fonction véhiculée par ces constructions etc.). Tous ces faits nous ont amenée à nous poser la question de savoir s'il est possible de défendre la thèse que les prépositions qui introduisent des SN abstraits sont responsables de leur lecture aspectuelle, autrement dit, si les prépositions sont pourvues d'une information aspectuelle.

Les analyses de l'aspect de ces constructions abondent, mais ont la tendance à privilégier le nom et à ne pas chercher la réponse dans la préposition elle-même. Nous n'avons pas trouvé d'étude qui assigne à la préposition une « force » aspectuelle. Bien au contraire : dans son analyse des prépositions – formes non actualisées de verbes, Gaston Gross (à paraître) estime que c'est justement l'information aspectuelle qui se perd dans le passage d'une proposition à la préposition. Il nous semble que c'est l'inverse.

1. LES PROBLEMES QUE POSE L' ANALYSE ASPECTUELLE DES PREPOSITIONS

1.1 *Le syntagme verbal vs le syntagme nominal*

Partant du principe que la symétrie entre le niveau sémantique et le niveau de l'expression n'existe pas, qu'à une structure sémantique nous pouvons attribuer plusieurs constructions syntaxiques, nous pouvons nous attendre à l'existence de constructions verbales et de constructions nominales qui expriment le même sens. La seule différence entre elles est la fonction syntaxique différente qui leur est assignée. Ce phénomène est exploité dans l'anaphorisation : la reprise du SV par un SN anaphorique satisfait la règle de redondance et assure la cohérence sémantique du texte. C'est ainsi que la phrase *Pierre aime Marie* est sémantiquement équivalente au SN *l'amour de Pierre pour Marie*. Les deux représentent la structure prédicat-arguments entière : le nom *amour* étant un sentiment endogène, il ne se combine donc pas avec les constructions *prép+SN* qui pourraient exprimer la cause (*devant, à la vue de, p.ex.*).

Que devient alors le nom *amour* quand le sentiment est perçu comme une réaction à une stimulation ? La notion de cause n'est certainement pas incorporée dans les prédicats de sentiments endogènes, mais cela ne veut pas dire qu'il soit impossible de construire des suites sémantiquement et syntaxiquement correctes où ces sentiments apparaissent comme des réactions. Il faut admettre que pour les noms endogènes, il peut exister une cause extérieure, apte à faire naître un sentiment. Prenons encore une fois l'exemple du sentiment *amour*. Si nous comparons deux phrases :

- (13) Pierre éprouve de l'amour pour Marie.
 (14) Pierre a l'amour des vieilles choses. (Wydro, 1999)².

nous nous rendons compte qu'elles donnent deux SN différents :

- (13') L'amour de Pierre pour Marie.
 (14') L'amour des vieilles choses (de la nature, de la justice, etc.) chez Pierre.

Nous pouvons constater que les prépositions ne sont pas interchangeable dans ces SN. Nous pouvons en conclure que nous avons deux structures différentes. L'une d'elles est causale :

- (a) X éprouve AMOUR pour Y.
 (b) Y inspire AMOUR chez X.

Comme le prédicat de cause est un prédicat de second ordre, on doit se douter que le Y dans la paraphrase (b) fait partie d'une proposition entière, comme par exemple : *La nature est si belle qu'elle inspire le sentiment d'amour chez Pierre.*

Le polonais est là-dessus très clair : ayant la possibilité de deux nominalisations différentes, dont l'une à caractère processif, il distingue bien les deux structures fondées sur le prédicat *aimer*. Quand le nom exprime un sentiment *miłość* (*amour*), il se comporte comme son équivalent français et devient le nom tête du SN :

- (13'') *Miłość* Piotra do Marii
 amour NOM Pierre GEN pour Marie GEN

Quand le nom *amour* représente la structure causale, c'est le nom processif *umiłowanie* : qui est employé et, de plus, il est précédé du préfixe *u-* qui a un caractère inchoatif :

- (14'') /Piotra/ umiłowanie natury, sprawiedliwości, starych rzeczy³ /u Piotra/
 /Pierre GEN/ INCH amour NOM nature GEN, justice GEN, vieilles choses
 GEN/chez Pierre GEN/

² Pour B. Wydro (1999 : 44), le nom *amour* désigne tout aussi bien un sentiment (*x a de l'amour pour y*) qu'une disposition (*avoir l'amour de*).

³ Avec certains „objets d'amour” comme par exemple *les vieilles choses*, le polonais sélectionne une variante moins intensive *upodobanie*, dérivée de *plaire*, qui, néanmoins, se comporte de la même façon que *umiłowanie*, dérivé de *aimer*.

D'autres séquences causales sont aussi possibles pour le prédicat *aimer*. L'amour *subit* (au sens de « soudain ») est inchoatif par sa nature même et il peut être décrit comme dans la phrase suivante :

(15) Pierre a aimé Marie dès qu'il l'a vue pour la première fois.

qui donne un SN équivalent :

(15') L'amour dès le premier regard / au premier regard (de Pierre pour Marie)⁴

Le polonais possède une expression figée pour exprimer *un coup de foudre* identique au syntagme (15') français :

(15'') Miłość od pierwszego wejrzenia /Piotra do Marii/.

On pourrait en conclure que, s'il est impossible de créer un SP correct avec le nom *amour*, et par extension avec les noms de sentiment endogènes, en employant les prépositions *à la vue de* et *devant*, c'est probablement à cause de l'incompatibilité sémantique au sein de la structure causale que le SP représente. Nous supposons que cette incompatibilité est de nature aspectuelle.

1.2. Le SP de cause ou de conséquence ?

Quand on a une série de noms introduits par la préposition *à*, même si ces expressions ne sont pas intégrées dans des phrases, on peut faire un classement intuitif entre les expressions de cause et celles de conséquence. Ainsi *à la vue de*, *à ces mots*, *à la demande de Pierre*, *à la seule pensée de*, *à la prière de Paul* seront considérées comme causales, tandis que *à la consternation générale*, *à ma grande frayeur*, *à mon grand désespoir* sont consécutives. Il y a, certes, une différence fondamentale entre les deux séries : les expressions de la série causale s'appuient sur des prédicats événementiels tandis que les autres sont des prédicats d'affects.

Pourtant ce n'est pas l'acte de *dire*, *percevoir*, *demander*, etc. qui est identifié comme une cause dans les expressions de la série causale mais son contenu : *ce qui est dit*, *perçu*, *demandé*. Si l'on restitue le prédicat actualisé sous-jacent à la préposition *à*, on obtiendra d'abord *ayant vu*, *entendu*, *pensé*, *demandé que* ... et ensuite *comme X a vu*, *entendu*, *pensé*, *demandé que* ... On

⁴ Nous nous rendons compte que l'expression *coup de foudre* est plus naturelle en français. L'exemple cité prouve seulement qu'il est possible de construire une configuration inchoative avec le verbe *aimer*.

réagira à *ce qu'on a entendu (vu...)* et interprété, à *ce qu'on a soumis au jugement*.

Dans le cas des expressions consécutives créées sur la base des prédicats de sentiments, la situation est inverse. Les sentiments en question (et d'autres affects) sont considérés comme des réactions à un événement qui les a déclenchés mais qui est explicité ailleurs. Ce sont donc des structures inchoatives qui explicitent l'état résultant d'un événement inféré mais non explicité.

Le polonais distingue l'état résultant inféré de l'état résultant communiqué de ces expressions en choisissant pour les premières la préposition *na* (*à*) et pour les secondes une variante inchoative *ku* (*ku mojej rozpaczy* (*à monDAT désespoirDAT*)). Toutes les autres caractéristiques de ces deux structures en polonais sont les mêmes qu'en français.

On peut déduire de ce qui précède que la préposition *à* vise dans chacun de ces cas un état résultant. Le terme *résultant* qui relève du domaine aspectuel, peut donc être considéré comme un argument en faveur de la thèse avancée dans cet essai d'analyse, à savoir que les prépositions véhiculent une information sur la valeur aspectuelle de la structure qu'elles introduisent. D'habitude on attribue cette fonction à des prépositions d'origine verbale comme *durant*, *pendant* etc. mais, il nous semble que l'emploi d'autres prépositions peut s'expliquer de la même façon.⁵

1.3. Un nom, plusieurs prépositions

Il est fréquent qu'un même nom forme des collocations à valeur causale avec plusieurs prépositions, par exemple :

générosité : *dans sa générosité, par générosité, devant sa générosité, avec une telle générosité* ;

menace : *à la menace de, sous la menace de* ;

ordre : *à la demande de, sur la demande de, etc.*

Analysons le dernier exemple : parmi les noms exprimant l'ordre ou la requête il existe, pour certains d'entre eux, deux collocations possibles, l'une avec la préposition *à* et une autre avec la préposition *sur* (*ordre, prière, demande, incitation, etc.*), d'autres semblent, en revanche, choisir seulement l'une d'elles (*sur réquisition du parquet*). A première vue, on a l'impression que les collocations avec *sur* et *à* sont synonymes, mais leur analyse montre que ce n'est pas le cas. Prenons pour exemples les quatre phrases suivantes :

⁵ Cf. Muryn (2006) à propos des prépositions *pendant* et *en* dans le SN.

- (16) Elle s'est mise à table avec eux, à la prière de son frère. (Tristan l'Hermitte/Frantext)
- (17) A l'instante prière de ses disciples, il nomma, avant de mourir, son successeur. (SW)⁶
- (18) Sur l'instante prière de saint Joseph, ils leur donnèrent un peu d'eau. (SW)
- (19) Sur l'instante prière de son neveu, M. de Linville a passé la nuit au château. (SW)

Nous avons déjà identifié la préposition *à* comme un exposant de la structure accomplie implicite : une prière une fois exprimée et acceptée est ensuite exécutée ; ce dont informe la proposition principale. Autrement dit :

- (16') Elle s'est mise à table avec eux, parce que son frère l'a priée de le faire.

Dans les exemples 18-19, la préposition *sur* semble imposer une lecture événementielle de *la prière* : c'est *le fait de prier* qui compte ici et non le contenu de la prière. *Sur* bloque d'ailleurs l'apparition de la proposition complétive exprimant ce contenu dans le SN ; elle peut, peut-être, apparaître comme un élément adjoind dans la phrase, mais normalement le contenu de la prière sera inféré de la phrase principale. La préposition *à*, au contraire, accepte la proposition complétive, avec certains prédicats elle est même obligatoire. Comparons les deux phrases suivantes, qui n'entraînent pas la même lecture :

- (17) Les soldats ont obéi à la demande du général.
- (18) Les soldats ont obéi sur la demande du général.

On peut paraphraser cette lecture factitive du SP avec *sur* comme suit : *il suffit de demander et vous aurez ce que vous voulez*, par exemple, on peut *obtenir quelque chose sur demande*, ou obéir sans discuter *sur réquisition* ou *sur la plainte du parquet*, quel qu'en soit le contenu.

Dans le cas analysé des prédicats d'ordre et de requête, le polonais, qui distingue aussi les deux structures, garde pourtant la même préposition *na* (à), mais exprime la différence par le blocage de la proposition complétive dans les constructions factitives, exactement comme le français. Il nous semble, qu'ici aussi, le choix de la préposition pourrait être expliqué dans le cadre d'une analyse aspectuelle. Pourtant, pour qu'une telle analyse puisse être effectuée, il faut qu'une théorie de l'aspect le permette. Nous proposons donc une théorie qui envisage l'aspect comme une catégorie sémantique, un trait inhérent du concept.

⁶ Source Web.

2. LA NOTION D'ASPECT ET DE CONFIGURATION ASPECTUELLE

Le problème de l'aspect apparaît dans les études linguistiques en général comme opposition entre la modalité d'action et l'aspect grammatical (Martin, Comrie, Vet, Willmet). Le premier s'exprime par le lexème verbal (le sémantème) et d'autres éléments de la phrase, le second par les morphèmes temporels (grammèmes) attachés au verbe. Si le premier est objectif, l'autre est considéré comme un choix libre de la part du locuteur. S. Karolak (1993) propose d'abandonner cette distinction parce qu'elle n'est fondée que sur le type de morphèmes (marques indiscretes vs marques discrètes de l'aspect). Il faut distinguer nettement les concepts aspectuels des marques formelles d'aspect qui les véhiculent dans les langues particulières. Dans toutes ces marques formelles différentes, il s'agit toujours d'un seul et même aspect. L'auteur considère donc les sémantèmes comme formes primaires d'expression des aspects, et les grammèmes comme formes secondaires dérivées des formes primaires par l'abstraction du contenu spécifique. Il élabore une approche du problème dans le cadre théorique d'une grammaire à base sémantique. Dans ce cadre, l'aspect est une catégorie conceptuelle.

Selon S. Karolak (1993, 1994) étant donné que le concept d'aspect se définit comme l'étendue dans le temps de l'état de choses et que l'étendue dans le temps est une propriété immanente des états de choses, il s'ensuit que le concept d'aspect est une composante catégorielle des concepts particuliers d'états, d'actions, etc. Il existe deux concepts aspectuels simples : continuatif, autrement dit imperfectif (représenté par les prédicats d'état comme par exemple *croire*, *éprouver*, *sentir*, etc. et les prédicats d'activités comme par exemple *pleurer*, *nager*, *penser*) et non-continuatif, perfectif (représenté par les prédicats ponctuels, comme *tirer*, *exploser*, *pousser un cri*, etc.). La combinaison des aspects simples produit des configurations aux aspects hiérarchisés avec une dominante continue ou discontinue, comme par exemple des configurations qui peuvent être appelées limitative, résultative, télique, habituelle et sa variante potentielle, etc. Il faut souligner que la définition de l'aspect comme une catégorie sémantique, un trait inhérent du concept, permet d'étendre l'analyse aspectuelle à des catégories morphologiques traditionnellement exclues d'une telle analyse comme les noms et les adjectifs.

Il ne faut pas identifier les formes simples avec les aspects simples, par exemple, les sémantèmes des verbes peuvent représenter des aspects simples ou des aspects complexes : les verbes *éclat-er*, *sourcill-er*, *tromp-er*, véhiculent un aspect simple non-continu (perfectif) et les verbes *aim-er*, *étudi-er*, *march-er* un aspect simple continu (imperfectif). En revanche, les verbes comme *déprim-er*,

déchir-er, *effray-er*, représentent un aspect complexe avec une dominante perfective, c'est-à-dire l'aspect conclusif en variante résultative. Cela veut dire que le verbe *éclat-er*, perfectif simple, ne véhicule qu'un concept aspectuel *advenir (p)*, tandis que *déprim-er*, un verbe résultatif, a une structure aspectuelle complexe, : *advenir (p) causer exister (q)*. On peut illustrer ces formules logiques à l'aide des phrases suivantes :

- (19) La chaudière a éclaté.
 (20) Cette nouvelle l'a complètement déprimé.

A partir de formes simples et de formes complexes, on peut dériver d'autres constructions, celles-ci toujours complexes, que l'auteur appelle configurations aspectuelles. Comparons la valeur aspectuelle du verbe *déprimer* dans les phrases suivantes :

- (21) Il déprime ces jours-ci.
 (22) Il déprime facilement.

Dans la première, il est question d'un état, tandis que dans la deuxième, il s'agit d'une itération d'états – d'une habitude donc ou d'une disposition. Dans les deux cas, l'aspect imperfectif est un produit de la dérivation aspectuelle : à la structure d'origine perfective, une dominante imperfective a été imposée. Aucune information aspectuelle véhiculée par le verbe ne s'est perdue, bien au contraire, la collocation est enrichie d'informations supplémentaires qui orientent son interprétation globale.

Tous les éléments participant à la construction d'une structure complexe peuvent d'ailleurs être facilement reconstruits à l'aide d'éléments exprimés ou inférés. Pour interpréter la phrase suivante :

- (23) Pierre marche tous les jours.

il ne suffit pas de savoir que *march-er* est un verbe imperfectif simple et que *tous les jours* implique une itération. Il faut encore envisager une étape intermédiaire ou *march-er* – continu, est d'abord transformé en intervalle et ensuite, en tant qu'intervalle, itéré. C'est grâce à cette inférence que l'on accepte un enchaînement des phrases comme le suivant :

- (24) Il marche tous les jours. Mais aujourd'hui plus loin et plus longuement que jamais.

Toutefois, il faut distinguer entre formes constituées par un morphème à fonction sémantique et formes polymorphémiques. La forme est polymorphémique quand l'aspect du grammème ne redouble pas celui du sémantème. Dans ce cas, les morphèmes constitutifs (qui représentent chacun un aspect à part), forment conjointement une nouvelle qualité conceptuelle. La forme verbale *aim-a* est donc biaspectuelle avec une dominante non-continue et *découvr-ait*, biaspectuelle aussi, mais avec une dominante continue. Quand l'aspect du grammème redouble celui du sémantème, le sens aspectuel de celui-ci reste intact, non enrichi d'un autre aspect (*Elle l'aimait. Il la trompa*). Le grammème perd sa valeur aspectuelle dans une telle collocation (Karolak, à paraître).

A la variété aspectuelle sémantique ne répond donc pas la variété formelle : une seule forme peut avoir plusieurs lectures étant donné que les exposants aspectuels ne se limitent pas aux formes verbales, elles-mêmes. La présence de la continuité ou de la discontinuité est confirmée par les éléments du contexte, l'aspect doit donc être traité comme constitutif de la phrase. Dans les deux phrases suivantes le verbe *aim-er* a une lecture aspectuelle différente (inchoative vs limitative) seulement grâce à la coopération du contexte :

- (25) Pierre a aimé Marie dès qu'il l'a vue pour la première fois.
 (26) Pierre a aimé Marie jusqu'au moment où il a rencontré Sophie.

parce que le verbe dans les deux cas s'interprète de la même façon : le sémantème *aim-* a une valeur continue simple, le grammème du passé composé apporte l'information sur la dominante aspectuelle non-continue. C'est grâce au contexte que nous savons qu'une borne extérieure a été imposée au sentiment en marquant son commencement dans la phrase (25) et sa fin dans la phrase (26).

La configuration conclusive-résultative que nous analysons ici, responsable de la lecture causale de différentes constructions linguistiques, est une des plus complexes. Abandonnant, pour simplifier, la formule logique qui sert de modèle à ces constructions et la distinction entre la cause et l'explication, nous pouvons constater que la structure de base de cette configuration doit contenir quelques constantes : *quelque chose s'est passé/x a fait quelque chose qui a entraîné en réaction que quelque chose de nouveau est advenu*. Comme nous sommes ici en présence d'un changement d'état, nous présumons que sous l'impact de ce qui s'est passé, que nous identifions comme une cause, un état antérieur a cessé d'exister en faveur d'un état nouveau qui a commencé d'exister. Une telle structure causale, dans son analyse aspectuelle, implique une structure perfective de cause et une structure perfective de réaction : un acte ou une structure inchoative.

Dans la langue cette configuration peut revêtir différentes formes, tout dépend du nombre d'informations qui sont véhiculées par des sémantèmes, des grammèmes et par le contexte. Le sémantème du verbe *tuer*, considéré comme un verbe causatif à cause incorporée, représente, du point de vue aspectuel, toute cette structure pluriaspectuelle, il n'a donc que deux positions d'argument libres : celles de l'agent et celle du patient. La phrase *Marie a tué Pierre* informe que Pierre est mort. Moins le sémantème véhicule d'informations, plus grande est la contrainte contextuelle : les éléments qui font défaut au sémantème doivent être exprimés d'une façon explicite par d'autres formes. Prenons l'exemple du verbe *aimer*. Son sémantème représente un aspect simple de continuité non bornée. Quand il exprime une réaction dans une structure résultative, il doit représenter une structure biaspectuelle inchoative, et c'est justement ce qui se passe : le sémantème continue à être imperfectif mais sa dominante perfective apparaît sous forme de grammème du passé composé. Dans l'analyse temporelle, le début de ce sentiment nouveau cooccure avec le moment de cause, comme dans l'exemple (25). Le polonais possède un préfixe spécialisé *po-* pour marquer cette dominante perfective qui, suivie d'un sémantème duratif, lui assure une lecture inchoative: *Jan pokochał Marię* (JeanNOM INCH+ aimePRET MarieACC). La structure perfective analysée peut devenir encore plus complexe quand elle se trouve sous une dominante aspectuelle imperfective. Nous obtenons alors des structures que l'on peut identifier comme téliques, processuelles ou statives, selon les prédicats impliqués (*x fait/ il se passe quelque chose/ x est tel que*).

Quand une structure est d'ordre supérieur et implique un prédicat d'objet logique (par exemple une idée, une pensée, etc.) dans sa position d'argument, l'analyse devient encore plus compliquée. Il s'agit ici de tous les verbes, adjectifs, noms qui introduisent une proposition subordonnée complétive. Morphologiquement simples, ils peuvent renfermer dans leur contenu sémantique plusieurs composantes et sont donc parfois sémantiquement très complexes. Le plus souvent, ils ont été classifiés sur la base d'un critère sémantique, comme la classification de noms à complément propositionnel de M. Riegel (1996 : 315) qui distingue les noms de propriétés ou de modalité vériconditionnelle (*possibilité, nécessité*, etc.) ; les noms de sentiments (*désir, peur*, etc.) ; les noms d'attitudes axiologiques (*opinion, conviction*, etc.) et de représentation intellectuelle (*idée, hypothèse*, etc.) ; noms d'actes illocutoires et argumentatifs (*déclaration, ordre, menace*, etc.) ; noms de sensations (*sensation, impression*, etc.).

Il faut remarquer que dans tous les cas cités la construction se fonde sur une idée primaire, sur l'acte d'avoir pensé quelque chose ; tous les prédicats en question s'appuient sur cette structure de base et l'expriment sous la forme de

proposition complétive. Aspectuellement, comme il s'agit d'un acte, il est perfectif et exige que son argument propositionnel soit complet ; dans le cas d'une variante imperfective, processuelle, quand une pensée est « en cours », seulement la partie thématique de l'argument propositionnel est accessible (*J'ai pensé que* vs **J'ai pensé sur...*). On voit tout de suite que tous les verbes (adjectifs, noms) à proposition complétive sont des produits de beaucoup d'opérations sémantiques imposées à cet acte primaire. Le sentiment de *désir* dans ces structures, par exemple, est une réaction à une idée dont la réalisation a été jugée bonne à tel point que la volonté de cette réalisation soit accompagnée d'un sentiment assez intense :

- (27) J'essayais de m'imaginer Carmelina ; (...) un désir fou de la connaître s'emparait de moi et, finalement, je cédaï à la tentation d'aller me promener près de chez elle. (*Intimité*)⁷

Il nous semble qu'il est possible d'extraire quatre grands groupes de prédicats à argument propositionnel qui servent de base à toutes ces structures. En reprenant les critères de M. Riegel et *al.* [1994 : 491-492], ce sont des prédicats de représentation intellectuelle (*penser que*), des prédicats d'actes illocutoires, donc énonciatifs (*dire que*), des prédicats de perception (*voir, entendre, sentir que*) et des prédicats de volonté (*vouloir que*). Le problème est que ces prédicats peuvent fonctionner dans la composante causale de la structure résultative de deux façons : 1. un acte est simplement pris en compte, un événement qui en entraîne un autre ou bien deux : ce qui est représenté, dit, perçu est pris en compte. Dans ce deuxième cas, l'assimilation de l'argument propositionnel s'accompagne visiblement d'un jugement vériconditionnel (*possible, nécessaire*) ou valorisant (*bon, mauvais*). C'est l'état qui résulte de ces deux opérations qui est à l'origine d'une réaction, on pourrait l'appeler donc une cause résultative.

Pour résumer tout ce qui précède, et en appliquant le critère aspectuel, nous pouvons envisager deux types de structures fonctionnant comme une cause : des structures perfectives et des structures imperfectives.

Parmi les structures perfectives on peut énumérer⁸ :

- a. les constructions factuelles, globalisantes, qui se paraphrasent par *le fait de ...valables* pour tous les prédicats pris globalement;

⁷ *Intimité*, un hebdomadaire français datant de 1968.

⁸ Le classement sera repris et illustré d'exemples dans le chapitre suivant.

- b. les constructions résultatives : tous les produits de jugement valables pour tous les prédicats à argument propositionnel exigeant une interprétation, *ce qui a été dit, pensé*, etc.;
- c. des actes qui impliquent des actes en réaction : tous les prédicats à arguments propositionnel interprétés comme ordres ou questions (*demander, prier, suggérer*, etc.)

Les structures imperfectives exprimant la cause sont des constructions dérivées aspectuellement des précédentes :

- a. des constructions duratives : des processus, des actions en cours, des manifestations des sentiments, des sensations éprouvées, etc. Il s'agit ici de tous les prédicats qui peuvent avoir une lecture imperfective actuelle (*Marc est triste. ; Il fait beau.*) ou dispositionnelle (*Marie est belle. ; Pierre nage très bien.*)
- b. des constructions statives, explicatives. Les structures de ce type « conceptualisent » les données, les présentent comme le produit d'un raisonnement, d'une évaluation. Elles se rapportent souvent au futur (*Pierre a peur parce qu'il sait qu'il mourra.*) ou bien ont un caractère générique (*Quand on aime, on est prêt à tout*) ou potentiel (*une menace qui peut se réaliser*).

Les structures linguistiques réalisent toutes ces variantes en fonction de l'information aspectuelle qui est véhiculée par le sémantème, et, comme le plus souvent ce sont des constructions verbales, elles s'accompagnent de grammèmes qui apportent, comme nous l'avons déjà dit précédemment, une information sur la dominante aspectuelle. Le contexte précise le caractère de la structure.

Quand le sémantème prend la forme de nom, il ne peut pas coopérer avec les grammèmes de temps et d'aspect. La même valeur aspectuelle doit donc avoir son exposant dans d'autres marqueurs pouvant coopérer avec les noms. Nous allons essayer de démontrer qu'il est possible d'attribuer cette fonction aux prépositions qui explicitent les types de causes énumérées plus haut.

3. LA VALEUR ASPECTUELLE VEHICULEE PAR UNE PREPOSITION

En reprenant la classification aspectuelle des causes proposée dans le passage précédent, nous avons essayé de classer les prépositions françaises et polonaises en leur assignant une valeur aspectuelle véhiculée. Les résultats de ces analyses démontrent certaines régularités.

3.1. Les structures perfectives

- a. les constructions factuelles

a1. les constructions factuelles dans les structures où l'attention est ciblée sur une caractéristique globale de l'expérienceur ou du fait: *le fait d'être tel ou tel a entraîné une réaction* :

En français c'est la préposition *de* qui se charge de cette fonction, en polonais, c'est la préposition *z* (*ze*) + GEN qui est employée avec la même valeur globalisante que *de* en français :

mentir de peur, (*klamać ze strachu*), *de honte* (*ze wstydu*), *de plaisir* (*z przyjemności*), *d'envie* (*z zawiści*), *de colère* (*ze złości*); *commettre une faute d'inattention* (*popęlić błąd z nieuwagi*), *d'imprudence* (*z nieostrożności*), etc. *mais aussi crouler de rire* (*umierać ze śmiechu*), *avoir le plaisir de déballer les cadeaux* (*mieć przyjemność z rozpakowywania prezentów*), etc.

Cette préposition signale une vision globale de tous les faits : *du fait de* (*z faktu, że*) et peut englober d'autres structures :

(28) De par ses fonctions, il peut assister au conseil. (G. Gross)⁹.

a2. les constructions factuelles dans les structures où la caractéristique se rapporte à l'acte effectué, considéré comme une manifestation d'une attitude.

C'est une situation propre aux prédicats dits d'attitudes morales, psychiques ou intellectuelles. Ces structures ne décrivent pas l'agent mais attribuent une caractéristique à un état passager qui dure tant que dure sa manifestation. La préposition *par* est appropriée à ce type de structures, en polonais, il s'agit de la préposition *przez* + ACC :

agir par inadvertance (*zrobić coś przez nieuwagę*), *par jalousie* (*przez zazdrość*), *par curiosité* (*ciekawość*), *par générosité* (*przez wspaniałomyślność*), etc.

a3. enfin la préposition *pour* introduit tous les actes téliques réalisés, pris globalement et responsables d'une réaction exprimée par la composante résultative. En polonais, dans ces structures on emploie la préposition *za* + ACC :

condamner pour vol (*skazać za kradzież*); *remercier pour la lettre* (*podziękować za list*), etc.

⁹ Les exemples (28), (31)-(33) viennent du corpus de G.Gross établi pour la *Typologie sémantique des relations causales*, recherche effectuée dans le cadre de la coopération bilatérale franco-polonaise *Polonium* dans les années 2005-2007.

b. Les constructions résultatives issues de différents jugements

Ces constructions sont propres à tous les prédicats à argument propositionnel. Celui-ci doit être interprété, ce qui veut dire qu'il est soumis à un jugement. A la suite de ce jugement on peut s'attendre à un nombre de réactions que les prédicats englobent dans leurs structures sémantiques. C'est la dernière qui est réalisée en surface, c'est-à-dire est explicitée par la forme morphologique. En paraphrasant ces structures à l'aide d'une formule qui rend compte de leur caractère concret (des noms avec la résorption d'une position d'argument (Muryn, 1999)) *ce qui a été pensé, dit, perçu*, nous démontrons leur caractère – elles sont considérées dès le début comme les résultats des opérations précédentes. Dans ce cas la langue française se sert de la préposition *à*. Le polonais explicite ce type de cause avec la préposition *na* + ACC :

à l'idée de (na myśl), à la constatation que (na stwierdzenie że), à la menace que (na groźbę że), à l'explication que (na wyjaśnienie że), à l'envie de (na ochotę aby), à la possibilité de (na możliwość żeby), au signe de (na znak żeby), à la vue de (na widok, że), etc.

c. Les actes illocutoires impliquant des actes en réaction

Nous pensons ici aux actes de parole du type interrogatif et injonctif. Quand c'est de l'acte-même qu'il s'agit, le français semble choisir la préposition *sur* qui bloque l'explicitation de l'argument propositionnel. Le polonais ne change pas de préposition, continue à employer la préposition *na* + ACC, mais bloque l'argument propositionnel, comme en français :

sur demande (na żądanie), sur ordre du général, (na rozkaz generała), sur ma parole d'honneur (na słowo honoru), sur la parole du Christ (na słowo Chrystusa), etc.

3.2. Les constructions imperfectives

a. les constructions duratives

Nous avons appelé ces structures duratives pour dire qu'elles ont une dimension temporelle. C'est un groupe très hétérogène qui réunit plusieurs types de prédicats.

a1. La lecture processuelle est propre à tous les prédicats dynamiques, qui se développent dans le temps

On aura ici toutes les manifestations telles que les actions, comportements, etc., mais aussi des séries d'actes qui sont en cours au moment de référence. La

préposition *avec* semble apparaître le plus souvent ; elle a son équivalent polonais *wraz z*+*INSTR* :

- (29) Avec le développement (*wraz z rozwojem*) des réseaux sociaux, la vie privée s'expose à la surveillance. (SW)
- (30) Avec la montée (*wraz ze wzrostem*) du fondamentalisme, le paysage politique a été bouleversé. (Mélis 2003 : 113)

La structure s'interprète comme une série de manifestations sous-jacentes (différents actes, comportements) quand elle s'accompagne d'une valorisation souvent intensifiée. Le polonais emploie alors la préposition *z* :

- (31) Avec sa mauvaise santé (*z jego złym zdrowiem*), il n'a pas pu assister au défilé. (G. Gross).
- (32) Avec une telle intelligence (*z taką inteligencją*), on réussit facilement tous les concours. (G. Gross)

Une valorisation (ou caractéristique) semble suffisante pour orienter la lecture vers une version durative (Muryn, 1999 : 105).

Quand la structure décrit des circonstances ou des conditions météorologiques, en polonais peut apparaître la préposition *przy*+ *LOC* :

- (33) Avec ce trafic (*przy takim ruchu*), on n'avance pas vite. (G. Gross)
- (34) Avec ce bruit (*przy tym hałasie*) il m'est impossible de travailler. (Pilecka, 2007),
- (35) Avec ce beau temps (*przy takiej pięknej pogodzie*), j'ai envie de faire des cadeaux. (SW)

a2. les prédicats de sentiments, de sensation, d'attitudes peuvent aussi avoir une lecture durative

Les structures en question informent que nous sommes en présence d'une « réalisation concrète » de ce qu'on ressent, comment on le manifeste, comment on se comporte. Elles choisissent la préposition *dans* ou *en*, et en polonais la préposition *w* +*LOC* :

dans son énervement (w zdenerwowaniu), dans sa générosité (w swej wspaniałomyślności), dans sa joie (w swojej radości), dans sa colère (w złości), etc.

- (36) Nous pourrions faire, avec les Écritures, une liste des choses que Dieu *dans sa générosité* peut et veut nous accorder (SW)
- (37) « Le Couesnon *dans sa folie* mit le mont en Normandie » (dicton breton, SW)

b. les constructions statives

Il s'agit ici des causes qui pourraient être décrites comme permanentes. Dans ces structures on emploie les prépositions *sous* ou *devant*, et, en polonais, respectivement *pod*+LOC et *wobec* +GEN :

sous la menace (pod groźbą), sous la pression (pod naciskiem), devant tant de souffrance (wobec takiego cierpienia), devant l'incertitude (wobec niepewności).

(38) Sous la menace, Kaboul se retranche. (SW)

(39) Ils éclatent en sanglots *devant tant de souffrances*. (SW)

Peut être faudrait-il ranger dans ce groupe aussi les constructions génériques, comme celle citée par Blumenthal (2009) :

(40) En amour, rien n'est coupable.

CONCLUSION

Les analyses précédentes ne prétendent pas être exhaustives. Elles n'avaient pour but que d'étudier s'il est possible d'attribuer une valeur aspectuelle à la préposition, si le choix d'une préposition oriente la lecture aspectuelle du syntagme entier. Des régularités perçues en français et en polonais suggéreraient qu'une telle conclusion est probable. Les divergences dans le choix de prépositions qui existent entre les deux langues (qui sont d'ailleurs rares) semblent avoir leur origine dans une autre vision d'un état des choses : par exemple, là où une langue préfère une vision globale, une autre penche pour une interprétation durative. Par contre les ressemblances dans la sélection des prépositions sont très grandes dans les deux langues, et semblent confirmer leur spécialisation aspectuelle.

Dans l'analyse ci-présente, nous nous sommes concentrée sur le rôle de la préposition dans le calcul de la valeur aspectuelle du SP, mais le problème est beaucoup plus compliqué. Une analyse aspectuelle s'accompagne toujours d'une analyse temporelle ; il faut prendre en compte aussi la possibilité de certains noms de fonctionner en deux « versions », abstraite (*le fait de faire qqch*) et concrète (*ce qui a été fait*) (Muryn, 1999). La détermination du SN et toutes ses expansions participent donc au calcul aspectuel et orientent le choix de la préposition. Il est évident aussi que la lecture causative de ces structures dépend de la valeur du prédicat principal qui introduit la structure formalisée par le SP.

Partie 4
Autour de la phraséologie

L'image de la mère dans les unités phraséologiques russes et françaises (analyse contrastive)

Irina Frenkel¹

INTRODUCTION

La phraséologie est considérée par certains auteurs comme un miroir dans lequel toute collectivité langagière et culturelle fait identifier sa conscience nationale en ne fixant que les unités associées aux stéréotypes et aux valeurs universels et nationaux qui lui sont propres (Télya, 1996 : 9, 233). La comparaison des phraséologismes, en l'occurrence ceux ayant dans leur structure les mots *mère/mamь/mat'*, contribuent à construire, d'un point de vue pratique, l'image de la mère à partir du corpus analysé, à mieux acquérir ce lexique complexe par les apprenants des deux langues et, d'un point de vue théorique, à mieux expliciter les différences du fonctionnement linguistique des unités phraséologiques en question sur le plan syntaxique, lexical et phonétique entre les deux langues.

Conformément aux objectifs de notre article nous analyserons :

- les notions théoriques liées à la spécificité de la valeur lexicale du mot ;
- la spécificité de l'approche paramétrique de l'analyse de la structure sémantique des unités phraséologiques ;
- les définitions lexicographiques du mot *mère* dans différents dictionnaires russes et français ;
- les caractéristiques sémantiques de l'image de la mère révélées dans les unités phraséologiques russes et françaises ;

Le principe du choix des unités phraséologiques (UP) est structural et sémantique: les unités à analyser ne comportent dans leur structure que le mot *mère* dans son acception de lien de parenté, à la différence de l'approche sémantique appliquée pour analyser les UP qui ne contiennent pas le mot *mère* mais dont la sémantique se réfère à la caractéristique de l'image de la mère (cf.

¹ Département de langues romanes de l'Université d'Etat d'Astrakhan, e-mail : frenkel-mif@rambler.ru

Zykova, 2003 : 23) comme par exemple *Qui mouche mon enfant me baise au visage*.

Nous avons analysé au total 120 UP en russe et 150 UP en français, collectées dans différents dictionnaires russes et français (cf. la liste des dictionnaires à la fin de l'article).

1. PRECISIONS NOTIONNELLES ET TERMINOLOGIQUES

Etant donné que la formation des notions se fait à l'aide des processus d'abstraction et de généralisation qui permettent de classer les objets et les phénomènes de la réalité et de les réduire à un nombre limité de classes de catégories, le contenu de la signification (sa "substance") présente une organisation interne qui correspond à la structure de la notion constituant le noyau conceptuel de la signification (Khovanskaia, 1991 : 82-83). L'organisation hiérarchique de la signification comprend des composantes qui se rapportent à divers niveaux de généralisation, ce qui s'explique par l'activité classificatrice de la pensée réunissant les objets de la réalité à la base de leurs caractères généraux et typiques conformément à notre perception de la réalité :

- sèmes ou composantes (caractères) génériques, unissant la classe donnée aux classes du même niveau d'abstraction. Par exemple, pour 'une table à manger' – ce sont les caractères suivants : 'utilisation de la surface horizontale de la table pour y disposer tels ou autres objets dont on a besoin dans la vie professionnelle ou quotidienne', 'objet fabriqué par l'homme', 'objet qu'on utilise pour organiser sa vie quotidienne et professionnelle' ;

- sèmes ou composantes différentielles ou spécifiques (d'identificateurs) individualisant la classe donnée et la différenciant par rapport aux autres classes du même niveau d'abstraction : 'planche horizontale sur supports', 'planche qui sert à mettre tout le nécessaire pour les repas' (pour une table à manger) ;

- sèmes ou composantes facultatives (potentielles ou virtuelles) qui, sans être obligatoires pour identifier toute la classe des objets, apportent des précisions éventuelles. Par exemple, pour la classe des *tables à manger* ce sont la couleur, la forme, le matériel, etc.

L'analyse qui sert à révéler ces composantes s'appelle "compositionnelle ou sémique". L'unité minimale de la structure interne, indivisible à un niveau concret de la signification, est appelée 'sème'. Chaque signification peut être représentée comme une combinaison de sèmes formant un sémantème ou un sémème. La composante catégorielle la plus importante et généralisée est appelée 'archisème' (Pottier, 1974 : 29-30, 62-63; Khovanskaia, 1991 : 83-87).

Dans l'analyse de la signification, on distingue les termes de 'dénotation' et de 'connotation'. Le sens dénотatif d'un mot est défini comme le contenu cognitif de la signification (Lopatnikova, 2006 : 35), qui reflète des caractères objectifs du référent dans la sémantique du mot (par exemple, le sens dénотatif du mot 'une chiffе' est 'une personne sans volonté').

Le terme de 'connotation' inclut la valeur stylistique qui fait partie des unités linguistiques en tant qu'éléments d'un système, la fonction stylistique et les associations de caractère individuel, libres et instables accompagnant certains mots et qui ne sont pas obligatoirement perçues par tous les usagers, car elles n'ont pas de supports formels dans la structure sémantique de mots, par exemple, le mot *guerre*, qui implique *sang, larmes, veuvage, famine, peur* (Khovanskaia, 1991 : 78-79, 92).

La valeur stylistique contient les composantes suivantes (Khovanskaia, 1991 : 103-121) :

- axiologique (affective), caractère appréciatif ou dépréciatif ayant le statut d'un sème différentiel (identificateur) dans la structure de la signification. Selon Ch. Bally (1951 : 175) « les caractères affectifs sont liés à l'expression de l'intensité affective et de la valeur affective qui comprend des sentiments et des jugements de valeur tels que plaisir et déplaisir, convenance ou non-convenance au moi, conformité ou non-conformité à des principes extérieurs au moi (morales, dogmes, etc.) ». A la différence des verbes à sens neutre comme par exemple "fuir", "s'enfuir" qui désignent l'action indépendamment de ses qualités ou de ses défauts, leurs synonymes "s'esquiver" et "s'éclipser" présentent des caractères affectifs naturels (Bally, 1951 : 166) ;

- forme interne – notion avancée par W. Humboldt (1984 : 100-107) – composante imagée mise à la base de la dénomination et saisie comme telle par les usagers en raison de la spécificité formelle et sémantique du mot assurant ses rapports avec l'unité motivante : une *cocotte-minute/скороварка/skorovarka*; *donner le feu vert* – (autoriser officiellement)/ *дать зеленую улицу/dat' zelënuju ulicu*;

- composante symbolique, sème "signalétique" indiquant les conditions situationnelles d'emploi des unités lexicales qu'elle marque et s'associant à une composante axiologique dans leur structure sémique. Cette composante correspond aux effets par évocation de Ch. Bally (1951 : 204) qui "ont un caractère indirect, symbolique, représentatif en ce sens qu'ils résultent de l'évocation de certaines formes de vie et d'activité", évoquent les "milieux" où leur emploi est le plus typique et dont ils gardent "une odeur particulière". Par exemple, le synonyme stylistique des verbes neutres "fuir", "s'enfuir", à savoir

“prendre ses jambes à son cou” symbolise un milieu familial (Bally, 1951 : 203-204).

La phraséologie est traitée par la plupart des linguistes comme une branche autonome de la linguistique. Un des problèmes litigieux est la classification de ces unités. Vu la très grande complexité de ce phénomène qui se prête à une étude multilatérale, la classification des unités de langue en question peut être basée sur des principes divers reflétant leurs nombreuses caractéristiques. Tenant compte de l’objectif du présent article, nous partageons le point de vue selon lequel la phraséologie inclut des unités de types structurels et sémantiques différentes : combinaisons phraséologiques, idiomes, proverbes, sentences, maximes, termes composés, clichés et autres (Télya, 1996 : 56-77, Kalinina, 2007 : 11-19).

Les idiomes sont traités comme des unités phraséologiques présentant un tout indivisible dont les éléments ont perdu leur autonomie sémantique et dont le sens global ne coïncide pas avec le sens des mots-composants, mais a un caractère éventuel et arbitraire. Par exemple : *amuser qn de belles paroles, lâcher un mot*.

D’après le degré de la motivation on distingue deux types d’idiomes :

– les locutions soudées ou soudures sont les unités les plus stables et les moins indépendantes, elles ne se laissent pas décomposer, leur sens est conventionnel (tout comme le sens d’un mot immotivé) et ne découle pas de leur structure lexicale. Par exemple : *собаку съестъ / sobaku s’est’ / (litt) s’y connaître* ;

– les ensembles phraséologiques dont le sens général se laisse plus ou moins révéler à travers le sens de ses éléments constitutifs : *не выноситъ сора из избы / ne vynosit’ sora iz izby / laver son linge (sale) en famille (dans la maison)*.

Les combinaisons phraséologiques sont caractérisées par la cohésion relativement faible ; leurs composants conservent en partie leur indépendance. En général un des composants est pris dans un sens lié et l’autre s’emploie librement en dehors de cette expression. Par exemple : *закадычный друг / zakadyčnyj drug / un ami intime ; заклятый враг / zakljatyj vrag / un ennemi juré*.

Le proverbe est une brève (courte) sentence populaire. Il appartient à un fonds commun de sagesse représentant la tradition. Par exemple : *яйца курицу не учат / jajca kuricu ne učat / il veut apprendre à sa mère à faire les enfants*. Selon M. Maloux (2004 : V) « le proverbe désigne une vérité morale ou de fait exprimée en peu de mots, ou bien une expression imagée de la philosophie pratique, ou bien une parole mémoriale ou bien un vers ou un distique célèbre, « passé en proverbe ». C’est dans cette ligne de pensée que John Russell écrit : « Un proverbe est l’esprit d’un seul et la sagesse de tous ».

La maxime est une expression imagée ou figurée dont les origines sont connues (un auteur, une oeuvre littéraire, etc). Par exemple : *с милым рай и в*

уааааа / s milym raj i v šalaše / (litt) une cabane est un paradis si l'on y habite avec son bien-aimé. C'est une expression courante puisée au poème de N. M. Ibragimov "Une chanson russe". La maxime est "un jugement dont la vérité est fondée sur le raisonnement et l'expérience" (Condillac), "l'expression exacte et noble d'une vérité importante et incontestable" (Joubert), bref, c'est le "proverbe savant" (cf. Maloux, 2004 : VI).

Les termes et les dénominations composés sont des unités dont le sens se réfère à un objet ou une notion: *восклицательный знак / vosklicatel'nyj znak / un point d'exclamation; коэффициент полезного действия / koeficient poleznogo dejstvija / un rendement.*

Les phraséologismes grammaticaux sont dans la plupart des cas des mots outils : *вследствие того, что / vsledstvie togo, čto / en conséquence de ; к несчастью / k nesčast'ju / par malheur ; des expressions à sens modal : вот ещѐ! / vot eščë ! / par exemple, il ne manquait plus que cela!*

Nous utiliserons ensuite le terme plus général 'd'unité phraséologique'(UP) – locutions stables à caractère reproductif qui englobe tous les agencements de mots dont les composants ne sont pas associés librement, conformément à leur contenu, mais selon l'usage (Lopatnikova, 2006 : 127).

2. METHODE D'ANALYSE

L'analyse réalisée a un caractère intégral, c'est-à-dire qu'elle se fait au niveau lexicographique et phraséologique.

Vu que le mot *mère* est polysémique au niveau de la langue et, par conséquent, dans les UP et qu'il peut désigner des objets animés, inanimés et des notions abstraites, nous nous limitons à l'étude des significations des mots *mère, мать/ mat' 'mère par rapport à ses enfants'*.

L'analyse de la structure sémantique des UP a un caractère fonctionnel et paramétrique (v. Télya, 1996 : 84-88, 103-131; Kalinina, 2007 : 23-33). Selon cette méthode, l'UP présente une structure complexe qui contient plusieurs composantes reflétant la structure sémantique des UP conformément à l'information transmise, à savoir : composante dénotative, grammaticale, axiologique, émotive, motivationnelle, stylistique. Tenant compte de l'objectif de notre recherche et de la conception de la valeur stylistique de la dénomination appliquée dans ce travail (v. ci-dessus), notre objectif sera d'analyser les composantes suivantes :

– composante dénotative (ou descriptive) qui révèle une information sur un fragment de la réalité, habituellement c'est l'information exposée dans les définitions lexicographiques. Par exemple, *Ils bêleront et reconnaîtront leur*

mère se dit des enfants qui, à la suite d'un divorce, sont séparés de leur mère (*Dictionnaire des proverbes*, 2004 : 344);

– composante axiologique (affective) qui véhicule le jugement de valeur de ce qui est exprimé dans le contenu dénotatif de l'UP. Par exemple, la présence dans l'UP '*Привык на мать дуться*' / *Privyk na mat' dut'sja* / (litt) *On s'est habitué à bouder la mère* du verbe *дуться* / *dut'sja* / *bouder*, synonyme stylistiquement marqué du verbe neutre '*обижаться*' / *obižat'sja* / *se vexer* apporte à la structure sémantique du phraséologisme des traits sémantiques supplémentaires : 'intensité de la qualité' et 'sa dépréciation' ;

– composante motivationnelle révélant l'information sur la motivation de la signification de l'UP, c'est-à-dire la forme interne – composante imagée mise à la base de la dénomination. Le rôle particulièrement important de l'image dans la sémantique des UP s'explique par le fait que la phraséologie résulte d'une dénomination figurée. Le caractère analytique des UP facilite la perception de l'image en assurant leur transparence et leur stabilité et permet de saisir le facteur imagé : la situation originelle mise à la base d'une dénomination (Khovanskaia, 1991 : 114), comme la forme interne de l'UP *L'amour d'une mère remonte des profondeurs de l'océan*, associée à l'image de l'océan, symbolise la puissance de l'amour maternel ;

– composante grammaticale qui révèle la spécificité de la structure syntaxique et des formes morphologiques de mots, de l'ordre de mots, de la combinaison de mots. Par exemple : *Родной, родной, да матери ни одной* / *Rodnoj, rodnoj, da materi ni odnoj* / (litt) *Pour chaque femme son bien-aimé ou son mari lui est cher, mais il ne lui remplace pas sa mère* ;

– composante symbolique – sème "signalétique" indiquant les conditions situationnelles d'emploi des unités de langue. L'information véhiculée par cette composante est saisie grâce à l'emploi de mots stylistiquement marqués. Par exemple, l'emploi de mots appartenant au style familier : *За лихого дядьку – хоть матку отдай, все не родня* / *Za lixogo djad'ku – хот' matku otđaj, vsjo ne rodnja* / *Pour un mec hardi (vaillant) on peut donner sa mère, mais il ne sera pas un parent*.

L'analyse contrastive au niveau *lexicographique* est centrée sur l'analyse des définitions de la signification '*mère мать/mat* par rapport à ses enfants' dans différents dictionnaires russes et français dans le but d'en révéler tous les sèmes différentiels.

L'objectif au niveau *phraséologique* consiste à :

– définir le niveau de la productivité phraséologique des sèmes révélés dans les définitions lexicographiques ;

- révéler les caractéristiques de valeur de l'image de la mère (les caractéristiques positives et négatives et les propriétés universelles et nationales, c'est-à-dire propres à une des collectivités langagières) ;
- définir le degré de pertinence des caractéristiques révélées pour les deux langues ;
- révéler et analyser les moyens d'ordre lexical, grammatical, stylistique et phonétiques qui contribuent à reconstituer l'image de la mère dans les deux langues ;
- reconstituer l'image de la mère dans la conscience perceptive des deux peuples.

Compte tenu que l'objectif de notre recherche n'est pas une analyse de l'image de la mère contemporaine mais l'analyse contrastive de cette l'image reflétée dans les UP russes et françaises, notre corpus réunit aussi bien des UP issues d'époques différentes, que celles répertoriées dans les sources lexicographiques contemporaines – dictionnaires phraséologiques, dictionnaires des proverbes, des sentences et maximes russes et français, ainsi que celles qui sont enregistrées sur des sites internet (<http://pages.videotron.com/carly/parents.htm>; www.cnrtl.fr). Les UP issues d'œuvres littéraires ne sont pas prises en considération à cause de l'absence d'un pareil corpus en russe.

3. ANALYSE LEXICOGRAPHIQUE DE LA SIGNIFICATION 'MERE PAR RAPPORT A SES ENFANTS'

Le rapport entre le référent, la notion correspondante et son expression formelle, est spécifique pour chaque langue ; il est souvent influencé par des facteurs différents : la situation géographique d'un pays, son développement historique, son mode de vie, ses traditions, sa conscience et sa mentalité nationale, c'est-à-dire par la culture d'une communauté linguistique. La signification d'un mot est comparée à un morceau de mosaïque différent dans une langue concrète, même s'il reflète le même objet de la réalité.

Comparons les définitions de la signification “ *mère par rapport à ses enfants* dans quelques dictionnaires russes et français.

Tolkovoj slovar' ruskogo jazyka, (2000) <i>Dictionnaire raisonné de la langue russe, 2000</i>	– ženščina po otnošeniju k eë detjam/ <i>femme par rapport à ses enfants</i> – ženščina, imejuščaja ili imevšaja detej <i>/ femme qui a ou a eu des enfants</i>
Kompleksnyj slovar' ruskogo jazyka (2007) <i>Dictionnaire complexe de la langue russe, 2007</i>	– ženščina po otnošeniju k roždënnym eju detjam/ <i>femme par rapport aux enfants qu'elle a mis au monde;</i> – ženščina, imejuščaja ili imevšaja detej <i>/ femme qui a ou a eu des enfants</i>
Slovar' ruskogo jazyka (2007) <i>Dictionnaire de la langue russe, 2007</i>	– ženščina po otnošeniju k eë detjam/ <i>femme par rapport à ses enfants ;</i>
Slovar' ruskogo jazyka pod redakcijej A.P. Evgen'evoj (1986) <i>Dictionnaire de la langue russe sous la rédaction de A.P.Evguénieva, 1986</i>	– ženščina po otnošeniju k roždënnym eju detjam/ <i>femme par rapport aux enfants qu'elle a mis au monde;</i> – ženščina, imejuščaja ili imevšaja detej <i>/ femme qui a ou a eu des enfants</i>
Tolkovoj slovar' ruskogo jazyka XX ^e s. (2002) <i>Dictionnaire raisonné de la langue russe du XX^e s., 2002</i>	biologičeskaja mat' / <i>parente biologique</i>
Boľšoj tolkovoj slovar' ruskogo jazyka (2001) <i>Grand Dictionnaire raisonné de la langue russe, 2001</i>	– ženščina po otnošeniju k poždënnym eju detjam / <i>femme par rapport aux enfants qu'elle a mis au monde;</i> – ženščina, imejuščaja ili imevšaja detej/ <i>femme qui a ou a eu des enfants</i>
Tolkovoj slovar' živogo velikoruskogo jazyka (1881) <i>Dictionnaire raisonné de la langue russe vivante, 1881</i>	roditelnica / <i>parente biologique</i>

Tableau 1. Définitions de 'mère par rapport à ses enfants' dans quelques dictionnaires russes

<i>Larousse manuel illustré (1962)</i>	femme qui a un ou plusieurs enfants
<i>AUZOU, 2006</i>	femme qui a mis au monde un ou plusieurs enfants
<i>Le nouveau Petit Robert (2004)</i>	– femme qui a mis au monde un ou plusieurs enfants; – femme qui a conçu et porte un enfant
<i>Dictionnaire du français contemporain (1971)</i>	– femme qui a un ou plusieurs enfants – femme qui porte en elle un enfant
<i>Dictionnaire du centre national des ressources textuelles et lexicales www.cnrtl.fr.</i>	– femme qui a mis au monde, élève ou a élevé un ou plusieurs enfants

Tableau 2. Définitions de 'mère par rapport à ses enfants' dans quelques dictionnaires français

L'analyse contrastive des définitions lexicographiques permet d'arriver aux conclusions suivantes :

– dans la lexicographie française le statut de la mère est présenté d'une manière plus différenciée, complète, détaillée, fixant toutes les composantes de la notion de 'maternité' : ce qui est exprimé par les verbes comme *concevoir, porter, mettre au monde, élever* ;

– dans la lexicographie russe qui recourt à d'autres formes que le verbe (nom – *родительница /roditel'nica/parente biologique*, adjectif – *биологическая биологическая/biologique*, participe présent et passé – *имеющая или имевшая /imejuščaja ili imevšaja /qui a eu ou qui a, рожденные/ roždënyje /nés*), la fonction éducative fait défaut.

4. ANALYSE CONTRASTIVE DES UP CONTENANT LE MOT 'MERE'

L'analyse de la composante dénotative et axiologique de la structure sémantique des UP issues du corpus montre que la plupart des UP russes et françaises se ressemblent par le trait 'la mère est un être unique en son genre'. Les UP de cette classe peuvent être subdivisées en sous-classes conformément aux caractéristiques sémantiques du mot *mère* qu'elles contiennent.

4.1. Les UP réunies par l'idée 'la mère est un être unique en son genre'

4.1.1 Association de la mère à l'image de Dieu

– la mère est celle qui remplace Dieu sur la terre :

(1) Бог для людей, что мать до детей
 Bog dlja ljudej , čto mat' do detej
 (litt) Dieu pour les gens est comme la mère pour les enfants

(2) Dieu ne pouvait être partout, alors il a créé la mère

– association de la mère à l'image de la mère de Dieu :

(3) Матерь Божия
 Mater' Božija
 (litt) La mère de Dieu

(4) Même Dieu a sa mère

– association de la mère à l'image de la mère de Jésus :

(5) Пресвятая (пречистая) дева-мать
 Presvjatja (prečistaja) deva-mat'
 (litt) La mère-vierge très sainte (très pure)

(6) La mère des douleurs

4.2. *Les UP exprimant l'idée de l'importance exceptionnelle de la mère par rapport à d'autres personnes (parents et étrangers)*

Nous avons observé que ces UP sont assez nombreuses et contiennent dans leur structure sémantique des composantes (affective et imagée) qui servent à préciser dans chacune des dénominations un type de qualités (morales et éthiques) et à révéler les caractéristiques sémantiques suivantes, reflétant les traits universels de la mère :

– attitude respectueuse vis-à-vis de la mère :

(7) Пускай будет по-старому, как мать поставила
 Puskaj budet po staromu, kak mat' postavila
 (litt) Que tout soit comme la mère l'a ordonné

(8) En Espagne c'est assez d'être mère

(9) A l'oreille de tous les enfants, « maman » est un mot magique !

– la mère est irremplaçable :

(10) Нет такого дружка, как родная матушка

Net takogo družka, kak rodnaja matuška
(litt) Il n'existe pas d'ami comparable à ta mère

(11) Rien ne vaut une douce maman

– chaleur, cordialité, affection, bonté :

(12) При солнце тепло, а при матери добро
Pri solnce teplo, pri materi dobro
(litt) Il fait chaud au soleil mais il fait bon près de sa mère

(13) Птица радуется весне, а младенец матери
Ptica raduetsja vesne, a mladenec materi
(litt) L'oiseau se réjouit du printemps, mais le bébé de sa mère

(14) Il fait clair au soleil, il fait chaud près de sa mère

(15) Une chemise de toile cousue par la mère est chaude; une chemise de laine cousue par une étrangère est froide

– profondeur des sentiments et puissance de l'amour :

(16) Материнская молитва со дна моря вынимает (достаёт)
Materinskaia molitva so dna morja vynimaet (dostaët)
(litt) La prière maternelle remonte des profondeurs de la mer

(17) L'amour d'une mère remonte des profondeurs de l'océan

(18) Toute mère est un fleuve

– compréhension absolue de son enfant :

(19) Материнское чутье (интуиция)
Materinskoje čut'ë (intuicija)
(litt) Un flair maternel (une intuition maternelle)

(20) La mère du muet en reconnaît le langage

– sécurité, sûreté, défense :

(21) У кого есть matka, у того голова гладка
U kogo est' matka, u togo golova gladka
(litt) Celui qui a une mère, a une tête lisse

(22) Как у матушки под крылышком (или за пазушкой)

Kak u matouški pod krylyškom (ili za pazuškoj)
(litt) Comme sous l'aile de sa mère

- (23) L'asile le plus sûr est le sein de la mère
(24) Une maman est un bol à couvercle
(25) Assis sur les genoux d'une mère pauvre tout enfant est riche

– amour démesuré (excessif) pour son enfant :

- (26) Матушкин сынок (запазушник)
Matuškin synok (zapazušnik)
(litt) Fils à maman, dans le sens “ne pas couper le cordon ombilical”
(27) Для матери засиженное яйцо всегда балтун (т.е. баловень)
Dlja materi zasižennoe jajco vseгда baltun (t.e. baloven’)
(litt) Pour la mère un oeuf qu'on couve longtemps est toujours trop gâté (c.à.d un enfant gâté)
(28) Pour chaque mère le soleil ne brille que sur son enfant
(29) Folle mère pour son enfant

– dissimulation des défauts de ses enfants :

- (30) Дети крадут, а мать прячет
Deti kradut, a mat' prjačet
(litt) Les enfants volent, mais la mère le cache
(31) La mère est une couverture ; elle masque les défauts des enfants et les vices du mari
(32) Une mère et une mante cachent plusieurs défauts
(33) Une mère doit avoir un large tablier pour couvrir les fautes de ses enfants

– dépendance de l'enfant vis-à-vis de sa mère :

- (34) Куда мать (матушка), туда и дитя (дитятко)
Kuda mat' (matuška , tuda i ditja (ditjatko)
(litt) Là où va la mère, va l'enfant

- (35) Etre pendu aux jupes de sa mère
– importance du processus d'éducation :
- (36) Впитывать с молоком матери
Vpityvat' s molokom materi
(litt) Imprégner avec du lait de sa mère
- (37) Le cœur d'une mère est l'école de l'enfant
– châtement sans douleur, sans accroc, offense passagère :
- (38) Родная мать высоко замахивается, да не больно бьет
Rodnaja mat' vysoko zamašivaetsja, da ne bol'no b'ët
(litt) Sa mère lève haut la main, mais frappe sans faire mal
- (39) Мать и бьет, так гладит, а чужая и гладит, так бьет
Mat' i b'ët, tak gladit, a čužaja i gladit, tak b'ët
(litt) La mère frappe comme elle caresse, mais l'étrangère caresse
comme elle frappe
- (40) La mère punit et frappe son enfant; mais aussitôt après, elle le couvre
de baisers
- (41) Le fouet de la mère peut fouetter des heures; le fouet de l'étrangère
fait jaillir le sang au premier coup
– douleur causée par l'inquiétude pour le destin de l'enfant :
- (42) Дитяtku за ручку, а матку за сердечко
Ditjatku za ručku, a matku za serdečko
(litt) Quant on prend l'enfant par la main, on prend la mère par le
cœur
- (43) En prenant l'enfant par la main, on prend la mère par le cœur
– fatalité du destin féminin limité par son foyer :
- (44) Не клянись, matka, не рожать дитятка, родишь поневоле
Ne kljanis', matka, ne rožat' ditjatka, rodiš' ponevole
(litt) Ne jure pas, ma mère, de ne pas mettre au monde un bébé, tu
accoucheras contre ton gré
- (45) Chère mère, qu'est-ce donc que le mariage ? – filer, enfanter, regretter

4.3. *Les UP exprimant l'idée de 'l'ingratitude des enfants par rapport à leur mère'*

Les UP faisant partie de ce groupe, marquées par le haut degré de la dépréciation, font actualiser les sèmes suivants :

– indifférence, dureté des enfants par rapport à leur mère :

- (46) Сердце матери в детках, а сердце детей в камне
 Serdce materi v detkax, a serdce detej v kamne
 (litt) Le cœur de la mère est dans ses enfants, mais le cœur des enfants est dans la pierre
- (47) Наш Антон не тужит о том: мать умирает, а он со смеху помирает
 Naš Anton ne tužit o tom: mat' pomiraet, a on so smexu pomiraet !
 (litt) Notre Antoine ne regrette pas : sa mère meurt, mais il meurt de rire !
- (48) On ne parle jamais bien du ciel ni de sa mère

– avidité des enfants comparés à leur mère :

- (49) Мать пазуху прорвала, деткам прячучи, а детки пазухи (или: две) прорвали от матки прядучи
 Mat' pazuxu prorvala, detkam prjačuči, a detki pazuxi (ili dve) prorvali, ot matki prjaduči
 (litt) La mère a déchiré sa poitrine, en cachant tout ce qu'on peut pour ses enfants, mais les enfants ont déchiré leurs poitrines (ou deux) en cachant à leur mère
- (50) Une mère nourrit plus facilement sept enfants que sept enfants une mère

– attitude critique vis-à-vis des facultés mentales de la mère et de son expérience :

– *la désapprobation publique et celle des enfants (en russe) :*

- (51) Оттого парень с лошади свалился, что мать криво посадила
 Ottogo paren' s lošadi svalilsja, što mat' krivo posadila
 (litt) L'enfant est tombé d'un cheval parce que sa mère l'a fait mal asseoir

- (52) У нашей матушки все печиво, а поестъ нечего
U našej matuški včë pečivo, a poest' nečego
(litt) Notre mère a préparé beaucoup de repas, mais il n'y a rien à manger

– *la désapprobation des enfants (en français) :*

- (53) Il veut apprendre à sa mère à faire les enfants
(54) On se croit toujours plus sage que sa mère

4.4. Caractéristiques sémantiques propres à une des deux langues

4.4.1. Caractéristiques positives supplémentaires qui ne sont révélées qu'en français

– association du cœur de la mère à un chef-d'œuvre de Dieu :

- (55) Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est le cœur d'une mère

– association de l'image de la mère à un bonheur absolu :

- (56) Le paradis est aux pieds des mères

– association de l'image de la mère à Dieu :

- (57) Tu peux compter sur deux choses : sur Dieu et sur l'amour de ta mère

- (58) Maman est le nom de Dieu sur les lèvres et dans le cœur des enfants

– infinité de l'amour maternel (paramètre temporel) :

- (59) L'amour d'une mère ne vieillit pas

- (60) L'amour d'une mère traverse le temps et les épreuves ; il est éternel

– assiduité au travail, infatigabilité :

- (61) Une mère sans travail, ça n'existe pas

– compréhension tardive par l'enfant de l'importance de sa mère :

– *dans des situations critiques :*

- (62) A la maison, on s'écarte de sa mère; au cœur de la forêt, on ne fait qu'un avec elle

– après la mort de la mère ou un accident :

- (63) La mort d'une mère et un siège en pierre font mal avec le temps
 (64) L'homme qui n'a jamais souffert blessa sa mère avec une hache et souffrit
 (65) Si jeune que l'on soit, le jour ou l'on perd sa mère, on devient vieux tout à coup

4.4.2. Caractéristiques relatives au russe

– processus de l'accouchement :

- (66) Один раз мать родила, один раз и умирать
 Odin raz mat' rodila, odin raz i umirat'
 (litt) On naît une fois, on meurt une fois
 (67) Не роди, матери, на белый свет
 Ne rodi, mati, na belyj svet
 (litt) Ne me met pas au monde, mère

– hérédité maternelle :

- (68) Какова matka, таковы и детки
 Kakova matka, takovy i detki
 (litt) Telle mère, tels enfants
 (69) Выйти (уродиться, пойти) в мать
 Vyjti (urodit'sja, pojti) v mat'
 (litt) Tenir de sa mère

– attitude négative envers sa postérité :

- (70) Что он дурак, так это и мать его родная скажет
 čto on durak, tak èto i mat' ego rodnaja cražet
 (litt) Sa mère aussi, elle dira qu'il est sot

5. L'ANALYSE CONTRASTIVE DE LA FORME INTERNE DES UP

La forme interne (composante imagée mise à la base de la dénomination) considérée dans son aspect psychologique révèle la perception spécifique de l'objet ou de la situation au moment de leur dénomination. Les facteurs sociaux, historiques et situationnels exercent une influence importante sur cette perception ; c'est pourquoi chaque langue présente des traits particuliers révélant la spécificité de la perception du monde (entre autres Khovanskaia, 1991 : 114). Ainsi pour mettre en lumière la même idée de *sécurité, sûreté, défense*, le français et le russe ont recours à différents objets de l'usage courant, par exemple:

en français : *un bol à couvercle, une mante, une couverture, un large tablier* ;
 en russe : *увятка (m.e. пища) / uvjatka (la nourriture); за пазуха/за пазушка / l'endroit entre la poitrine et le vêtement ; крылышко / krylyško / une aile ; ограда камня / ograda kamena / une enceinte en pierre.*

L'analyse de la forme interne des UP en question révèle l'emploi de différents mécanismes tropiques (métaphore, métonymie, hyperbole, comparaison et d'autres) assurant leur unité logico-sémantique comme le recours aux notions religieuses (plus fréquentes en français) reflétant l'importance primordiale de la mère ou à l'image du soleil symbolisant la chaleur de l'amour maternel. L'emploi métaphorique des vocables *mer, океан/ okean/océan* et leur fréquence permettent de considérer l'élément *eau* comme le symbole de la profondeur et de la puissance de l'amour maternel.

L'emploi métonymique des vocables désignant les parties du corps humain, à savoir *golova (tête), serdce (cœur), serdečko (petit cœur), ruka (main), ručka (petite main) /main, sein, pied*, est un des traits caractérisant les UP en question. Selon V. Gak, (1977 : 133), le centre des sentiments et des émotions dans la conscience russe est *l'âme* et dans la conscience française c'est le *cœur*, pour s'en convaincre nous n'avons qu'à passer en revue les unités suivantes :

cœur haut placé /благородная душа / blagorodnaja duša / une âme noble
cœur de poulet / заячьья душа , трус / žajač'ja duša, trus / une âme de lapin,
un lâche
grand cœur / великодушный человек / velikodušnyj čelovek / un homme qui a
une grande âme

Dans les UP contenant les mots *mère, мать* ce centre est le même – c'est le cœur, ce qui permet de le traiter comme le symbole de l'amour maternel.

Le recours à l'hyperbole contribuant à mettre en lumière tels ou tels traits de la mère est aussi fréquent en russe qu'en français. Par exemple :

- (71) Когда меня мать рожала, так три года дрожала
Kogda menja mat' rožala, tak tri goda drožala
(litt) En m'accouchant, ma mère trembla pendant trois ans
- (72) После родов мать десять дней в гробу стоит (т.е. больна)
Posle rodov mat' desjat' dnej v grobu stoit (t.e. bol'na)
(litt) Après l'accouchement la mère reste dix jours dans le cercueil
(c'est à dire qu'elle reste malade) – "le baby-blues"
- (73) La mère du pêcheur dîne rarement ; celle du chasseur, jamais

Malgré le fait que l'emploi de figures soit propre aux deux langues, elles sont plus fréquentes en russe :

– les constructions parallèles et l'antithèse :

- (74) Тепло, да не как лето; добра, да не как мать
Teplo, da ne kak leto; dobra da ne kak mat'
(litt) Il fait chaud, mais pas comme en été ; elle est gentille, mais pas comme la mère
- (75) Quand l'enfant tombe, la mère pleure ; et quand la mère tombe, l'enfant rit

– la répétition :

- (76) Тепло, тепло, да не лето; добра, добра, да не мать родна
Teplo, teplo, da ne leto; dobra dobra da ne mat' rodna
(litt) Chaud, chaud, mais pas l'été; bonne, bonne, mais pas mère

– la répétition partielle :

- (77) Мать и бия не бьет
Mat' i bija ne b'ët
(litt) La mère ne frappe pas en frappant

6. LES DIFFERENCES D'ORDRE LEXICAL, STRUCTURAL ET PHONETIQUE

6.1. Différences d'ordre lexical

A la différence du français, le russe se caractérise par la diversité des formes de mots, y compris l'emploi de mots et de notions vieillis, sortis d'usage (archaïsmes). Avant tout, cela concerne le lexème *мать/mat'*/mère: **матерь (mater')**, **матка (matka)**, **мату (mati)**, aussi bien que d'autres mots appartenant à des parties du discours différentes :

- l'adjectif – **худая (ploхая)/ xudaja (ploхая) mat'**/une **mauvaise** mère ;
- le substantif et ses formes – **смятка /smjatka** /un **désordre**; **увятка /uvjatka** une/nourriture; **матерни/ materni** /de la mère. Par ex.:

- (78) Худая матка всему дому смятка
Xudaja matka vsemu domu smjatka
(litt) Quand la mère est mauvaise, c'est mal pour toute la maison
- (79) Была бы матка, была бы увятка (т.е. пища)
Byla by matka, byla by i uvjatka
(litt) S'il y avait une mère, il y aurait de la nourriture
- (80) Матерни побои не болят
Materni poboi ne boljat
(litt) Les coups de la mère ne font pas mal

– le verbe et ses formes – **поставить/postavit'**/ordonner; **бия/ bija/ en frappant** ; **рожено/roženo/né**; **примат/primat/accueillit**; **прячучи/ prjadiči / en cachant**; **покой/покојaj/obéis** et d'autres :

- (81) Мать и бия не бьет
Mat' i bija ne b'ët
(litt) La mère ne frappe pas en frappant
- (82) Как рожено, так и хожено
Kak roženo, tak i hoženo
(litt) On va (vit) comme l'on est né
- (83) Уродила мать, что и земля не примат
Urodila mat', što i zemlja ne primat
(litt) La mère a accouché un enfant que la terre n'accueille pas
- (84) Покой матерь свою волю Божию творит
Pokoјaj mater' svoju volju Božiju tvorit
(litt) Obéis à ta mère parce qu'elle accomplit la volonté de Dieu

Un des traits distinctifs est la productivité phraséologique de mots appartenant aux différents groupes lexico-thématiques. Par exemple, en français cela

concerne le mot ‘amour’, l’emploi métaphorique du mot, ‘fleur’ (et ses dérivés), aussi bien que les vocables se rapportant aux champs lexico-sémantique du mot ‘la mort’ (*un homme assassiné, un assassin, mourir, la mort*) :

- (85) L'amour et la bienveillance d'une mère font fleurir le bonheur dans tous les cœurs
- (86) Le baiser d'une mère dépose dans le cœur un sourire en forme de fleur
- (87) Quand votre mère meurt, il ne vous reste plus de parents
- (88) La mère d'un homme assassiné dort; mais non pas la mère d'un assassin

Le sens de deux derniers exemples témoigne du fait que dans la conscience perceptible française la mort d'une mère est la raison de la révision des valeurs humaines. A la différence du français, dans les UP russes le sème ‘la douleur de la perte de la mère’ n’est pas révélé. En russe ce sont, par exemple, les mots suivants :

– les adjectifs :

праведна /pravedna / juste
добра / dobra / bonne

– les mots, unis par le radical :

‘род / rod :
родная мать / rodnaja mat’ / mère biologique
уродиться / urodit'sja / être né
рожать / rožat’ / faire naître ;
рожено / roženo / né
роду / rodi / mets au monde

Les unités phraséologiques avec le composant *мать* mettent en lumière une des tendances de la langue russe – son émotivité, exprimée par des moyens différents :

– la prédominance des suffixes diminutifs :

парнишко / parniško / un petit gars; дружок / družok / un petit ami;
матушка / matuška / mère; дитяtko / ditjatko / un bébé; сердечко / serdečko / petit cœur; черненька / čërnen'ka / noir; голovenька / goloven'ka / petite tête.

Ce fait est indissociablement lié à la spécificité du système dérivationnel russe, se caractérisant par la productivité suffixale à valeur subjective (Gak, 1977 : 62, 97, Wierzbicka, 1996 : 33-34) qui résulte de la nécessité constante de l'homme russe (malgré la perception stéréotypique de la Russie et de l'homme russe comme un ours ou un animal farouche) de transmettre par la forme de mots tout le spectre de l'affection et de l'amour non seulement par rapport aux gens, mais aussi par rapport au monde entier. C'est pourquoi les suffixes diminutifs s'ajoutent avec le même "enthousiasme" aux mots désignant des choses animées aussi bien qu'aux mots désignant des choses inanimées, tout en rendant la richesse des nuances d'une âme aimante (Ter-Minassova, 2000 : 155) ;

– la fréquence du préfixe *пре* (pré-), exprimant le plus haut degré de l'approbation: *пречистая* / *prečistaja*/très pure, *пресвятая* *presvjataja*/très sainte ;

– la fréquence des verbes à l'impératif: *покояй* / *počajaj* / obéis; *пускай* *будет* / *puskaj budet*/ que tout soit ; *не клянись* / *ne kljanis'* / ne jure pas;

– la diversité des moyens de ponctuation, notamment la fréquence de l'emploi du point d'exclamation faisant ressortir d'une manière plus évidente des sentiments différents, même contradictoires :

– étonnement, stupéfaction, peur :

(89) *Мать пречистая !*
 Mat' prečistaja !
 (litt) Mère très pure !

(90) *Ах ты мать честная !*
 Ax ty mat' česnaja !
 (litt) Oh, mère, très juste !

– menace :

(91) *Я тебе покажу Кузькину мать !*
 Ja tebe pokažu Kuz'kinu mat'
 (litt) Je te ferai connaître la mère de Kouzka !

6.2. Différences d'ordre structural et phonétique

La prédominance des comparaisons-oppositions comme un des principes de l'organisation de la cohérence sémantique des UP est un trait propre au français aussi bien qu'au russe. La différence concerne le moyen formel de son expression. Le russe utilise les coordonnants adversatifs *а, да/ а, да/mais*, pour

exprimer l'idée d'opposition, tandis que le français emploie la conjonction *et* ou les phrases sans conjonction, ce qui aboutit à l'affaiblissement de l'idée d'opposition :

- (92) При солнце тепло, а при матери добро
 Pri solnce teplo, a pri materi dobro
 (litt) Il fait chaud au soleil mais il fait bon près de sa mère
- (93) Il fait clair au soleil, il fait chaud près de sa mère

La structure binaire, le rythme et la rime, l'allitération ou l'assonance mettent également en lumière l'idée d'opposition :

- (94) Мать праведна – ограда камена
 Mat' pravedna – ograda kamena
 (litt) Une mère juste est une enceinte en pierre
- (95) Дитя не заплачет – мать не знает
 Ditja ne žplačet, mat' ne znaet
 Si l'enfant ne pleure pas, la mère ne fait pas attention à lui

Bien que ces phénomènes linguistiques soient aussi propres aux UP françaises (v. entre autres Nasarjan, 1976 : 258), ils sont moins fréquents dans le domaine étudié.

Il est aisé de voir, d'après les exemples cités, qu'une des distinctions des unités phraséologiques russes est le sème "signalétique" – composante symbolique accompagnant leur structure sémantique et indiquant les conditions situationnelles d'emploi des unités de langue. L'information véhiculée par cette composante est saisie grâce à l'emploi de mots et de structures stylistiquement marqués, ce qui permet d'attribuer la majorité des unités en question au langage parlé – source essentielle de leur origine. Les UP françaises au contraire sont plutôt conformes au style soutenu.

L'analyse réalisée des UP contenant les mots *mère/мать/mat'*, permet de révéler certaines tendances :

- les sèmes qui ne sont pas révélés au niveau lexicographique peuvent être actualisés dans les UP (par exemple la signification 'la fonction éducative' manque dans les définitions russes du mot *мать/mat'/mère*, mais l'idée de son importance est présente dans les UP russes) ;
- les mêmes significations révélées dans la lexicographie des deux langues se distinguent du point de vue de leur productivité phraséologique. Il s'agit par exemple de la fonction biologique pour la langue russe, actualisée dans les UP

(assez nombreuses, à la différence du français) reflétant le processus de l'accouchement (v. les exemples ci-dessus) ;

– la plupart des UP russes et françaises, contenant les mots *mère/ мамь/ mat'* sont unies par le sème commun 'la mère est unique en son genre', expriment l'idée de l'importance exceptionnelle de la mère par rapport à d'autres personnes (parents et étrangers), mettant en lumière les caractéristiques positives des qualités morales et éthiques de la mère. Le caractère affectif véhicule l'attitude respectueuse à son égard et manifeste l'appréciation au plus haut degré. La quantité et la qualité de locutions idiomatiques reflétant l'appréciation de telles ou telles qualités humaines est considérée comme un indice des normes éthiques, des lois de la vie sociale et du comportement dans une collectivité langagière (Ter-Minassova, 2000 : 148) ;

– 'l'ingratitude des enfants vis-à-vis de leur mère' – sème commun qui se trouve dans les UP des deux langues est caractérisé par l'intensité de l'expression de la dépréciation;

– la supériorité numérique des caractéristiques négatives révélées en russe permet de supposer que l'image de la mère dans la conscience perceptive des deux peuples n'est pas tout à fait identique. Tenant compte de la proportion des caractéristiques positives et négatives, l'image de la mère française (présentée dans les UP révélées) s'avère plus positive, tandis que l'image de la mère russe est plus hétérogène. Une telle hétérogénéité est propre à la perception de la femme russe, ce qui apparaît dans les UP, par exemple '*У бабы волос долог, а ум короток*'/ *U baby volos dolog, a um kopotok*/ *Les femmes ont des cheveux longs, mais un esprit court* (Télya, 1996 : 233). Comme V.N. Télya le fait remarquer, l'hétérogénéité du spectre des repères de la culture nationale imprimés dans la langue s'explique par le fait que la langue est apte à refléter non seulement les stéréotypes nationaux, mais ceux qui sont pertinents pour telle ou telle couche sociale ou pour telle ou telle époque historique. Néanmoins ces stéréotypes, exprimés dans la phraséologie, fixant la mémoire culturelle du peuple, sont susceptibles de refléter son esprit et sa mentalité (Télya, 1996 : 235).

Les UP françaises analysées sont plus homogènes quant à l'image de la mère (c'est-à-dire contiennent moins de caractéristiques négatives qu'en russe), ainsi qu'aux moyens d'expression de l'affectivité, basée dans la plupart des cas sur les mécanismes tropiques. Par contre, les UP russes en question exprimant non seulement l'attitude critique des enfants vis-à-vis de leur mère, mais aussi une désapprobation publique sont caractérisées par l'hétérogénéité de l'image de la mère et la diversité des moyens de l'expressivité qui incluent, outre les mécanismes tropiques, les moyens d'ordre dérivationnel, structural et phonétique.

CONCLUSION

Bien que les mots *mère/mamь/mat'* appartiennent au fond usuel et à la catégorie des mots les plus fréquents, d'usage courant parmi tous les membres des deux collectivités langagières, l'analyse contrastive de la signification de *mère par rapport à ses enfants* dans les différents dictionnaires russes et français a permis de révéler certains décalages et de constater le fait que dans la lexicographie française cette signification est traitée d'une manière plus claire et détaillée.

L'analyse contrastive des phraséologismes (y compris ceux qui contiennent les mots *mère/mamь/mat'*) basée sur l'approche paramétrique a confirmé que celle-ci constitue un moyen efficace de l'étude de ce phénomène linguistique complexe permettant d'explicitier la spécificité de l'organisation de la structure sémantique des unités phraséologiques de différentes langues et (conformément aux objectifs de notre article) de révéler avec plus d'évidence des traits de l'image de la mère, exprimés dans les unités phraséologiques russes et françaises.

Dictionnaires ayant servi à la collecte du corpus:

- Bol'soj tolkovoj slovar' russkogo jazyka, 2001, – Sankt-Peterburg: "Norint".
- Chantreau Rey S., 1993, Le Robert. Dictionnaire des expressions et locutions. – Paris.
- Dal' V.G. Poslovičy pusskogo naroda, 2006. – Moskva: Èksmo-Press.
- Dictionnaire encyclopédique AUZOU, 2006, Editions Philippe Auzou, Paris.
- Dictionnaire du français contemporain, 1971. – Paris : Librairie Larousse.
- Dictionnaire du centre national des ressources textuelles et lexicales/
www.cnrtl.fr.
- Francuzsko-russkij frazeologičeskij slovar', 1963, Pod red. Ja. I. Reckera. – Moskva : Gosudarstvennoe izdatel'stvo inostrannyx i nacional'nyx slovarej.
- Frazeologičeskij slovar' russkogo jazyka, 2001, Pod red. A.M. Molotkova. – Moskva : AST, Fostrel'.
- Kompleksnyj slovar' russkogo jazyka, 2007, A.N. Tixonov i dr.; pod red. d-pa filol. nauk. A.N. Tixonova. – 3-e izd., stereot. – Moskva: Media
- Larousse manuel illustré, 1962. – Paris : Librairie Larousse.
- Le nouveau Petit Robert, 2004, Dictionnaire alphabétique et analytique de la langue française. – Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Maloux M., 2004, Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes. – Paris : Librairie Larousse.
- Slovar' russkogo jazuka: V 4-x t., 1986, / AN SSSR, In-t rus. jaz.; Pod red. A.P. Evgen'ievoj. – 3-e izd., T.2.

- Slovar' russkogo jazyka, 2007; Pod obščej redakciej L.I. Skvorcova. – 24-e izd., isp. – Moskva: "Izdatel'stvo Oniks": "Izdatel'stvo "Mir i obrazovanie".
- Tolkovoj slovar' živogo velikoruskogo jazyka Vladimira Dalja, 1881, Vtoroe izdanie, ispravlennoe i značitel'no izmenënnoe po rukopisjam avtora. Tom vtoroj. Izdanie knigotorgovca-tipografa. M. Vol'fa. Moskva, Kuzneckij most, d. Tret'jakova.
- Tolkovyj slovar' russkogo jazyka, 2000, Tom II. Pod redakciej D.N. Ušakova. – M.: "Izdatel'stvo Astrel", "Izdatel'stvo AST".
- Tolkovyj slovar' russkogo jazyka XX v. Jazykovye izmenenija, 2002, Pod red. N.G. Skljarovskoj. Rossijskaja Akademija nauk. Izd-vo "Folio Press". SPb.
- Zimin V. I., Spirin A.S., 2006, Poslovicy i pogovorki russkogo naroda. – Moskva: Feniks Cinadel'-trejd.

<http://pages.videotron.com/carly/parents.htm>

Énoncés proverbiaux du polonais et du français de type *Chcieć to móc / Vouloir, c'est pouvoir* à la lumière de la théorie du centrage méta-informatif

Lidia Miladi¹

INTRODUCTION

Les proverbes français (www.linternaute.com/proverbe/) et polonais (<http://pl.wikiquote.org/wiki/Przysłowia>) ayant les origines les plus diverses (grecque, latine, biblique, littéraire, populaire...) partagent différentes structures syntaxiques : phrase simple, structures attributives, hypotaxes, parataxes, structures corrélatives.

L'objectif de cette étude est d'examiner d'un point de vue comparatif les constructions proverbiales du polonais et du français de type *Chcieć to móc / Vouloir, c'est pouvoir* qui entrent dans les cadres syntaxiques bien précis de type *A to Z / A c'est Z*. Ces constructions binaires, composées d'un segment A qui est essentiellement nominal² et d'un segment Z prédicatif également nominal, partagent les traits spécifiques de la phrase segmentée telle qu'elle a été définie par Ch. Bally (1932/1944, § 79-99). A savoir : le segment A et Z sont interdépendants, complémentaires et se conditionnent réciproquement. Leur interdépendance est également marquée par la prosodie. Le segment A est assorti d'une intonation montante ouvrante et le segment Z d'une intonation descendante fermante. Entre A et Z existe une pause médiane (un instant d'attente) qui est susceptible d'être prolongée sans altérer la structure syntaxique. Ces constructions correspondent donc aux constructions topicalisantes dans la théorie du centrage méta-informatif (cf. Włodarczyk A. 2003a, 2003b, 2004 ; Włodarczyk A & H. 2006, Włodarczyk A & H. 2008a, 2008b ; Włodarczyk H. 2009). Plus précisément, il s'agit des structures attributives segmentées (i.e.

¹ Université Stendhal Grenoble 3, e-mail : Lidia.Miladi@u-grenoble3.fr

² Le segment A n'a pas besoin d'être un N ; il garde toutefois son caractère nominal.

étendues) à valeur d'identification qui sont extrêmement fréquentes tant en polonais qu'en français contemporains, notamment dans les énoncés non-proverbiaux avec une référence spécifique de type :

- (1) *Piotr to lekarz*
 Pierre-NOM PART médecin-NOM
 « Pierre, c'est un médecin »

Dans les deux langues, en disloquant un élément à gauche en tête de phrase, l'énonciateur attire l'attention de son interlocuteur sur le segment détaché et en même temps, il marque ouvertement le commentaire. De plus, le segment détaché peut être frappé par un accent d'intensité.

Notre étude est (avant tout) synchronique (avec un bref aperçu diachronique sur l'origine du tour avec *to*). D'autres investigations suivront cette recherche dans le but d'examiner et de comparer l'ensemble des constructions partagées par les proverbes du polonais et du français d'un point de vue syntactico-sémantique et pragmatique et notamment dans le but d'explorer les fonctions discursives des dislocations à gauche et à droite. Les constructions proverbiales attributives du polonais et du français à sujet détaché à gauche (i.e. topicalisé) seront examinées respectivement au § 1 et 2. Ensuite, nous montrerons l'applicabilité de la théorie du centrage méta-informatif aux énoncés proverbiaux. L'analyse contrastive de ces énoncés démontrera en particulier que face à l'opérateur d'identification *c'est* du français où le pronom démonstratif *ce* possède une valeur anaphorique, nous avons en polonais le marqueur métalinguistique particulière *to*. De plus, dans les deux langues ces structures proverbiales peuvent être corrélées avec les phrases attributives liées non-étendues (i.e. non segmentées).

Avant de passer à l'examen de ces constructions, rappelons la définition des proverbes³. Kleiber (2000) définit les proverbes comme des phrases génériques renvoyant à une vérité générale portant sur des hommes, leur conduite et leur rôle dans l'univers⁴, et comme des phrases dénominatives. Par la dénomination pour le proverbe, Kleiber (2000 : 40) entend « le fait qu'il s'agit d'une expression idiomatique ou figée, c'est à dire d'une unité polylexicale codée, possédant à la fois une certaine rigidité ou fixité de forme et une certaine « fixité » référentielle

³ Cette définition fait toujours l'objet de divers remaniements et discussions entre les parémiologues comme en témoignent les recherches présentées dans *Langages* n°139 (2000), intitulé « La parole proverbiale ».

⁴ Le référent dénommé étant une situation ou un état de choses générique (*idem*, 2000 : 41).

ou stabilité sémantique, qui se traduit par un sens préconstruit, c'est à dire fixé par convention pour tout locuteur, qui fait donc partie du code linguistique commun »⁵. A ces deux propriétés définitoires, Kleiber ajoute une troisième (2000 : 49) : les proverbes (particuliers) s'articulent sur une structure sémantique générale de type implicatif. Le proverbe dénomme une implication qui peut être ou ne pas être dans le sens littéral, mais elle est toujours dans le sens métaphorique du proverbe⁶.

1. CONSTRUCTIONS PROVERBIALES DU POLONAIS DU TYPE *CHCIEĆ TO MÓC*

Considérons les énoncés proverbiaux suivants :

- (2) *Chcieć to móc*
 Vouloir-INF PART pouvoir-INF
 « Vouloir, c'est pouvoir »
- (3) *Czas to najlepszy lekarz*
 Temps-NOM PART meilleur médecin-NOM
 « Le temps, c'est le meilleur des médecins »
- (4) *Czas to pieniądz*
 Temps-NOM PART argent-NOM
 « Le temps, c'est de l'argent »
- (5) *Sport to zdrowie*
 Sport-NOM PART santé-NOM
 « Le sport, c'est la santé »
- (6) *Dobra żona to mężowi korona*
 Bonne épouse-NOM PART mari-DAT couronne-NOM
 « Une femme vertueuse est la couronne de son mari »

⁵ Ce statut catégoriel de phrase fonde l'originalité sémiotique des proverbes. Ce sont des signes-phrases qui possèdent les vertus des dénominations sans perdre pour autant leur caractère de phrase.

⁶ « Quel que soit le proverbe, lorsqu'on avance une situation particulière destinée à illustrer son sens ou montrer dans quel cas il est pertinent ou peut s'employer, cette situation se laisse toujours décomposer en une partie qui met en avant un ou des hommes dans telle ou telle circonstance et une autre partie qui est présentée comme étant ou pouvant être la conséquence de la première » (Kleiber, 2000 : 53).

- (7) *Dobry początek to połowa roboty*
 Bon début-NOM PART moitié-NOM travail-GEN
 « A bon départ, œuvre à moitié faite »
- (8) *Głos ludu to głos Boga*
 Voix-NOM peuple-GEN PART voix-NOM Dieu-GEN
 « La voix du peuple, c'est la voix de Dieu »

Tous ces énoncés proverbiaux partagent la structure binaire *A to Z*. Le segment nominal A au nominatif est un topique⁷ (« ce dont on parle »). Il est suivi immédiatement de la particule adnominale *to*, qui est suivie à son tour d'un segment nominal prédicatif Z, également au nominatif, et qui constitue le commentaire (« ce qu'on en dit »). Dans (2), les infinitifs *chcieć* et *móc* (formes invariables) sont en équivalence distributionnelle avec le *SN*. La division méta-informative (pragmatique) de ces proverbes est assurée par la particule *to* qui est insérée entre le segment A et Z, donc dans une position fixe qui est contrainte syntaxiquement (i.e. immédiatement après le segment A détaché à gauche) et prosodiquement (entre la mélodie montante et descendante).

Au cadre syntaxique *A to Z* correspond la structuration sémantique implicative : le segment A sert d'antécédent et le segment Z (la prédication attributive) – de conséquent. En effet, il est possible de paraphraser ces énoncés à l'aide de la construction hypothétique / implicative de type : *Si P... alors P....* On aura par exemple pour (2), (3), (5), (6)... les paraphrases suivantes :

- (2') *Si l'homme est déterminé à atteindre quelque chose, il fera tout pour y parvenir.*

⁷ Le polonais (langue à cas, avec ordre non-marqué SVO) utilise deux procédés sans reprise anaphorique pour topicaliser un constituant nominal (H. Włodarczyk, 2004) : l'antéposition d'un constituant nominal suivie d'une pause (topicalisation sans particule) ou l'antéposition d'un constituant nominal suivie d'une particule topicalisante *to* (topicalisation avec particule). La langue polonaise dispose d'un topique qui « consiste à projeter à l'avant de l'énoncé étendu un des constituants régis par le verbe de l'énoncé non étendu en lui conservant la marque (forme casuelle ou préposition) de sa fonction syntaxique et de son rôle sémantique dans l'énoncé (ce qui rend inutile la reprise anaphorique) » (*idem*, 2004 : 41). En français (contrairement au polonais), le détachement d'un argument de l'énoncé simple (non-étendu) sans reprise anaphorique n'est pas possible. Le topique extraposé (i.e. extérieur à la construction de la phrase) est identifié à un terme de la phrase par un mécanisme d'anaphore (cf. Creissels, 2006, ch. 28.2.1.).

- (3') *S'il s'agit du temps (à propos du temps), il guérit les blessures (il règle les problèmes)...*
- (5') *Si l'on fait du sport, alors on sera en bonne santé.*
- (6') *Si l'homme trouve une bonne épouse, alors il sera honoré et heureux...*

et ainsi de suite.

Par ailleurs, chacun de ces énoncés proverbiaux à l'exception de (4) peut être mis en relation avec une phrase simple (non segmentée) à verbe attributif. Par exemple, correspondant à (2), (3), (5) et (8), on aura les constructions attributives liées (i.e. non segmentées) suivantes :

- (2a) *Chcieć oznacza móc*
Vouloir-INF signifier-PRES-3S pouvoir-INF
« Vouloir signifie pouvoir »
- (3a) *Czas jest najlepszym lekarzem*
Temps-NOM être-PRES-3S meilleur-INSTR médecin-INSTR
« Le temps est le meilleur des médecins »
- (5a) *Uprawianie sportu jest dobre dla zdrowia*
Pratique-NOM sport-GEN être-PRES-3S bon pour santé-GEN
« La pratique du sport est bon pour la santé »
- (8a) *Głos ludu jest głosem Boga*
Voix-NOM peuple-GEN être-PRES-3S voix-INSTR Dieu-GEN
« La voix du peuple est la voix de Dieu »

Ces constructions attributives liées peuvent prendre la forme des segmentées lorsqu'on topicalise le sujet en insérant soit une pause, soit la particule *to* immédiatement après le *SN_o* détaché à gauche. Par exemple, pour (3a) nous disposerons des variantes 3b et 3c. Après l'insertion de *to*, nous obtenons un énoncé proverbial segmenté (i.e. étendu) où A et Z sont séparés et identifiés, et l'énoncé tout entier est mis en relief :

- (3b) *Czas, to jest najlepszym lekarzem*
Temps-NOM PART être-PRES-3S meilleur-INSTR médecin-INSTR
« Le temps, c'est le meilleur des médecins »

Et après l'effacement de *jest* et l'insertion d'une pause après le segment A (dans 3a), nous obtenons un autre énoncé proverbial segmenté (i.e. étendu) avec le sujet topicalisé cette fois-ci à l'aide de la prosodie (l'intonation montante-descendante, accompagnée d'une pause après le segment A), mais dont la mise en relief est plus faible par rapport à l'énoncé 3b :

- (3c) *Czas – najlepszym lekarzem*
 Temps-NOM meilleur-INSTR médecin-INSTR
 « Le temps – le meilleur des médecins »

De plus, deux autres variantes sont encore possibles à partir de l'énoncé (3) dans lequel il est naturel soit de restituer la forme verbale *jest* soit d'effacer la particule *to*, ce que illustrent respectivement les constructions segmentées ci-dessous :

- (3d) *Czas, to jest najlepszy lekarz*
 Temps-NOM PART être-PRES-3S meilleur-NOM médecin-NOM
 « Le temps, c'est le meilleur des médecins »

- (3e) *Czas – najlepszy lekarz*
 Temps-NOM meilleur-NOM médecin-NOM
 « Le temps – le meilleur des médecins »

Ainsi, chaque proverbe de (2) à (8) possède plusieurs variantes naturelles qui ne se différencient que par un degré de mise en relief⁸.

Comme le montrent les exemples suscités, le polonais dispose de deux constructions attributives avec l'attribut nominal (du sujet topicalisé) : soit à l'instrumental soit au nominatif. La coexistence de ces deux structures syntaxiques attributives s'explique historiquement. En se référant par exemple à Krasnowolski (1909 : 33-39), on constate qu'il y a encore un siècle l'attribut nominal du sujet était majoritairement au nominatif en polonais. Mais depuis, l'instrumental a concurrencé les emplois du nominatif dans ce type de construction⁹. Ainsi, on peut proposer l'hypothèse que, d'un point de vue

⁸ Suite à Hjelmslev (1971 : 174-200), nous admettons que chaque énoncé outre les morphèmes de type T (temps) – A (aspect) – M (mode) contient aussi un morphème de relief (exprimé soit explicitement soit sous forme zéro). Chaque langue naturelle possède son propre système de degrés de relief.

⁹ L'instrumental (accompagné ou non de préposition) est avant tout le cas de complément de phrase exprimant « la manière », « l'accompagnement », « la cause ». Mais, il peut aussi être employé en tant que complément du verbe (attributif ou non) : *Piotr zostal dyrektorem / Pierre est devenu directeur ; Piotr kieruje przedsiębiorstwem / Pierre dirige une entreprise*. Deux hypothèses nous semblent plausibles pour expliquer le recours à

diachronique, la structure attributive *A to Z* (où *A* et *Z* sont au nominatif) provient de la structure attributive *A jest Z* (où *A* et *Z* étaient au nominatif) par la pronominalisation du segment *A* à l'aide du pronom démonstratif *to (cela)*, qui s'est grammaticalisé en devenant tout d'abord enclitique, puis particule. On pourrait restituer les étapes dans la formation de la construction attributive *A to Z* de façon suivante. A partir de :

(3f) *Czas jest najlepszy lekarz¹⁰
 Temps-NOM être-PRES-3S meilleur-NOM médecin-NOM

la pronominalisation du sujet a donné :

(3g) Czas to jest najlepszy lekarz
 Temps-NOM PRO être-PRES-3S meilleur-NOM médecin-NOM
 Lit. « *Le temps cela est le meilleur médecin »

où *to* avait la valeur pronominale (*cela*). Ensuite, le pronom démonstratif *to* (autonome et donc permutable) s'est postposé à la forme verbale *jest*. Et cette postposition a entraîné sa grammaticalisation. *To* est devenu alors enclitique (cf. Krasnowolski 1909 : 34) et sa valeur de reprise anaphorique a disparu¹¹ :

(3h) Czas jest to najlepszy lekarz

l'instrumental dans les constructions *A jest Z* en polonais contemporain : soit par l'analogie aux autres verbes attributifs qui régissent le *SN* à l'instrumental (cf. Meillet & De Willman-Grabowska, 1921 : 88), soit pour se démarquer des constructions attributives de type *A jest Adj* (comme dans *Piotr jest odważny / Pierre est courageux*) où *Adj* est toujours au nominatif. La segmentation à l'aide de la particule *to*, accompagnée d'un effacement de la forme verbale *jest* n'est pas possible dans la construction *A jest Adj* (**Piotr to odważny*). Une étude à part serait souhaitable pour explorer les propriétés différenciant les constructions *A jest Z* (où *Z=SN*) et *A jest Adj*. Quant au français, les constructions *A est Adj* et aussi les constructions prédicatives averbales sont analysées (dans une perspective typologique) notamment par Maillard (2008).

¹⁰ Cet énoncé est agrammatical en polonais contemporain, mais ce type de construction était parfaitement grammatical au XIX^e s. et même au début du XX^e s.

¹¹ Parmi tous les changements significatifs du processus de grammaticalisation d'ordre phonologique et morpho-syntaxique, la désémantisation du pronom *to (cela)* a renforcé ses valeurs originelles de désignation (cf. Miladi, 2009). En effet, à l'aide de la particule *to*, l'énonciateur attire l'attention de son interlocuteur sur un élément détaché de la phrase en renforçant sa désignation et aussi c'est à l'aide de *to* qu'il introduit et désigne le segment *Z*.

Temps-NOM être-PRES-3S PART meilleur-NOM médecin-NOM

Pour plus d'expressivité (i.e. pour assurer la mise en relief encore plus forte), la forme verbale *jest* peut être effacée. Nous obtenons alors :

- (3i) *Czas to najlepszy lekarz*
 Temps-NOM PART meilleur-NOM médecin-NOM
 « Le temps, c'est le meilleur des médecins »

L'effacement de la forme verbale *jest* dans (3i) et aussi d'autres types d'effacement observables dans les phrases proverbiales, notamment dans (5)¹² résultent à la fois de la tendance au moindre effort (i.e. du principe d'économie linguistique) et de l'expressivité (cf. Bally, ch. II). Dans le discours, les constructions topicalisantes ne résultent pas des transformations qui s'appliqueraient à des énoncés déjà construits, mais ce sont des opérations cognitives qui s'appliquent à des représentations de la situation sémantique (cf. A. Włodarczyk, 2004 : 25). Toutefois, le recours au traitement transformationnel (i.e. aux opérations transformationnelles telles que l'effacement, l'insertion et la permutation) permet d'explicitier les corrélations entre les constructions *A jest Z*, *A to jest Z*, *A jest to Z* et *A to Z* (où A et $Z = SN$).

Par ailleurs, la présence de la particule *to* dans les structures attributives avec le sujet détaché à gauche est clairement corrélée avec la détermination de l'attribut nominal du sujet. L'effacement de *to* est autorisé lorsque l'attribut nominal est fortement déterminé en assurant ainsi l'identification du segment *A* (ex. 3, 6, 7 et 8). En revanche, lorsque la détermination de l'attribut est zéro la

¹² Dans (3i), la forme verbale *jest* est présente sous forme de morphème zéro. L'effacement de cette forme est possible uniquement au présent de l'indicatif et on peut la restituer facilement lorsqu'on commute les énoncés au présent / passé et futur. Comparons : *Naszyjnik ze srebra, to piękny prezent* (Le collier en argent, c'est un beau cadeau) / *Naszyjnik ze srebra, to jest piękny prezent* (Le collier en argent, c'est un beau cadeau) / *Naszyjnik ze srebra, to był piękny prezent* (Le collier en argent, c'était un beau cadeau) / *Naszyjnik ze srebra, to będzie piękny prezent* (Le collier en argent, ce sera un beau cadeau). A ce propos, voir aussi H. Włodarczyk (2009 : 13). Par ailleurs, d'autres effacements sont repérables dans les constructions étudiées *A to Z*. Par exemple, dans (5), nous avons encore l'effacement du mot approprié (au sens de Harris, 1971) *uprawianie* (la pratique) qui est facilement restituable à partir de son *N* complément *sportu* (dans le segment *A*), et aussi l'effacement d'une partie prédicative dans le segment *Z*. Une étude à part est nécessaire pour examiner les effacements susceptibles d'apparaître dans les constructions proverbiales lorsque l'énonciateur cherche à rendre son énoncé plus concis et plus expressif.

présence de *to* est obligatoire (ex. 2, 4 et 5)¹³. En reprenant l'énoncé (3), l'effacement de *to* aboutit à un énoncé acceptable alors que l'effacement de *to* dans (4) donne une séquence inacceptable. Que l'on compare :

- (3) *Czas to najlepszy lekarz* après [to z.] :
« Le temps, c'est le meilleur des médecins »
- (3') *Czas – najlepszy lekarz*
« Le temps – le meilleur des médecins »
- (4) *Czas to pieniądz* après [to z.] :
« Le temps, c'est de l'argent »
- (4') **Czas – pieniądz*
« *Le temps – de l'argent »

C'est également en fonction de la détermination que la relation entre A et Z peut devenir équative. Lorsque A et Z sont fortement déterminés, la réversibilité de la relation est possible. Comparons une nouvelle fois :

- (3) *Czas to najlepszy lekarz*
« Le temps, c'est meilleur des médecins »
- (3'') *Najlepszy lekarz to czas*
« Le meilleur des médecins, c'est le temps »
- (4) *Czas to pieniądz*
« Le temps, c'est de l'argent »
- (4'') **Pieniądz to czas*¹⁴

¹³ La situation est identique dans les constructions non proverbiales à référence spécifique : *Piotr to lekarz* (*Pierre, c'est un médecin*) / *Piotr to najlepszy lekarz* (*Pierre, c'est le meilleur des médecins*). Dans la première, l'effacement de *to* n'est pas possible : **Piotr – lekarz*. La construction avec l'attribut nominal sans détermination mélange deux valeurs : celle d'appartenance à un groupe et la valeur d'identification. Mais, la deuxième construction avec l'attribut nominal fortement déterminé admet l'effacement de *to* : *Piotr – najlepszy lekarz*.

¹⁴ Idem pour les énoncés à référence spécifique : *Piotr to lekarz* (*Pierre, c'est un médecin*). L'attribut nominal du sujet (topicalisé) étant sans déterminant, la relation équative est impossible : **Lekarz to Piotr*. En revanche, dans *Piotr to najlepszy lekarz* (*Pierre, c'est le meilleur des médecins*), l'attribut nominal est fortement déterminé. La

« *L'argent, c'est le temps »

Les variantes coexistantes exposées dans ce paragraphe attestent que la structure des énoncés proverbiaux attributifs n'est pas totalement fixe. La restitution de la forme verbale *jest*, la conversion de l'attribut nominal (du sujet topicalisé) du nominatif à l'instrumental, la permutation des segments A et Z, l'effacement de *to* sont possibles, mais chaque énoncé proverbial demande un examen individualisé puisque ces possibilités transformationnelles varient en fonction de la détermination de l'attribut nominal.

Remarque :

Quand il s'agit de l'identification exhaustive, le polonais privilégie nettement les constructions attributives avec *to* au nominatif (et non pas à l'instrumental). Cela est particulièrement bien visible lorsqu'on consulte sur Internet les définitions scientifiques qui recourent systématiquement aux constructions d'identification avec la particule *to*. Le procédé de segmentation à l'aide de la particule *to* apporte de la clarté dans les constructions *A to Z* puisque les deux segments A et Z sont clairement séparés et identifiés. Le segment Z peut être développé (contenir plusieurs énoncés) pour assurer l'identification complète du segment A, comme l'illustre à titre d'exemple, la définition suivante :

- (9) *Cukrzyca jest to choroba układu metabolicznego (...).*
Diabète-NOM être-PRES-3S PART maladie-NOM système-GEN
métabolique-GEN
« Le diabète est une maladie du système métabolique (...) »
- (9') *Cukrzyca to choroba układu metabolicznego (...)*
Diabète-NOM PART maladie-NOM système-GEN métabolique-GEN
« Le diabète, c'est une maladie du système métabolique (...) »

L'interprétation identique s'applique aussi lorsque le sujet antéposé est au pluriel. Nous avons alors les cadres syntaxiques suivants : *A są to Z / A to Z*.

2. CONSTRUCTIONS PROVERBIALES DU FRANÇAIS DE TYPE *VOULOIR, C'EST POUVOIR*

Considérons à présent les énoncés proverbiaux du français suivants :

relation équative est alors envisageable : *Najlepszy lekarz to Piotr (Le meilleur des médecins, c'est Pierre).*

- (10) *Vouloir, c'est pouvoir*
- (11) *Partir, c'est mourir un peu*
- (12) *Le temps, c'est de l'argent*
- (13) *La voix du peuple, c'est la voix de Dieu*
- (14) *Le temps, c'est le meilleur des médecins*

Ces constructions partagent plusieurs propriétés avec les constructions topicalisantes du polonais *A to Z*, examinées au § 1 :

a) Ce sont aussi des constructions segmentées avec le sujet détaché à gauche (i.e. topicalisé)¹⁵. Mais face à la particule adnominale *to* du polonais, nous avons en français la séquence *c'est*. Le segment nominal *A* détaché est repris en anaphore médiatare par le pronom démonstratif neutre *ce*, interprété génériquement¹⁶. L'infinitif (ex. 10 et 11) est détaché dans les mêmes conditions

¹⁵ Cette dislocation est soumise à des contraintes sur la détermination (Larsson, 1979 : ch. III) : peuvent être disloqués des noms propres, des *SN* définis ou des *SN* indéfinis à valeur générique. Les équivalents du *SN* de nature pronominale, adverbiale, infinitive ou phrastique, entrant dans la classe d'équivalence distributionnelle avec les *SN* peuvent également s'employer en prolepse. Molinier (1996 : 79-80) propose de dériver la structure *A, c'est Z* (où *A* et *Z* = *SN*) de la structure *A jest Z* par pronominalisation du *SN* sujet, puis topicalisation de ce *SN*. Sans recourir à la dérivation, Blanche-Benveniste (2008 : 171) analyse les énoncés de type *A, c'est Z* de façon suivante : *A* : syntagme nominal utilisé comme topique, *c'est* : sujet et verbe, *Z* : nexus, utilisé comme complément de *est*. Le terme de nexus est emprunté à Eriksson (1993 : 26) qui le définit comme « unité syntaxique qui résulte d'une prédication assurée par une unité autre que le syntagme verbal ». La coexistence dans le discours (aussi bien en polonais qu'en français) de plusieurs variantes naturelles se différenciant seulement par un degré de mise en relief pour exprimer le contenu du même proverbe est en faveur de l'hypothèse de Molinier.

¹⁶ Le pronom *ce (ça)* est l'anaphore par excellence de tout ce qui est sémantiquement « neutre », « abstrait ». Il peut référer à de l'inanimé ou de l'animé, en référant à « *ce qui est là* », qu'on peut désigner. Il effectue une anaphore médiatare : « *A, c'est Z = ce que A est, ce(la) est Z* ». Dans la reprise de *SN* par *ce (ça)*, il se produit toujours un effet de déplacement, d'écran, dû au fonctionnement particulier de ce type d'anaphore (Le Goffic, 1993 : § 93). Dans le cas des proverbes, ce fonctionnement contribue à la montée abstractive du sens proverbial.

que le *SN*. La séquence *c'est* (qui tend à devenir invariable¹⁷) est le signe d'une opération d'identification faite par le locuteur, ce qui fait qu'elle apparaît quasi-exclusivement au présent d'énonciation.

b) En français, nous avons aussi plusieurs variantes naturelles correspondantes aux structures attributives segmentées ne se différenciant que par un degré de relief. Par exemple pour (13), nous avons encore :

(13') *La voix du peuple est la voix de Dieu* (i.e. construction liée, non segmentée).

(13'') *Voix du peuple – voix de Dieu* (i.e. construction segmentée).

Le nombre de variantes est à déterminer pour chaque proverbe. Par exemple, *Le temps, c'est de l'argent* n'admet plus *Le temps est de l'argent* ou *Vouloir, c'est pouvoir* n'admet plus *Vouloir est pouvoir* alors que ces constructions étaient possibles en ancien français (cf. Molinier, 1996 : 80). En polonais, le nombre de variantes est toutefois bien plus élevé du fait de la coexistence de l'attribut nominal du sujet au nominatif et à l'instrumental.

c) Le *SNo* détaché à gauche est toujours très déterminé alors que l'attribut nominal du sujet peut présenter divers degrés de détermination. Ainsi, comme c'est aussi le cas du polonais, la possibilité d'effacement de l'opérateur d'identification *c'est* dépend de la détermination de la séquence prédicative attributive, comme en témoignent en contraste les exemples suivants :

(14) *Le temps, c'est le meilleur des médecins* après [*c'est z.*] :

(14') *Le temps – le meilleur des médecins*

(12) *Le temps, c'est de l'argent* après [*c'est z.*] :

(12') **Le temps – de l'argent*

d) De même, selon les constructions, en fonction de la détermination de l'attribut nominal du sujet, la relation équative entre A et Z peut être envisageable, comme par exemple dans :

(14) *Le temps, c'est le meilleur des médecins*

¹⁷ Lorsqu'elle suit immédiatement le segment A antéposé : *Ces étudiants-là, c'est des Polonais* / *Ces étudiants-là, ce sont des Polonais*.

(14'') *Le meilleur des médecins, c'est le temps*

e) Enfin, à chaque proverbe partageant le cadre *A c'est Z* correspond une structure implicative *Si P... alors P....* On pourrait paraphraser par exemple (10) et (11) par : *Si l'on est déterminé, on réussira (nos entreprises), Lorsqu'on part, on laisse toujours quelqu'un ou quelque chose derrière soi...*

Deux propriétés différencient principalement les structures attributives *A c'est Z* du français des structures correspondantes polonaises *A to Z* :

1. L'opération d'extraction s'applique directement sur la structure segmentée *A c'est Z* (cf. Molinier, 1996 : 78). Aux énoncés (10), (11), (12), (13), (14) on peut associer une phrase de structure *C'est A qui est Z* :

(10a) *C'est vouloir qui est pouvoir*¹⁸

(11a) *C'est partir qui est mourir un peu*

(12a) *C'est le temps qui est de l'argent*

(13a) *C'est la voix du peuple qui est la voix de Dieu*

(14a) *C'est le temps qui est le meilleur des médecins*

2. En français, lorsque le sujet est nominal non humain ou phrastique, il est naturel de le reprendre à l'aide du pronom démonstratif *ça*, comme par exemple dans l'énoncé générique : *La peinture, ça, c'est passionnant*. La même possibilité de reprise est envisageable dans les énoncés proverbiaux :

(10b) *Partir, ça, c'est mourir un peu*

(11b) *Vouloir, ça, c'est pouvoir*

(12b) *Le temps, ça, c'est de l'argent*

(13b) *La voix du peuple, ça, c'est la voix de Dieu*

(14b) *Le temps, ça, c'est le meilleur des médecins*

¹⁸ Les constructions (10a) et (11a) contenant l'infinitif mis en extraction sont toutefois peu naturelles.

Comme le montrent les exemples exposés ci-dessus, les opérations d'extraction et de pronominalisation du sujet sont possibles en français contemporain alors qu'elles sont impossibles en polonais. L'impossibilité de ces deux opérations en polonais est due à la présence de la particule *to* provenant par le processus de grammaticalisation du pronom démonstratif *to* (*cela*) et à l'effacement de la forme verbale *jest* (*est*). L'opération d'extraction est toutefois envisageable en polonais après la restitution de la forme verbale *jest*¹⁹. Par exemple, pour (3) *Czas to najlepszy lekarz*, nous avons une variante naturelle (3a) *Czas jest najlepszym lekarzem* (*Le temps est le meilleur des médecins*) et l'extraction du sujet à partir de cette variante est possible puisque nous pouvons avoir :

- (3j) *To czas jest najlepszym lekarzem*²⁰
 PART temps-NOM être-PRES-3S meilleur-INSTR médecin-INSTR
 « C'est le temps qui est le meilleur des médecins »

¹⁹ Cette restitution n'est pas toujours possible puisque : **Czas jest pieniądzem* est une séquence inacceptable. L'énoncé (4) *Czas to pieniądz* est atteint d'un certain degré de figement.

²⁰ La particule *to* immédiatement postposé au segment antéposé sert à topicaliser ce segment et la même particule *to* lorsqu'elle est en tête de phrase, elle permet alors d'extraire (de focaliser) le terme qui la suit. Par ailleurs, le caractère métaphorique des énoncés proverbiaux ne permet pas d'établir de contraste entre la partie prédicative *Z* et un autre prédicat susceptible d'entrer en opposition avec *Z* alors que ce type de contraste est possible dans les énoncés non-proverbiaux partageant la même structure syntaxique. Que l'on compare :

- (a) *Piotr to najlepszy lekarz (a nie najlepszy malarz)*
 Pierre PART meilleur-NOM médecin-NOM (et NEG. meilleur peintre-NOM)
 « Pierre, c'est le meilleur des médecins (et non pas le meilleur des peintres) »
- (b) **Czas to najlepszy lekarz (a nie najlepszy malarz)*
 Temps PART meilleur médecin-NOM (et NEG. meilleur peintre-NOM)
 « *Le temps, c'est le meilleur des médecins (et non pas le meilleur des peintres) »

3. LES ENONCES PROVERBIAUX DE TYPE A TO Z / A C'EST Z ET LA THEORIE DU CENTRAGE META-INFORMATIF

Les proverbes sont des phrases génériques (typifiantes)²¹ avec le sujet également générique renvoyant à l'ensemble des humains (*le temps pour tout homme, le fait de vouloir par tout homme, etc.*) sans faire recours à des éléments d'identification relatifs à sa situation d'énonciation effective. Ils possèdent deux niveaux de signification (Perrin, 2000) : compositionnel (réactivable) et dénominatif (dénommant un concept général, associé à ses multiples contextes d'énonciations antérieures).

Lorsqu'un locuteur choisit de citer la phrase proverbiale (quand le contexte verbal ou la situation extra-linguistique s'y prête), il réactive systématiquement sa signification compositionnelle²². Cela lui permet d'affirmer ce que le proverbe exprime et simultanément cela dénomme une situation générique relative aux différents contextes où elle a été préalablement énoncée. Cette possibilité de réactiver la signification compositionnelle est particulièrement bien visible dans les constructions segmentées contenant le marqueur *to* ou *c'est* qui désignent explicitement le segment A et Z. D'ailleurs, la possibilité de réversion des segments A et Z (dans certains cas, en fonction de la détermination de l'attribut nominal du sujet, cf. ex. 14, 14'') témoigne aussi de la possibilité de réactivation de la signification compositionnelle des proverbes. Précisons toutefois que le sens d'un proverbe n'est jamais totalement celui de la combinaison de ses constituants, autrement dit son interprétation n'est jamais donnée entièrement compositionnellement. Pour atteindre le sens du proverbe, il faut supposer une montée abstractive d'un sens, littéral ou métaphorique, hyponymique vers un sens proverbial hyperonymique (Kleiber, 1994 : 212-213 ; 2000 : 56)²³.

La théorie du centrage méta-informatif (MIC) réserve le terme d'information pour désigner le contenu sémantique d'un message²⁴ et elle entend

²¹ Contrairement aux phrases génériques analytiques (comme *L'homme est mortel*) qui portent sur l'ensemble des individus d'une classe et ne tolèrent donc aucun contre-exemple, les phrases génériques typifiantes portent globalement sur une classe d'individus pouvant contenir des cas particuliers (des exceptions) qui confirment la règle. Pour les détails, se référer à Perrin (2000 : 69-73).

²² Ce qui n'est pas le cas lorsqu'on prononce des phrases idiomatiques non-proverbiales de type « événementiel » (comme par exemple : *Un ange passe, Les dés sont jetés...*).

²³ Sur une élévation hyperonymique du sens proverbial, voir Kleiber (2000 : 55-57).

²⁴ Il est constitué de cadres statiques ou dynamiques avec des ancrages spatio-temporels et des participants jouant des rôles dans la situation sémantique.

par méta-information la présentation linéaire du contenu sémantique dans l'énoncé. La structure méta-informative de chaque énoncé dépend de sa position à l'intérieur du discours et elle est strictement apparentée à la cohérence et à la cohésion de ce discours.

Dans la théorie MIC, le concept central est celui du centre d'intérêt (désormais CA²⁵). Le CA est un segment de l'énoncé qui est distingué (mis en valeur) par différents moyens linguistiques (ordre des mots, faits prosodiques, particules). Cette théorie distingue les énoncés simples non-étendus (i.e. non-segmentés) et les énoncés étendus (i.e. segmentés). Dans l'énoncé simple, les CA sont le sujet (qui constitue le CA principal) et les compléments (les CA locaux) étroitement liés au verbe dominant la structure syntaxique et sémantique. L'énoncé simple contient aussi (en plus d'une information sémantique) un protocole méta-informatif puisque l'énonciateur (pour produire un énoncé à partir d'une représentation mentale d'une situation sémantique) choisit parmi les participants celui qu'il décide de traiter comme le CA principal de l'énoncé et auquel il donne la place et la forme du sujet, et ensuite, il introduit le ou les compléments (les CA locaux, secondaires). Il existe donc une hiérarchie entre les CA. Ainsi, le sujet et l'objet sont définis comme des constituants pragmatiques et non seulement syntaxiques (ni même syntactico-sémantiques).

L'énoncé simple peut devenir étendu lorsque le locuteur choisit de topicaliser ou focaliser, et donc, mettre en relief l'un des constituants. Les énoncés étendus reposent sur la composition des espaces topologiques. Les CA sont alors le topique ou le focus²⁶ y constituant un espace autonome contrastant (par une mise en correspondance homotopique) avec le reste de l'énoncé (A. Włodarczyk, 2003a)²⁷. Le topique et le focus produisent de façon dynamique les opérations discursives de topicalisation et focalisation qui ont la faculté d'attirer l'attention de l'allocutaire sur un terme de l'énoncé. Mais cette mise en relief se fait de façon différente. Dans le cas de la focalisation, l'énonciateur désigne le terme (paradigmatiquement) dans le but de son identification

²⁵ Centre of Attention.

²⁶ Ils peuvent se superposer aux premiers CA (i.e. le sujet et l'objet), d'où l'idée d'isomorphisme entre le sujet et le topique, et l'objet et le focus.

²⁷ Les énoncés étendus se composent de deux parties contrastives : le topique correspond à l'information connue et il est le CA de l'information nouvelle du commentaire ; et inversement, le focus correspond à l'information nouvelle et il est le CA de l'arrière-plan (i.e. de la partie informative connue). Mais ni le topique n'est le synonyme de l'ancienne information ni le focus de la nouvelle information. Pour plus de précisions, se référer aux valeurs graduelles de ces espaces topologiques (cf. A. Włodarczyk, 2004). Un énoncé étendu comporte au moins un topique ou un focus ou les deux.

(contrastive, explicative ou autre). Le terme focalisé est toujours intégré dans la structure de l'énoncé et a une fonction syntaxique. Dans le cas de la topicalisation (apportant une ouverture sur l'axe syntagmatique), l'énonciateur choisit un terme dans le but de mettre en place un repère (un topique) à partir duquel il va construire son énoncé. Le terme topicalisé est hors de l'énoncé avec lequel il entretient une relation de dépendance.

Les proverbes partageant les structures attributives d'identification *A to Z / A c'est Z* comportent un topique explicite (fort) : le segment nominal A détaché à gauche. Le locuteur a choisi un CA principal (i.e. le sujet topicalisé) ce dont parle le proverbe. Ce premier CA est aussi frappé par un accent d'intensité. Le second CA, c'est un attribut nominal dans le segment Z. L'information contenue dans les énoncés proverbiaux est enrichie par des pointeurs méta-informatifs²⁸ qui mettent en valeur non seulement les CA du locuteur, mais également l'énoncé tout entier.

Le locuteur polonais et français a la possibilité de produire un énoncé proverbial avec l'attribut nominal du sujet avec ou sans marqueur méta-informatif (*to / c'est*), comme le montrent les exemples exposés dans le § 1 et 2. Il a le choix de produire soit la construction proverbiale liée (non-segmentée), telle que par exemple : *Czas jest najlepszym lekarzem / Le temps est le meilleur des médecins*, soit l'une des constructions proverbiales segmentées avec le *SNo* détaché à gauche : *Czas – jest najlepszym lekarzem / Le temps – est le meilleur des médecins* (i.e. construction segmentée avec le topique faible, obtenue à l'aide de la prosodie) ou encore *Czas – najlepszym lekarzem / Le temps – le meilleur des médecins* (i.e. construction segmentée également avec le topique faible, obtenue après l'effacement de la forme verbale *jest / est*). Enfin, le locuteur peut aussi enrichir (renforcer) la construction segmentée en introduisant le marqueur méta-informatif *to* ou *c'est* pour frapper plus fortement l'attention de son interlocuteur dans le but de le convaincre, de l'influencer ou de le conseiller : *Czas, to jest najlepszym lekarzem / Le temps, c'est le meilleur des médecins* (i.e. construction segmentée avec le topique fort). Alors qu'en français on a une seule construction avec le marqueur *c'est*, en polonais contemporain trois constructions avec le marqueur *to* coexistent : *A to jest Z* où *Z = SN* à l'instrumental (exemple supra), *A to jest Z* où *Z = SN* au nominatif (*Czas, to jest najlepszy lekarz / Le temps, c'est le meilleur des médecins*) et *A to Z* où *Z = SN* au nominatif (*Czas to najlepszy lekarz / Le temps, c'est le meilleur des médecins*).

En comparaison avec les constructions non segmentées (i.e. liées) où le relief est de degré « normal » (cf. par ex. dans 2a, 3a, 5a, 8a), l'absence de la

²⁸ Le terme « pointeur méta-informatif » est emprunté à H. Włodarczyk (2009).

forme verbale *jest / est* dans les constructions segmentées (cf. par ex. dans 3c et 13'') ou la présence des opérateurs d'identification *to* ou *c'est* dans les constructions segmentées amènent un changement de relief²⁹. La mise en relief dans les énoncés contenant les marqueurs *to / c'est* est la plus forte (le relief est particulièrement renforcé). Les deux pointeurs méta-informatifs *to* et *c'est* intensifient la visée assertive des proverbes, amplifient la mise en relief du proverbe et contribuent à la montée abstractive du sens proverbial.

CONCLUSION

Les proverbes étudiés dans les deux langues mises en contraste entrent dans des structures syntaxiques fixes existantes dans la langue, et qui sont d'un usage extrêmement fréquent. Il s'agit des constructions attributives segmentées avec le sujet générique détaché à gauche (i.e. topicalisé) et non pas de constructions spéciales.

Les opérateurs d'identification forte du polonais (i.e. *to*) et du français (i.e. *c'est*) apparaissant à la jonction des segments A et Z ont les mêmes fonctions discursives : celle de topicalisation à laquelle se superpose celle de mise en relief. *To* et *c'est*³⁰ dans les structures étudiées sont par excellence des morphèmes de relief qui mettent en lumière le proverbe contenant : leçon tirée de l'expérience, conseil de vie, précepte à suivre ou ligne de conduite.

Par ailleurs, dans les deux langues, le cadre syntaxique *A to Z / A c'est Z* est très fréquemment partagé par des sentences morales, des maximes de conduite, des slogans publicitaires³¹, faciles à répéter et à mémoriser, et aussi dans les exposés scientifiques³², bref dans tout discours de type épideictique (i.e. démonstratif) où l'on cherche à convaincre et à argumenter.

²⁹ La nécessité de distinguer des degrés divers dans la mise en relief des termes a été décrite en dehors de Hjelmslev (1971 : 174-200), par exemple, par Nølke (1988), Creissels (2004) et A. & H. Włodarczyk (2006).

³⁰ La force expressive de l'opérateur *c'est* a déjà été évoquée par G. & R. Le Bidois (1935/1971 : §207), Müller-Hauser (1943 : 205-220) et aussi par G. Guillaume (cf. l'article de F. Tollis, 2006).

³¹ *Moins vite, c'est moins d'accident ; Électricité, Gaz de France, c'est votre énergie ; Votre plancher, c'est le plafond du voisin ; Len to zdrowie (Le lin, c'est la santé) ; Nadzieja to my (L'espoir, c'est nous), etc.*

³² Pour le français, déjà G. & R. Le Bidois (1935, 1ère éd. / 1971 : §841) mentionnent l'usage habituel des constructions en *c'est* dans les exposés scientifiques. Müller-Hauser 1943 : 175) indique aussi que la segmentation de la phrase avec reprise de *SN* détaché à gauche à l'aide de *c'est* est habituelle dans les définitions.

Partie 5
Les applications de l'analyse contrastive
(en linguistique de corpus et en didactique
des langues)

Etude de corpus des constructions verbo-nominales de sentiment en français et en russe

Elena Melnikova¹

INTRODUCTION

L'analyse contrastive des faits de langues nécessite la constitution de corpus bilingues. L'étude de ces corpus s'inscrit dans un domaine relativement nouveau de la linguistique, celui de la linguistique de corpus. Sa méthode est fondée sur la collecte de bases de données informatisées comportant un grand nombre d'exemples pertinents pour une étude linguistique :

A corpus can be defined as a collection of texts assumed to be representative of a given language put together so that it can be used for linguistic analysis (Tognini Bonelli, 2001: 2).

Les méthodes quantitatives sont essentielles pour la linguistique de corpus (Rastier, 2009). Ceci permet d'effectuer des recherches sur la fréquence d'un ou des phénomène(s) linguistique(s), sur le taux d'équivalence d'un élément linguistique par rapport à d'autres dans une ou plusieurs langues. Le résultat quantitatif peut confirmer l'hypothèse qualitative (*idem*).

Les corpus bilingues sont de deux types : comparables et parallèles (ou corpus de traduction). Les corpus comparables, composés de textes originaux dans deux ou plusieurs langues qui respectent les mêmes critères de genre, de registre, de public visé, d'époque, ne permettent pas d'établir des équivalences de façon simple. Quant aux corpus de traductions, qui offrent un accès direct aux équivalences, on leur reproche souvent de contenir des traces de la langue source et, du fait de ces artefacts traductionnels, de ne pas être totalement fiables. Dans notre recherche, nous utilisons ces deux types de corpus afin d'établir les

¹ Université d'Etat d'Astrakhan & Université Stendhal-Grenoble3, Courriel : elenamel21@mail.ru

équivalents des constructions verbo-nominales de sentiment (dans le corpus parallèle), de définir leur fréquence (dans le corpus comparable), de systématiser leurs caractéristiques (dans les deux types de corpus).

Selon nos premières observations et en nous référant à la recherche de G. Gak (1983, [2006]), nous avançons l'hypothèse que les CVN_sent sont moins fréquentes en russe que les verbes distributionnels de sentiment en tant qu'équivalents de la structure *Verbe+N_sent* en français. Cette hypothèse sera analysée dans la section 3 (étude sur le corpus parallèle). Une seconde hypothèse est fondée sur la supposition que la combinatoire syntaxique et lexicale des N_sent permet de révéler leurs traits aspectuels et ce, grâce au calcul des fréquences dans le corpus comparable (section 4).

Dans un premier temps, nous présenterons notre corpus bilingue où nous examinerons les données recueillies pour l'étude contrastive des constructions verbo-nominales (CVN). Dans un deuxième temps, nous définirons la structure syntaxique des CVN. Ensuite nous procéderons à l'étude des équivalents-types des constructions françaises en russe (qui ne sont pas obligatoirement des constructions, mais souvent des prédicats verbaux *avoir peur / bojat'sia*). Nous présenterons pour finir le calcul des taux de fréquence des traits aspectuels (ponctuel ou duratif) des CVN de sentiment de type *être en colère / byt' v gneve, avoir de l'amour / pitat' ljubov'*, en français et en russe.

Nous avons extrait des occurrences de 7 N_sent choisis selon le critère de fréquence en français et en russe (*admiration / vosxiščenie, amour/ ljubov', angoisse / trevoga, bonheur / sčast'ie, colère / gnev, joie / radost', peur / strax*) à l'aide du patron syntaxique *V+N_sent* et *N_sent+V* dans les textes russes et français.

1. CORPUS BILINGUE

Nos deux corpus (comparables et parallèles) sont constitués de CVN_sent dans les deux langues. Pour le **corpus comparable** (Tableau 1), nous avons utilisé les bases de données Frantext (<http://atilf.atilf.fr/frantext.htm>) et Ruscorpora (<http://www.ruscorpora.ru/>) : 2029 textes d'auteurs contemporains entre 1950 et 2009 (environ 60 millions de mots), qui ont fourni 22 942 occurrences de CVN_sent en français et en russe.

	Français	Russe
Bases de données	Frantext	Ruscorpora
Genre	Romans, récits de voyage, essais, correspondance, mémoires	Romans, récits, essais, nouvelles, correspondance
Epoque	1950 – à nos jours	1950 – à nos jours
Nombre de mots	29 670 087	29 618 550
Nombre d'occurrences (V + N_sent et N_sent+V) retenues de l'échantillon	6 514 (sur 12 772)	4 853 (sur 10 170)

Tableau 1: Les données des corpus comparables

Pour constituer le **corpus parallèle** (Tableau 2) et aligner les textes, nous avons utilisé le logiciel Alinéa (cf. Kraif, 2006, et <http://w3.u-grenoble3.fr/kraif/>). Les textes parallèles (français-russes) sont des textes d'auteurs du XIX^e et XX^e s. (libres de droits), traités dans leur version originale et leur traduction. Nous avons réuni un corpus d'environ 10 millions de mots (84 textes) d'où nous avons pu recueillir 1500 occurrences de CVN_sent :

	Français-Russe		Russe-Français
Genre	Romans, récits		Romans, récits
Epoque	1830-1930		1830-1930
Nombre de textes	27 + 27 traductions		15 + 15 traductions
Nombre de mots	2 007 048	2 619 016	3 674 812
Nombre d'occurrences (Verbe+N_sent) retenues de l'échantillon	750		750

Tableau 2 : Les données des corpus parallèles

En résumé, le corpus comparable nous sert à calculer les fréquences des verbes de sentiment russes par rapport aux CVN_sent en français. Il permet également de révéler les traits aspectuels de N_sent à travers leur combinatoire syntaxique et lexicale. Le corpus parallèle est le corpus de contrôle qui permet d'extraire les équivalents fonctionnels des CVN_françaises en russe (par ex. les constructions impersonnelles, les verbes de sentiments, les CVN_sent) et inversement. Nous tenterons de proposer une méthodologie générale d'observation des données en linguistique contrastive.

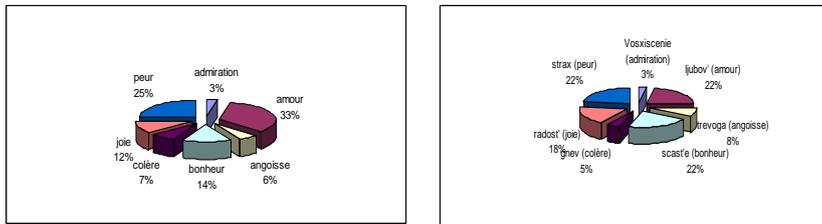
2. LE CHOIX DES N_SENT ET L'IDENTIFICATION DES CVN EN FRANÇAIS ET EN RUSSE

Comme il a été dit *supra*, les N_sent ont été sélectionnés d'après leur indice de fréquence dans les corpus comparables monolingues Frantext et Ruscorpora (Tableau 3).

N_sent français	Nombre d'occurrences	N_sent russes	Nombre d'occurrences
admiration	619	vosxiščenie	767
amour	6803	ljubov'	5958
angoisse	1163	trevoga	2174
bonheur	2815	sčast'e	5821
colère	1468	gnev	1245
joie	2324	radost'	4929
peur	4937	strax	6063

Tableau 3 : Les fréquences quantitatives des N_sent dans Frantext et Ruscorpora

Le pourcentage des fréquences pour *admiration* (3%) / *vosxiščenie* (3%), *angoisse* (6%) / *trevoga* (8%) et *colère* (7%) / *gnev* (5%) est presque le même dans les deux langues. Les autres noms manifestent un léger décalage dans leur fréquence, ce qui est probablement dû aux taux différents de l'usage de ces mots en français et en russe ou bien aux spécificités des deux corpus. Ainsi *sčast'e* (*bonheur*) est plus fréquent en russe (22%) que *bonheur* en français (14%), tandis que *ljubov'* (*amour*) en russe est moins fréquent (22%) que *amour* en français (33%) (Figures 1 / 2).



Figures 1 / 2 : Les fréquences des N_sent en français et en russe

La construction verbo-nominale est conçue ici comme l'association du verbe et du nom qui sont liés à différents degrés (constructions libres, semi-figées, figées (Mel'čuk, 2003)) sur le plan syntaxique et sémantique. Le constituant verbal d'une telle construction peut être nommé « collocatif » (Mel'čuk, 2003), qui désigne un membre dépendant « choisi en fonction du premier élément et du sens à exprimer » (*idem*). Parmi les collocatifs verbaux des N_sent, le verbe peut appartenir à la classe des verbes supports « purs » (*avoir de l'admiration pour qn, être en colère, faire peur*) mais aussi des supports stylistiquement enrichis (M. Gross, 1981, 1998 ; Vagner, 2004) comme par exemple *exploser de colère*. Le verbe peut exprimer les phases aspectuelles (G. Gross, 1996) : *se mettre en colère, entrer en fureur* ou des aspects plus spécifiques de l'expression des sentiments : *vivre dans le désespoir* ou *nager dans le bonheur*. Les constructions Verbe+N_sent ont été bien étudiées pour le français, mais n'ont pas encore été examinées de façon approfondie en russe.

3. QUELS EQUIVALENTS DES CVN FRANÇAISES EN RUSSE ? (CORPUS PARALLELE)

L'étude contrastive des CVN sur le corpus parallèle nous a permis d'établir dans quelle proportion le russe utilise-t-il ce type de constructions par rapport au français (Tableau 4) :

En français		En russe	
CVN	<i>avoir de l'amour</i>	CVN	<i>Pitat' ljubov'</i>
	<i>avoir peur</i> <i>avoir de l'admiration</i>	Verbes distributionnels	<i>bojat'sja</i> <i>vozxištat'sja</i>
	<i>Il éprouve de la joie ('à lui (dat) joyeusement')</i>	Constructions impersonnelles	<i>emu radostno (litt. à lui joyeux)</i>
	<i>Il a de la tristesse / + il a peur ('à lui (dat) triste /+peureux')</i>		<i>emu grustno /+strašno (litt. à lui triste / peureux)</i>

Tableau 4 : Les équivalents des CVN françaises en russe

Les premiers décomptes effectués dans le corpus parallèle sur l'échantillon de *strax* (*peur*), *gnev* (*colère*) et *ljubov'* (*amour*), montrent que pour *peur*, la répartition est la suivante : 60% d'équivalents verbaux (*bojat'sja* (*craindre*), *pugat'sja* (*s'effrayer de*), *trusit'* (*trembler devant qn*) etc.), 11% de CVN avec *peur* comme nom de sentiment (*počuvstvovat' strax* (*éprouver de la peur*), *oščutiit' strax* (*sentir de la peur*), *trepetat' ot užasa* (*trembler d'effroi*) etc.) et 16% de constructions impersonnelles (*stalo strašno* (*c'est devenu effrayant*), *stalo žutko* (*c'est devenu horrible*), *bylo užasno* (*c'était terrible*) etc.)². Pour *colère*, en revanche, nom pour lequel le russe ne dispose pas de construction impersonnelle, la proportion des CVN (*vskipet' gnevom* (*bouillir de colère*), *zapylat' gnevom* (*s'enflammer de colère*), *ispytat' bešenstvo* (*éprouver de la rage*) etc.) augmente sensiblement : 36% contre 45% de verbes (*rasserdit'sia* (*se fâcher*), *raz'jarit'sja* (*se mettre en fureur*), *vzbesit'sja* (*enrager*) etc.) et, enfin, pour *amour* 27% de CVN (*pitat' ljubov'* (*nourrir l'amour*), *ispytyvat' ljubov'* (*éprouver de l'amour*, *čuvstvovat' ljubov'* (*sentir de l'amour*) etc.) contre 46% de verbes (*ljubit'* (*aimer*), *vljubit'sja* (*s'éprendre de qn*), *pristrastit'ja* (*se passionner pour qch*) etc.). Nous n'avons relevé que très peu de constructions impersonnelles avec *ljubov'* (*amour*). Pour mieux illustrer nos observations, nous avons présenté ces données dans le tableau comparatif ci-dessous (Tableau 5).

² Les 12% restant (pour les équivalents de *strax* (*peur*) et les taux restants des autres équivalents russes) sont répartis entre d'autres équivalents comme des expressions libres, participes ou autres qui sont dus, selon nous, à une certaine liberté que peuvent se donner les traducteurs par rapport aux constructions de la langue source.

En français	En russe		
CVN_sent	CVN_sent	Verbes	Constructions impersonnelles
Peur (avoir peur)	11% : <i>počuvstvovat'</i> <i>strax</i> (éprouver de la peur), <i>oščitit' strax</i> (sentir de la peur), <i>trepetat' ot užasa</i> (trembler d'effroi)	60% <i>bojat'sja</i> (craindre), <i>pugat'sja</i> (s'effrayer de), <i>trusit'</i> (trembler devant qn)	16% <i>stalo strašno</i> (c'est devenu effrayant), <i>stalo žutko</i> (c'est devenu horrible), <i>bylo užasno</i> (c'était terrible)
Colère (être en colère)	36% <i>vskipet' gnevom</i> (bouillir de colère), <i>zapylat' gnevom</i> (s'enflammer de colère), <i>ispytat' bešenstvo</i> (éprouver de la rage)	45% <i>rasserdit'sia</i> (se fâcher), <i>raz'jarit'sja</i> (se mettre en fureur), <i>vzbesit'sja</i> (enrager)	0 %
Amour (avoir de l'amour)	27% <i>pitat' ljubov'</i> (nourrir l'amour), <i>ispytyvat' ljubov'</i> (éprouver de l'amour), <i>čuvstvovat' ljubov'</i> (sentir de l'amour)	46% <i>ljubit'</i> (aimer), <i>vljubit'sja</i> (s'éprendre de qn), <i>pristrastit'ja</i> (se passionner pour qch)	3% : <i>U menja ljubov'</i> (« chez moi amour »)

Tableau 5 : Le taux des équivalents fonctionnels des CVN françaises en russe³

³ Les pourcentages restants jusqu'à 100% correspondent à d'autres équivalents dus probablement à une certaine liberté de la traduction.

L'observation des données concernant les noms *amour*, *colère*, *peur*, confirme notre hypothèse selon laquelle le russe aurait tendance à utiliser plus de verbes (perfectifs et imperfectifs) de sentiments que de CVN_sent (Figure 3) :

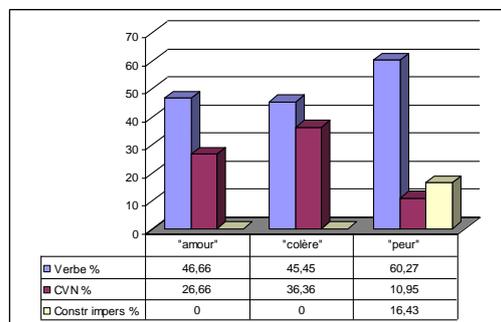


Figure 3 : Les équivalents fonctionnels des CVN françaises en russe (corpus parallèle)

Ainsi, par exemple, pour *avoir peur* on retrouve systématiquement des équivalents verbaux en russe comme *bojat'sja* (*s'apeurer*), pour *avoir de l'amour* – *ljubit'* (*aimer*), pour *être en colère* – *zlit'sja* (*se fâcher*) :

- (1) il **avait peur** aussi de sa chambre d'hôtel (A. de Saint-Exupéry. Vol de nuit)
 он **боялся** своей комнаты в гостинице.
 on **bojalsja** svoej komnaty v gostinice
 il **avoir peur** (passé, imperf.) sa chambre (gén.) dans hôtel (prép.)

Les constructions impersonnelles (comme en 2) sont également assez nombreuses en russe, ce qui nécessite de les prendre en compte dans nos analyses. Elles sont constituées d'un pronom personnel au datif et d'un adverbe de sentiment, le verbe *être* étant omis au présent en russe.

- (2) Cet imbécile de Rivière qui m'a ... qui s'imagine que **j' ai peur** ! (A. de Saint-Exupéry. Vol de nuit)
 Этот болван Ривьер воображает ... что ... что **мне страшно** !
 Ètot bolvan Rivière vooobražает... što... što **mne strašno** !
 Cet imbécile Rivière imaginer (présent) ... que ... que **moi (dat.) peureux**

Les autres cas qui ne sont ni verbes, ni constructions impersonnelles sont souvent dus au choix du traducteur. Les CVN françaises peuvent être traduites en

russe par des noms, des adjectifs ou des participes et autres expressions libres, ou parfois peuvent même ne pas être traduites.

Ainsi, le corpus de traduction (parallèle) nous a permis de repérer les principales équivalences des CVN françaises dans les textes russes. Pour certains CVN_sent en français (CVN_ peur, amour, colère, le russe emploie plus fréquemment des verbes distributionnels de sentiment (*bojat'sja* (avoir peur), *ljubit'* (avoir de l'amour), *zlit'sja* (être en colère)) que des CVN.

Dans la partie suivante, nous allons vérifier notre deuxième hypothèse, à savoir que la combinatoire syntaxique et lexicale des N_sent est révélatrice de leurs propriétés aspectuelles. Nous allons proposer une étude de cas (avec les N_sent_colère (*gnev*) et amour (*ljubov'*)). Le calcul des paramètres aspectuels de ces deux N_sent et des verbes collocatifs sera effectué à partir des données du corpus comparable.

4. LE CALCUL DES PARAMETRES ASPECTUELS (CORPUS COMPARABLE)

L'aspectualité des CVN_sent est fondée sur deux caractéristiques principales : la durativité et la ponctualité, qui affectent le nom (Cf. Melnikova 2009, Melnikova & Novakova, à paraître). Pour l'étudier, nous avons retenu ici trois paramètres révélés à partir du verbe de la CVN. Il s'agit de l'*aspect lexical*, des *temps verbaux* et des *phases aspectuelles*. Les verbes qui se combinent avec *colère/gnev* et *amour/ljubov'* ont été classés selon leur aspect lexical ponctuel ou duratif. Cet échantillon du classement est proposé en annexe.

4.1 Aspect lexical du verbe

Les verbes d'aspect ponctuel ou duratif se combinent respectivement avec *colère* (*ponctuel*) et *amour* (*duratif*). Ainsi en (3), le nom *colère* est suivi du verbe ponctuel *s'évanouir*. Dans la traduction, *gnev* est accompagné de *isčeznut'* (*disparaître*) qui est aussi ponctuel. La combinatoire de la CVN est enrichie de marqueurs de ponctualité comme l'adverbe *bientôt* (*vskore*) :

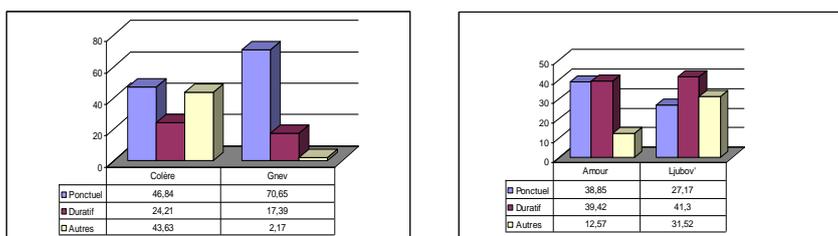
- (3) Fabrice tint bon aux premières mesures, mais bientôt **sa colère s'évanouit**, et il éprouva un besoin extrême de répandre des larmes. (Stendhal. Chartreuse de Parme)
 Первые такты Фабрицио крепился, но вскоре весь его **гнев исчез**, и он почувствовал, что сейчас заплачет
 Pervye takty Fabricio krepilsja, no vskore ves' ego **gnev isčez**, i on počuvctvoval, što sečas zaplačet (Stendhal. Parmškaia obitel)

Premiers mesures Fabricio se tenir (passé, imperf.), mais bientôt toute sa **colère disparaître** (passé, perf.), et il sentir (passé, perf.), que maintenant pleurer (futur, perf., inch.)

Le nom *amour* (*ljubov'*) attire le verbe support duratif comme en (4) *attendre* (*ždat'*). Le contexte confirme le trait duratif pour *ljubov'* (*amour*) en précisant son étendue dans le temps (*svojej pory / son temps*) :

- (4) Duša ego byla eščë čista i devstvenna; ona, možet byt', **ždala** svoej **ljubvi**, svoej pory... (I. Gontcharov. Oblomov)
 Душа его была еще чиста и девственна; она, может быть, **ждала** своей **любви**, своей поры...
 Ame son être (passé) encore pure et vierge ; elle, peut-être, **attendre** (passé, imperf.) son **amour** (gén), son temps (gén)
 Son âme était encore pure et neuve : il se peut qu'elle **attendît** son heure, son **amour**,... (I. Gontcharov. Oblomov)

Ainsi, l'aspect lexical ponctuel des verbes est en cohérence avec l'aspect ponctuel des N_sent (*colère*), et l'aspect duratif, avec celui des N_sent duratifs (*amour*)(cf. Figures 4 / 5).



Figures 4 / 5 : Le taux de l'aspect lexical (ponctuel et duratif) des CVN avec colère et gnev & amour et ljubov'

La figure 5 montre que *amour* et *ljubov'* peuvent se combiner aussi bien avec des verbes ponctuels (*amour* 38,85%, *ljubov'* 27,17%) qu'avec des verbes duratifs⁴ (*amour* 39,42%, *ljubov'* 41,3%). Ce fait peut être dû aux spécificités des corpus et à leurs limites. Nos résultats montrent donc que *ljubov'* et *amour* sont biaspectuels.

⁴ Pour plus de détails concernant les verbes collocatifs cf. l'Annexe.

4.2 Les temps verbaux

La distinction aspectuelle accompli / inaccompli en français s'exprime formellement à travers l'opposition entre temps composés / temps simples (Creissels 1993/1994). Voici un exemple de l'aspect accompli exprimé par le passé composé en français (5) :

- (5) ...eh bien, fit Joseph, la tête jetée en arrière, je suis tombé sur un passage d'une grossièreté inexprimable et **la colère m'a pris**... (J. Green. Moira)

En russe, les temps verbaux ne jouent pas de rôle distinctif dans la détermination des aspects : c'est la morphologie verbale qui indique l'aspect perfectif ou imperfectif du verbe. Ainsi, en (6) le verbe perfectif *rodit'sja* (*naître*) est en cohérence avec l'aspect ponctuel de *gnev*.

- (6) No tut v nej **rodilsja gnev** na ženščinu, kotoraja nastupila na radost'
(G. Chtcherbarova. Malčik i devočka)
Но тут в ней **родился гнев** на женщину, которая наступила на радость.
Mais tout à coup en elle **naître** (passé, perf.) **colère** (acc.) pour femme (acc.), qui marcher dessus (passé, perf.) joie (acc.)
Et tout à coup **une colère est née** en elle contre la femme qui a marché dessus une joie

L'adverbe *tut* (*tout à coup*) apporte aussi une nuance de rapidité et de réaction brusque dans la combinatoire de la CVN. De plus, le verbe *rodit'sja* (*naître*) est porteur de la phase inchoative, qui signifie le début de l'action. Ce verbe, souvent employé au passé perfectif en russe et au passé composé en français, est aussi porteur du trait aspectuel ponctuel.

Pourtant le verbe inchoatif *naître* (*rodit'sja*) se rencontre aussi à l'imparfait (7). Combiné à *amour*, le procès de *naître* à l'imparfait devient duratif. C'est le cas de l'impact du temps grammatical (en l'occurrence l'imparfait) sur l'aspect lexical ponctuel du verbe (Wilmet, 1997: 393)⁵ :

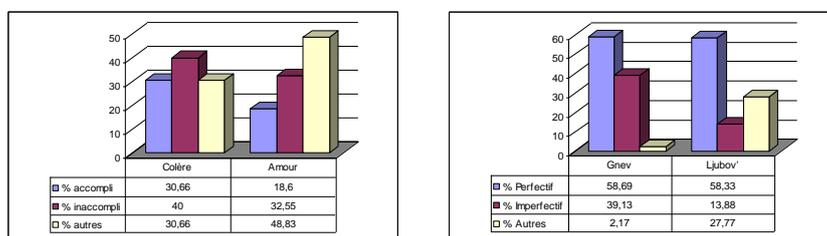
- (7) Elle avait rompu avec Francueil, et maintenant un nouvel **amour naissait** dans son coeur. (J. Guehenno. Jean-Jacques)

⁵ Sur les interférences complexes entre aspect *lexical*, aspect *grammatical* et contexte, cf. aussi la contribution de T. Muryn dans ce volume.

Le trait aspectuel duratif est véhiculé en russe par l'aspect imperfectif du verbe, notamment en (8) par le verbe *mlet'* (*se pâmer*) :

- (8) Yan Vladislavovitch **mlel ot ljubvi** i ot tepla (K. Boukcha. Dom, kotory postroim my)
 Ян Владиславович **мле́л от любви** и от тепла
 Yan Vladislavovitch **se pâmer** (passé, imperf.) **d'amour** (gén) et de chaleur (gén)
 Yan Vladislavovitch **se pâmait d'amour** et de chaleur

Les temps verbaux sont des marqueurs de l'aspect (accompli pour les formes composées et inaccompli pour les formes simples). Le graphique du calcul de l'aspect grammatical est présenté séparément pour les N_sent français (*colère* et *amour*) et pour les N_sent russes (*gnev* et *ljubov'*). Ceci s'explique par le fait que les paramètres de l'aspect morphologique en russe et des temps verbaux en français sont de nature différente (Figures 6 / 7).



Figures 6/7 : Le taux de l'aspect grammatical des CVN avec *colère* et *amour* & *gnev* et *ljubov'*

Les résultats de l'analyse du corpus comparable montrent que les verbes dans les CVN_sent françaises (*colère* et *amour*) sont souvent utilisés à l'imparfait, tandis que les verbes des CVN_sent russes (*gnev* et *colère*) sont le plus souvent perfectifs. La fréquence des CVN françaises à l'imparfait peut être expliquée par le style de narration des textes littéraires où l'imparfait est presque omniprésent.

4.3 Les phases aspectuelles

Les phases aspectuelles (inchoative et terminative), exprimées par les verbes collocatifs des CVN, sont plus fréquentes pour *colère* (ponctuel), tandis que la phase cursive apparaît dans les contextes avec *amour* (duratif).

En (9) la phase **inchoative** du verbe *entrer* est renforcée par le circonstant (*pour la première fois*). Le passé simple marque également le caractère ponctuel et brusque de la suite des actions.

- (9) Carlos, pour la première fois, car il était d'ordinaire très calme et très tolérant avec Agustin et Vanessa, **entra dans une colère** épouvantable et brûla le drapeau (J. d'Ormesson. Tous les hommes sont fous)

En russe, l'exemple (10) illustre la combinaison du verbe inchoatif *načinal'sja* (*commençait*) avec le nom ponctuel *colère* :

- (10) Azef volnovalsja, **načinal'sja gnev**, na tolstyx gubax pojavilas' pena sljunej (B. Gul. Azef)
 Азэф волновался, **начинался гнев**, на толстых губах появилась пена слюней
 Azef s'inquiéter (passé, imperf.), **commencer** (passé imperf.) **colère** (nom.), sur épaisses lèvres (instr.) apparaître (passé, perf.) écume (nom.) salive (gén.)
 Azef s'inquiétait, la **colère commençait**, une écume de salive est apparue sur ses lèvres épaisses

L'expression de la phase **ursive** est réservée avant tout aux CVN d'aspect duratif comme en (11) :

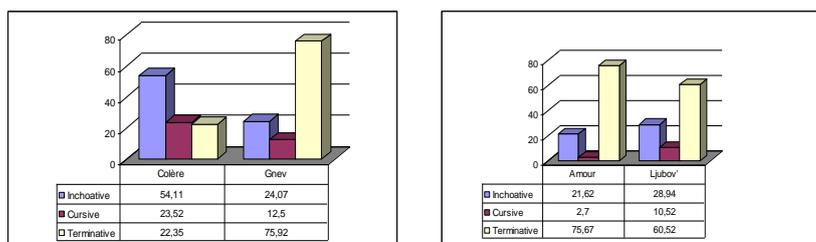
- (11) ... **prebyvaja v ljubvi**, ty prebyvaeš v večnosti...(V.Aristov. Po krugu vspiat)
 ... **пребываая в любви**, ты пребываешь в вечности...
 ...**séjourner (gérondif) en amour** (instr.), tu séjourner (présent) en éternité (instr.)
 ...**en étant en amour**, tu es en éternité

La phase **terminative** est en combinaison avec l'aspect lexical perfectif du verbe et, respectivement, avec l'aspect ponctuel du nom, comme en (12) :

- (12) Čtoby poljubit' čeloveka, nado, čtoby tot sprjatal'sja, a čut' liš pokažet lico svoë – **propala ljubov'** (F. Dostoïevski. Brat'ja Karamazovy)
 Чтобы полюбить человека, надо чтобы тот спрятался, а чуть лишь покажет лицо свое – **пропала любовь**
 Pour aimer (inf., perf., inch.) homme (acc.) il faut que celui-ce cacher (subj, perf.), mais à peine montrer (présent-fut. , perf.) visage (acc.) sien – **disparaître** (passé, perf.) **amour** (nom.)

Il faut qu'un homme soit caché pour qu'on puisse l'aimer ; dès qu'il montre son visage, l'amour disparaît (F. Dostoïevski. Frères Karamazov)

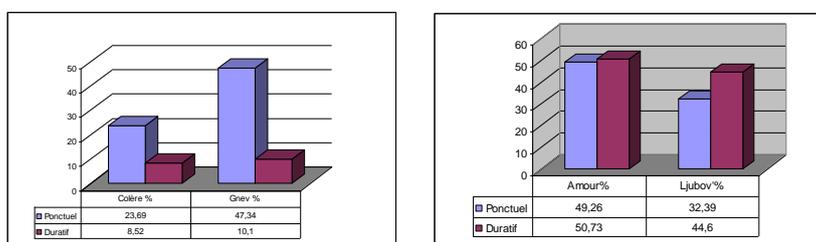
En résumé, l'expression des phases du début et de la fin du procès est très fréquente pour les N_{sent} français et russes. Le calcul des occurrences phasiques a été effectué sur la totalité des verbes exprimant les valeurs de phases (Figures 8/9) :



Figures 8/9 : Les phases des CVN avec colère et gnev & amour et ljubov'

On observe que la phase terminative apparaît le plus souvent dans le corpus (*amour* 75,67% et *ljubov'* 60,52%). Le nom *colère* apparaît dans 54,11% des cas dans une combinatoire exprimant la phase inchoative, tandis que *gnev* apparaît surtout avec des verbes exprimant la phase terminative (75,92%), ces deux phases étant en harmonie avec l'aspect ponctuel des N_{sent} *colère* /*gnev*. *Amour* n'apparaît que très rarement dans une combinatoire de phase cursive, ce qui peut être dû à la spécificité des deux corpus.

Les calculs présentés dans les Figures 10/11, sont issus du corpus comparable, à partir de trois paramètres aspectuels du verbe (aspect lexical, temps verbaux, phases) dans les constructions *Verbe+N_{sent}* et *N_{sent}+Verbe*.



Figures 10/11 : L'aspect des CVN avec colère et gnev & amour et ljubov'

Les graphiques montrent que *colère* et *gnev* se rencontrent plus souvent en combinaison avec les verbes ponctuels qu'avec les verbes duratifs. En revanche, la combinatoire d'*amour* et de *ljubov* montre qu'ils véhiculent le trait duratif beaucoup plus que *colère* et *gnev*, tout en acceptant des combinaisons aspectuelles ponctuelles. La différence entre le trait ponctuel et le trait duratif est beaucoup plus marquée au sein des CVN *colère* et *gnev* où *gnev* (ponctuel) (47,34%) est deux fois plus élevé que celui de *colère* (23,69%). Ceci est dû à une combinaison très fréquente de *gnev* avec les verbes inchoatifs comme *vpast' v* (*se mettre en*), *vojt' v* (*entrer en*) et terminatifs comme *projt' (passer)*, *isčeznut' (disparaître)*. En revanche, cette différence est quasi imperceptible pour *amour* où les CVN d'aspect duratif (50,73%) dépassent légèrement le nombre de CVN d'aspect ponctuel (49,26%) et sont presque au même niveau en russe (44,6%). Les constructions russes avec *ljubov'* véhiculent plus fréquemment l'aspect duratif (44,6%) à l'aide de *prebyvat' v* (*être en*), bien que le ponctuel soit aussi présent (32,39%) *propast' (disparaître)*, *zakončit'sja (finir)*.

CONCLUSION

A travers notre analyse contrastive, nous avons pu mettre en évidence l'apport des corpus comparables et parallèles dans l'analyse de l'aspectualité des N_{sent} en français et en russe. Leur combinatoire syntaxique et lexicale a été aussi étudiée sur ces deux types de corpus bilingues. Le principal avantage du corpus comparable est la possibilité qu'il donne de calculer les fréquences et la distribution des sept N_{sent}. Il a également permis de révéler leurs propriétés aspectuelles à travers trois paramètres aspectuels du verbe (l'aspect lexical, l'aspect grammatical et les phases du procès). Le corpus parallèle, quant à lui, a permis de calculer les équivalents des CVN françaises en russe, ainsi que d'établir les similitudes et les différences entre les traits aspectuels des N_{sent} dans les deux langues. Ainsi, *colère* présente des caractéristiques moins ponctuelles que *gnev* en russe, tandis que *amour* et *ljubov'* sont d'aspect plutôt duratif.

Nos hypothèses de départ ont été en grande partie vérifiées. Ainsi, la première hypothèse, testée sur les CVN des trois N_{sent} (*amour / ljubov'*, *colère / gnev* et *peur / strax*) est confirmée, grâce au calcul des équivalents russes des CVN françaises (corpus parallèle). Les données montrent que le russe utilise plutôt les verbes que les CVN. Les résultats des calculs des paramètres aspectuels ont prouvé, conformément à la seconde hypothèse, que la combinatoire des N_{sent} permet de révéler leurs traits aspectuels et ce, dans les deux langues (corpus comparable et parallèle). Notamment, les verbes d'aspect ponctuel accompagnent

souvent les N_sent ponctuels (*colère*) et les verbes d'aspect duratif se combinent plutôt avec les N_sent duratifs (*amour*).

Les résultats provenant des deux corpus ne sont pas égaux et peuvent être dû à de nombreuses raisons : 1) l'artefact de la traduction; 2) l'influence de la langue source; 3) les époques différentes des textes des deux corpus; 4) les époques différentes des textes originaux et de leurs traductions dans le corpus parallèle; 5) la petite taille du corpus parallèle à cause des droits d'auteur ; 6) les textes d'un seul genre littéraire et le large emploi de formes de narration; 7) les systèmes linguistiques différents du français et du russe.

Ce travail étant en cours, il nous reste aussi plusieurs pistes à explorer, comme par exemple, la vérification de la fiabilité des données issues des corpus parallèles en croisant les données dans les deux sens : français-russe et russe-français. En outre, il s'avère important de vérifier les fréquences d'emploi de certains équivalents fonctionnels dans les corpus comparables (le va-et-vient constant entre les deux types de corpus qui sont complémentaires). D'autres paramètres de la combinatoire peuvent également être pris en comptes lors des calculs, tels que l'impact de la négation ou de l'interrogation sur l'aspectualité des N_sent. Ainsi dans *L'amour ne dura pas* (J. d'Ormesson), *amour* n'est plus duratif et dans *Emu stydno, no gnev eščě ne prošěl [il a honte, mais sa colère n'est pas encore passé]* (P. Luknizki), *gnev (colère)* n'est plus ponctuel terminatif. Les modificateurs (bonheur *éternel* vs colère *soudaine*) sont également à prendre en compte pour le calcul des valeurs aspectuelles des N_sent.

Annexe

La liste des verbes qui se combinent avec les N_sent étudiés

Grâce à l'étude des deux types de corpus nous avons pu établir cette liste des verbes qui se combinent avec *colère / gnev* et *amour / ljubov'* et les classer selon leurs traits aspectuels. Dans le cas de combinaisons fréquentes du verbe avec un des N_sent (*colère* ou *amour*, *gnev* ou *ljubov'*), ce nom est marqué entre parenthèses.

FRANÇAIS	RUSSE
PONCTUEL	PONCTUEL (verbes perfectifs)
tressaillir de, frémir de, bondir de (<i>colère</i>),	sodrognut'sia, vstrepenut'sja, vskolyxnut'sja, tolknut'sja, plesnut'sja
s'enflammer sous	vspyxnut'
jaillir, surgir	vyskočit', slučit'sja, vzniknut', pojavit'sja, bryzgat'
saisir / être saisi de	ovladet', oxvatit' , zaxvatit', obujat', tronut'
(<i>colère</i>) éclater	sverknut', blesnut' , melknut'
(<i>colère</i>) exploser	vzorvat'sja
bouleverser, secouer, briser	obrušit',
frapper	napast', naletet',
sauter	svalit'sia
DURATIF	DURATIF (verbes imperfectifs)
(<i>amour</i>) durer, (<i>amour</i>) subsister, demeurer	dlit'sia
vivre (dans)	zit' v, pereživat' , provodit' (vremja) v (passer le temps en)
garder	xranit'
attendre	oždat'
ne pas connaître des bornes	ne bylo predela
se répandre	isxodit'
mourir de (<i>amour</i>)	umirat' ot
PHASES	PHASES
Inchoatif	Inchoatif (verbes perfectifs)

(<i>amour</i>) re/naître	zakrast'sja, vselit'sja
entrer dans	prijti v
commencer, engendrer	načinat'sja (+inf)
se mettre en (<i>colère</i>), se prendre de (<i>colère</i>)	V_sent (razozlit'sja, rassedit'sja)
s'éveiller	zakrutit'sja
(<i>colère</i>) monter, lever	podnjat'sja
tomber en	vpast' v
(<i>colère</i>)déchaîner, déclencher	zatejat'
(<i>colère</i>) s'/rallumer	zagoret'sja
Terminatif	Terminatif (verbes perfectifs)
s'/achever, (<i>colère</i>)cesser, finir, s'/effacer, (<i>amour</i>) s'évanouir , s'arrêter	končit'sja, issiaknut',umjat', unjat'
(<i>amour</i>) s'/éteindre (<i>amour</i>)	pogasnut', ugasnut', potuxnut'
s'en aller, (<i>amour, colère</i>) passer	projti, ujtí, minovat'
se dissiper	razvejat'sja
(<i>amour</i>) mourir	umeret', pogibnut'
(<i>amour</i>)disparaître	isčeznut'
tomber	otstupit', otpustit'
s'éloigner	uletučit'sja
tuer	podavit'
briser (<i>amour</i>), détruire (<i>amour</i>)	razrušit'
Cursif	Cursif (verbes imperfectifs)
être en (dans), se retrouver dans, rester en	byt' v, naxodit'sja, prebyvat'
en train de faire qch, continuer de faire qch	prodolžat' + inf
Itératif	Itératif (verbes imperfectifs)
aller et venir	pojavljat'sja i uxodit', to otljažet, to sxvatit' (perfectif)

Valeurs et variations de l'article dans le cadre de la structure *c'est Dét GN* : vision didactique

Spiridonova Olga¹

INTRODUCTION

L'objectif de la présente contribution est d'étudier l'emploi de l'article au sein de la structure *c'est Dét GN* afin de mettre en évidence les difficultés que cette structure peut représenter aux niveaux linguistique et didactique.

Ainsi nous cherchons à analyser l'influence de l'environnement syntaxique et sémantique sur l'emploi de l'article défini/indéfini après *c'est*. Nous envisageons également d'observer si le recours à la langue maternelle (le russe) par les tests de substitution faciliterait l'interprétation de la valeur de l'article dans la situation de communication et aiderait les apprenants à choisir la forme correcte.

Ces objectifs déterminent la structure suivante de notre contribution.

Nous commencerons par la justification du choix de la structure *c'est Dét GN* pour notre étude (section 1), nous rappellerons ensuite les principales valeurs de l'article en français (section 2) et les moyens d'expression de la catégorie de la détermination en russe (section 3), puis, nous caractériserons brièvement la structure syntaxique *c'est* (section 4) et présenterons cette structure avec l'article défini (section 5) et indéfini (section 6). Nous terminerons notre analyse par l'examen des cas où l'article indéfini apparaît dans un cadre syntaxique destiné à l'article défini (section 7) et des cas où plusieurs interprétations sont possibles (section 8) pour arriver à la conclusion où nous résumerons les voies de la présentation didactique de la structure *c'est Dét GN* aux apprenants russophones.

Le corpus pour le présent article a été principalement construit sur la base de deux romans français contemporains, celui de Blandine Le Callet *Une pièce montée* (2006) et celui de Daniel Pennac *Le chagrin d'école* (2007) qui nous ont permis de constituer un échantillon de 257 exemples. Pour les exemples sur les valeurs de l'article en russe et en français, nous nous sommes servie du

¹ Université de Grenoble, LIDILEM, e-mail : olgaspir@yahoo.fr

roman de Jean Echenoz *Courir* (2008).

1. LA PROBLEMATIQUE RELEVANT DE L'APPRENTISSAGE DE L'ARTICLE

Toutes les études consacrées à l'apprentissage de l'article (en français aussi bien qu'en anglais) soulignent la difficulté de l'appropriation de ce phénomène grammatical. Cela concerne surtout les apprenants dont la langue maternelle ne comporte pas cet élément morphologique, ce qui est le cas de la majorité des langues slaves, y compris le russe (Pritčina, 1983 ; DeKeyser, 2005 ; Fen-Chuan Lu, 2001 ; Ionin, 2004 ; Jarvis, 2002 ; Liu, Gleason, 2002 ; Master, 1990, 1994).

Les chercheurs notent que les problèmes d'apprentissage de l'article sont généralement dus aux facteurs suivants :

- 1) l'abstraction des valeurs sémantiques de la *généricité, détermination, indétermination, partie-tout* exprimées par l'article ;
- 2) l'influence de l'environnement syntaxique (certaines structures se marient mieux avec l'article défini, d'autres avec l'article indéfini) ;
- 3) plusieurs possibilités d'interprétation des valeurs de l'article et, par conséquent, la possibilité du choix de la forme *le/un*, ouvertes par certains contextes syntaxique, sémantique et textuel ;
- 4) la présentation assez réductrice de ce phénomène dans les manuels de grammaire, où les règles d'emploi correspondent fréquemment au niveau de la phrase en laissant de côté la dimension textuelle des emplois de l'article.

L'emploi de l'article défini/indéfini dans le cadre de la structure *c'est* sollicite toutes les difficultés énumérées, ce qui justifie notre choix de cette structure comme objet d'étude afin d'illustrer les principaux problèmes liés à l'apprentissage de l'article et de proposer certaines solutions didactiques.

2. VALEURS DE L'ARTICLE

L'article fait partie de la classe très large des déterminants, englobant les mots qui « doivent nécessairement précéder un nom commun pour constituer un groupe nominal bien formé » (Riegel & *al.*, 1994 : 151). Sémantiquement, les déterminants assurent le passage du mot de la langue au discours en lui confiant la valeur générique, définie ou indéfinie.

On parle du sens **générique** si le nom réfère à l'ensemble d'une classe ou d'une sous-classe d'individus. En français, trois formes de l'article, LE, LES et UN peuvent exprimer ce sens-là, par exemple :

- (1) Traditionnellement en Tchécoslovaquie **l'instituteur** est un cantor avant tout chargé de faire chanter **les enfants** et de leur faire connaître **la musique**. (Echenoz)
- (2) **Une jeune femme** bien élevée n'embrasse jamais la première. (Le Callet)

Pour les emplois dits **définis**, il est admis qu'il s'agit des groupes nominaux où « le contexte permet au Locuteur de repérer l'objet du monde que X dénote et de penser que le Destinataire l'a également repéré » (Kahane, 2007 : 159). C'est-à-dire, l'emploi défini présuppose « l'existence et l'unicité » (Riegel & al., 1994 : 154) ou « la notoriété et l'unicité » (Wilmet, 2007 : 148) de l'objet pour le Locuteur et le Destinataire. Le contexte inclut le monde extérieur directement perceptible par les interlocuteurs (la situation de communication), les connaissances partagées par les interlocuteurs – les objets uniques ou conventionnels (la préfecture pour une ville, le président pour une université), le discours antérieur (emploi anaphorique) ou postérieur (emploi cataphorique, détermination par ce qui suit, une subordonnée relative ou un complément prépositionnel), par exemple :

- (3) D'abord, ayant quitté depuis trois ans **l'école** où sa famille n'avait plus **les moyens** de le maintenir... (Echenoz)

Dans l'exemple (3), *l'école* relève de la classe des objets uniques et conventionnels, et *les moyens* peut servir d'exemple d'un emploi cataphorique : le syntagme est déterminé par un complément de nom qui le suit – *de le maintenir*.

- (4) Le père d'Émile l'aurait mieux vu **instituteur**. Émile voulait bien passer **l'examen** mais... (Echenoz)

Dans l'exemple (4), *l'examen* est un cas d'anaphore associative : il s'agit d'un examen pour le poste de professeur.

Les emplois **indéfinis** entraînent une interprétation opposée à celle des emplois définis. Dans ces cas-là, « le contexte ne permet pas au Locuteur de repérer l'objet du monde que X dénote ou ne lui permet pas de penser que le Destinataire l'ait repéré » (Kahane, 2007 : 160). C'est-à-dire que l'article indéfini « marque la référence à un ou plusieurs éléments quelconques » (Riegel & al., 1994 : 159).

Les emplois indéfinis peuvent se distinguer par le degré de détermination pour le locuteur. Ils reposent sur un axe partant de la dénotation des objets existant réellement, spécifiques (connus pour le Locuteur) à la dénotation des objets qui

ont une existence virtuelle pour lui. Ainsi, on distingue un emploi indéfini spécifique, un emploi indéfini non spécifique, un emploi indéfini potentiel (Martin, 1992) et un emploi indéfini partitif. Citons quelques exemples :

- (5) Avec moi, ils sont plutôt gentils, et **une vieille dame**, hier, m'a offert des caramels. (Friot)

Une vieille dame est un emploi indéfini spécifique : le locuteur connaît la personne dont il parle.

- (6) Puis après que l'on s'est un peu calmé, les amis se retrouvent dans **un pub** devant deux pintes de bière... (Echenoz)

Un pub représente un emploi non spécifique parce que dans le texte il n'y a aucune information sur cet endroit : on signale juste le fait de l'existence de ce pub dans la ville où se trouvent les personnages.

- (7) En mettant un pot de fleurs en équilibre sur le rebord de la fenêtre, je me suis dit : « Avec un peu de chance, il tombera sur la tête d'**un passant**, et j'aurai quelque chose à raconter. » (Friot)

Un passant correspond à un emploi indéfini potentiel parce que le locuteur suppose seulement que le pot peut tomber sur la tête d'un passant quelconque.

- (8) Émile est né près d'Ostrava, ville de charbon et d'acier où prospèrent **des industries** ... (Echenoz)

Des industries est un emploi indéfini parce qu'il s'agit d'une quantité indéterminée d'industries de la région.

Il faut dire que l'emploi de l'article ne dépend pas seulement de facteurs sémantiques, mais également de la syntaxe. Il existe des positions syntaxiques qui privilégient un emploi générique, défini ou indéfini (Monnerie, 1985 : 25-26). Par exemple, les tours impersonnels comme *il y a/ il existe* introduisent normalement un emploi indéfini :

- (9) Il y a **un problème** ? (Le Callet)

Et le syntagme nominal dont le complément est introduit par la préposition *de*, suivie d'un déterminant quelconque, exige un emploi défini, par exemple :

- (10) **Le fils** de ma collègue a gagné un concours de chant.

Pourquoi emploie-t-on l'article défini devant le groupe nominal *le fils* ? Nous ne savons pas si dans cet exemple il s'agit d'un élément unique (ma collègue peut avoir plusieurs fils) ou connu par l'interlocuteur. Cependant le complément de nom introduit par la préposition *de*, ici *de ma collègue* est considéré comme suffisant pour identifier l'objet du discours.

3. LA CATEGORIE DE LA DETERMINATION EN RUSSE

A la différence du français, le russe n'a pas de moyen morphologique régulier, comme l'article, qui servirait à exprimer la catégorie de la détermination. L'actualisation du nom se fait à l'aide de moyens morphologiques (cas), syntaxiques (ordre des mots), prosodiques (intonation) et, d'une manière facultative, de moyens lexicaux (pronoms définis, indéfinis, démonstratifs et possessifs) (Gak, 1976 ; Krylov, 1983 ; Pritčina, 1983, Haspelmath, 1997 ; Partee, 2005). Résumons ces moyens dans le tableau 1.

Type d'emploi (de valeur)	Français (Article)	Russe (Moyens morphologiques, lexicaux, syntaxiques)
Générique	LE, LES, UN	<u>Moyens lexicaux :</u> <i>Vse</i> = Все = Tous les <i>Vsjakij</i> = Всякий = Tout <i>Kazhdyj</i> = Каждый = Chaque
Défini	LE, LA, LES	<u>Moyen syntaxique :</u> position sujet (thème) <u>Moyens lexicaux :</u> <i>Etot</i> = этот, <i>tot</i> = тот, <i>dannyj</i> = данный = ce <i>Moj</i> = мой = mon
Indéfini Spécifique	UN, DU DES	<u>Moyen syntaxique :</u> inversion du sujet <u>Moyens lexicaux :</u> <i>Odin</i> = один = un ; séries en <i>koe-</i> : <i>koe-kakoj</i> = кое-какой = un
Indéfini Non spécifique	UN, DU DES	<u>Moyen syntaxique :</u> inversion du sujet <u>Moyens lexicaux :</u> <i>nekij</i> = некий = un ; séries en <i>-to</i> : <i>kakoj-to</i> = какой-то = un
Indéfini Potentiel	UN, DU DES	<u>Moyens lexicaux :</u> séries en <i>-nibud'</i> : <i>kakoj-nibud'</i> = какой-нибудь = un, n'importe quel
Indéfini Partitif	UN, DU DES	<u>Moyen morphologique :</u> cas génitif, accompagné d'aspect perfectif pour exprimer la valeur de <i>partie</i>

Tableau 1 : Moyens d'expression de la catégorie de la détermination en russe

Pour exprimer la dichotomie *partie-tout*, par exemple, le russe peut se servir de l'opposition des cas génitif/accusatif. Dans ce cas-là, le génitif, accompagné de l'aspect perfectif, sert à exprimer la valeur de *partie*, et l'accusatif exprime la valeur de *tout* (Gak, 1976 : 124), par exemple :

- (11) Ja poe-l soup-a
Je-1SG manger-(passé)+PERF **soupe-GEN**
« J'ai mangé de la soupe »

- (12) Ja s(ã)e-l soup-Ø
 Je-1SG manger-(passé)+PERF **soupe-ACC**
 « J'ai mangé la soupe »

L'exemple (12) peut également être traduit en français comme *J'ai fini la soupe*. Cependant cette opposition ne se réalise pas toujours : dans une phrase comme *J'ai acheté des fleurs*, en russe il est possible de mettre le nom *fleurs* aussi bien au génitif qu'à l'accusatif qui exprimeront, tous les deux, la valeur de *partie* (exemples 13, 14).

- (13) Ja kupi-l cvet-y
 Je-1SG acheter-(passé)+PERF **fleurs-ACC**
 « J'ai acheté **des fleurs** »

- (14) Ja kupi-l cvet-ov
 Je-1SG acheter(passé)+PERF **fleurs-GEN**
 « J'ai acheté **des fleurs** »

Les autres moyens de détermination ne sont pas plus stables : l'ordre des mots peut changer en fonction des compléments (Gak, 1976 : 120), et les moyens lexicaux ne s'emploient pas de façon régulière parce qu'ils ajoutent des nuances sémantiques pas toujours nécessaires.

Ainsi, la catégorie de la détermination ne fonctionne pas en russe de la même manière qu'en français. Cependant, le russe possède un nombre assez important d'équivalents lexicaux de l'article français qui pourraient servir d'appui pour vérifier la valeur de l'article et, ainsi, s'assurer du choix de la forme *le/un*.

4. VALEURS INHERENTES A LA STRUCTURE *C'EST*

Il est possible de distinguer trois valeurs essentielles propres à la structure *c'est*.

Premièrement, elle sert à présenter de nouveaux faits, personnages ou objets. Par exemple,

- (15) **C'est un jouet.**
 (16) **C'est votre nouveau professeur.**
 (17) **C'est la voiture** de Michèle.

Deuxièmement, la structure *c'est* est destinée à ajouter de nouvelles caractéristiques aux personnages ou objets déjà présentés dans le texte. Par exemple,

- (18) Belleville, soir d'hiver, nuit tombée, je rentre chez moi, quand un type adossé à un mur m'arrête en laissant tomber son bras comme une barrière de parking. (...) **C'est un grand gaillard de dix-huit ou vingt ans**, noir, costaud... (Pennac)

Troisièmement, d'après R. Martin, la structure *c'est* peut classifier l'objet, c'est-à-dire, «l'attribuer à une classe d'objets semblables» (Martin, 1992). Par exemple,

- (19) Mettons les choses au mieux: **c'est un gentil garçon**, aimé par sa famille ; il ne veut la mort de personne... (Pennac)
- (20) — Qui peut me dire quel type de mot est ce « le » dans « Tu le fais exprès » ?
— Moi, moi ! **c'est un article**, m'sieur ! (...)
— **Ce n'est pas un article**. (Pennac)

Dans l'exemple (19), un élève paresseux est attribué à la classe *des gentils garçons* et dans l'exemple (20), le pronom personnel neutre *le* à la classe *des articles*.

D'ailleurs, la structure *c'est* n'est pas la seule en français à réaliser les fonctions d'introduction, de présentation et de classification. Par exemple, les structures telles que *il y a*, *il existe* ou le verbe *avoir*, servent aussi à introduire de nouveaux personnages ou objets. La reprise du sujet par un pronom personnel (valeur anaphorique) permet d'enrichir le portrait des personnages de nouvelles caractéristiques et la structure *il est* est aussi réservée à attribuer l'objet à une classe d'objets semblables :

- (21) Il est un bon médecin.

Cependant la structure *c'est* n'est pas absolument homonyme ou commutable avec les autres qui ont des fonctions semblables. Elle possède une nuance sémantique bien à elle qui la rend unique en son genre. Sa particularité consiste en la **valeur de démonstration** qui apparaît grâce au déterminant démonstratif *ce* faisant partie de cette structure.

Le déterminant démonstratif circonscrit le champ de vision du lecteur en lui

indiquant à quel objet il doit se référer, ce qui permet à l'auteur d'éviter la reprise du sujet au cours de la progression textuelle.

Les valeurs d'introduction, de présentation, de démonstration et de classification au sein de la structure *c'est* se réalisent dans les schémas suivants :

1. introduction de l'objet et son classement (exemples 15-17, 19)
2. indication (reprise) de l'objet et son classement (exemple 18)
3. description de l'objet et son classement (exemple 22)
4. indication/description de l'objet – son classement – justification du classement (exemple 23).

- (22) Et pourquoi ne pas apprendre ces textes par cœur ? (...) Votre fils, chère madame, n'en finira jamais d'être un enfant de la langue, (...) il aimera savoir en quelle langue il nage, ce qui le porte, le désaltère et le nourrit, il va adorer le goût de ces mots dans sa bouche (...) Porteur d'une tradition écrite grâce à lui redevenu orale il ira peut-être même jusqu'à dire ces textes à quelqu'un d'autre, pour le partage, pour les jeux de la séduction ou pour faire le cuisire, **c'est un risque** à courir. (Pennac)

Nous voyons bien que la description de l'objet ou du phénomène peut être détaillée et éloignée de la structure *c'est* à laquelle elle se rapporte, mais le déterminant démonstratif nous permet en même temps de bien comprendre de quoi il s'agit, en quoi consiste *le risque*. Ici, le démonstratif est de toute évidence un anaphorique (anaphore résomptive).

- (23) Pendant la communion, une dame chante Ave Maria. (...) Pauline aime bien la communion, parce que ça veut dire que la messe est bientôt terminée. Pendant les mariages, **c'est un moment intéressant** : on voit défiler tous les invités, et on peut vraiment observer comment ils sont habillés. (Le Callet)

L'objet en question est désigné – *la communion*, puis, il est classé – *c'est un moment intéressant* et à la fin son classement est justifié – *parce qu'on peut observer les invités*.

La brève analyse des valeurs de la structure *c'est* nous amène à dire que ses valeurs, à l'exception de la valeur de démonstration, sont proches de celle exprimée par l'article indéfini qui « marque la référence à un ou plusieurs éléments quelconques » (section 2). Cela fait supposer que l'emploi de l'article indéfini dans la structure *c'est* doit porter un caractère régulier. Pour cette raison une bonne partie des grammaires du français indiquent cette structure comme un signal à l'emploi de l'article indéfini.

5. C'EST + ARTICLE INDEFINI

Comme nous l'avons précisé à la fin de la section précédente, les fonctions d'introduction, de présentation et de classification inhérentes à la structure *c'est* coïncident avec les principales valeurs de l'article indéfini, ce qui rend logique l'emploi de cet article dans le cadre de cette structure. Cependant cette facilité apparente cache un piège : le fait est que le groupe nominal employé au sein de la structure *c'est* peut être soit identifiable, soit non identifiable pour le locuteur et l'auditeur.

S'il est non identifiable comme dans l'exemple (19), où il s'agit plutôt d'un garçon potentiel, pris en guise d'exemple, le choix de la forme de l'article ne pose pas de problèmes : ce type de noms doit s'accompagner de l'article indéfini. En russe, l'équivalent de l'article indéfini dans ce cas-là pourrait être un pronom indéfini *nekij* (= некий) :

- (19 a) Возьмем самый лучший вариант: **это некий** добрый **мальчик**, которого любят родители.²
 Voz'm-ëm sam-yj lučš-ij variant **èto nek-ij** dobr-yj **mal'čik** kotor-ogo lubjat roditel-i
 Prendre-IMPER+1PL meilleure variante **c'est un-DET+INDEF** gentil-SG+MASC **garçon-SG+MASC** qui être-PRES+IND+3SG aimer-PPSE famille
 « Mettons les choses au mieux : **c'est un** gentil **garçon**, aimé par sa famille » (Pennac)

Mais si l'objet est identifiable, parce qu'il est unique dans la situation de communication comme dans l'exemple (15) (détermination par exophore), nous nous retrouvons dans le domaine normalement régi par l'article défini (section 2). Alors le choix entre les formes *le/un* devient moins évident pour les apprenants qui se trouvent à une bifurcation : Faut-il employer *un* parce que c'est un objet nouvellement introduit dans le discours ? Faut-il employer *le* parce que cet objet est unique pour les interlocuteurs ? La situation s'aggrave encore s'il s'agit de la reprise directe ou indirecte de l'objet en question, comme dans les exemples (18) et (24) :

- (24) A un moment donné, mes trois voix [il s'agit d'une émission à la radio] parlent d'un film. Je dresse l'oreille. Un film qui semble avoir traumatisé le meneur de l'émission. **C'est un film** sur la banlieue. Non, **c'est un film** sur une pièce de Marivaux. Non, **c'est un film** sur

²Toutes les traductions en russe sont faites par l'auteur de l'article.

un projet pédagogique. Oui, voilà, **c'est un film** sur des lycéens de banlieue montant une pièce de Marivaux sous la direction de leur professeur de français. Cela s'appelle « L'esquive ». **Ce n'est pas un documentaire. C'est un film** scénarisé comme un documentaire. (Pennac)

De tels cas sont souvent interprétés par les apprenants comme les cas d'un emploi anaphorique, ce qui suscite le choix erroné de l'article défini.

Pour résoudre ce problème didactique, à notre avis il suffit de deux choses. Premièrement, il est nécessaire d'expliquer que la structure *c'est* ne sert pas à identifier l'objet mais à l'attribuer à une classe (Martin, 1992). L'identification apparaît dans ces cas-là comme un effet secondaire qui survient à cause du déterminant démonstratif *ce*. Le fait qu'il ne s'agit pas de l'identification peut être prouvé par le test de la substitution de l'article indéfini par un pronom démonstratif russe *ce* (= *tot, ètot*), ce que nous pouvons observer dans l'exemple (15 a). L'emploi du pronom démonstratif dans cet exemple produit l'impression que l'on a déjà parlé de cet objet, ce qui entre en conflit avec l'idée d'introduction. Tandis qu'un pronom indéfini (*kakoj-to*) ou un déterminant complexe *un des* (= *odin iz*) paraît ici bien à sa place (exemple 15 b) :

??³ (15 a) Это **эта** [ta] игрушка.
 èto **èt-a** [ta] igruška
 c'est **ce-DET+DEF** jouet
 « c'est **ce** jouet »

(15 b) Это **какая-то** (одна из существующих) игрушек.
 èto **kakaja-to** igruška
 c'est **jouet-DÉT+INDÉF**
 « C'est **un** jouet »

Deuxièmement, il faut souligner que la reprise de la dénomination de l'objet ne signifie pas automatiquement un emploi anaphorique, parce que la structure *c'est*, à chaque nouvelle dénomination, remet l'objet en question dans une nouvelle classe. Pour que cette idée soit assimilée par les apprenants, il est préférable de ne pas se limiter au début de l'apprentissage à la valeur introductive seule (exemple 15) de la structure *c'est*, mais de leur présenter des exemples, où de nouvelles caractéristiques de l'objet déjà présenté soient introduites par le biais de la structure *c'est* (exemples 18, 24). La confrontation à ce type d'exemples leur

³ Les deux points d'interrogation ?? signifient une phrase très douteuse sur le plan grammatical et sémantique.

permettra de comprendre que bien qu'il s'agisse toujours du même objet, chaque fois on introduit de **nouvelles** caractéristiques, on attribue l'objet à une **nouvelle** classe, ce qui nécessite l'emploi de l'article indéfini.

Appliquons le même test de substitution aux exemples (18), (24). Si nous employons un pronom démonstratif au lieu de l'article indéfini, nous aurons l'impression que l'auteur nous renvoie aux caractéristiques que nous connaissons déjà. Or, ce sont de nouvelles caractéristiques. C'est pour cette raison que les exemples (18 a) et (24 a) nous paraissent peu acceptables.

?? (18 a) Бельвиль, темным зимним вечером я возвращаюсь домой, как вдруг какой-то тип, подпирающий стену, останавливает меня, выставив передо мной руку, как шлагбаум. [] Это [тот / этот / этот самый] крепкий темнокожий парень лет восемнадцати-двадцати

Bel'vil tēmn-ym zimn-im večer-om ja vozvršč-a-jus' dom-oj kak vdrug kakoj-to typ podpirajušč-ij sten-u ostanavliva-et menja vystavivperedo mnoj ruk-u kak slagbaum èto [tot / ètot / tot samyj] krepkij temnokož-ij paren' let vosemnadcati dvadcat-i

Belville sombre-Instr+Sg hivernal-Adj+Instr+Sg soir- N+Instr+Sg
je rentrer-1Sg+Réfl chez moi quand brusquement certain type
adosser-Nom+Sg mur-N+Acc+Sg arrêter-1Ps+Sg
moi mettre en avant devant moi-Pro+Instr main-N+Acc+Sg
commebarrière-N+Nom+Sg [] c'est [ce / ce / ce même] costaud
Adj+Nom+Sg noir-Adj+Nom+Sg mec âge dix-huit-Num+Gén vingt-
Num+Gén

« Belleville, soir d'hiver, nuit tombée, je rentre chez moi, quand un type adossé à un mur m'arrête en laissant tomber son bras comme une barrière. C'est un grand gaillard de dix-huit ou vingt ans, noir, costaud... » (Pennac)

?? (24 a) Это [тот / этот / этот самый] фильм о городских окраинах. Нет, это [тот / этот / этот самый] фильм о пьесе Мариво. Нет, это [тот / этот / этот самый] фильм о школе...

Èto [tot / ètot / ètot samyj] fil'm o gorodsk-ix okrain-ax. Net, èto [tot ètot / tot samyj] fil'm o p'es-e Marivo. Net, èto [tot / ètot / ètot samyj] fil'm o škol-e

C'est [ce / ce / ce même] film-Nom+Sg sur banlieues-Adj+Loc+P.
 Non, **c'est [ce / ce / ce même] film** sur pièce-N+Loc+Sg Marivaux.
 Non, **c'est [ce / ce / ce même] film** sur école-N+Loc+Sg.
 « **C'est [ce / ce / ce même] film** sur banlieues. Non, **c'est [ce / ce / ce même] film** sur pièce Marivaux. Non, **c'est [ce / ce / ce même] film** sur école ».

En même temps si nous remplaçons l'article indéfini par un pronom indéfini *kakoj-to* (= *un*) ou par un déterminant complexe *odin iz* (= *un des*), la phrase semble ne rien perdre de son sens originel (exemples (18 b), (24 b)) :

- (18 b) Бельвиль, Темным зимним вечером я возвращаюсь домой, как вдруг какой-то тип, подпирающий стену, останавливает меня, выставив передо мной руку, как шлагбаум. (...) **Это [какой-то] крепкий темнокожий парень** лет восемнадцати-двадцати ...

Bel'vil tēmn-ym zimn-im večer-om ja vozvrašč-a-jus' dom-oj kak vdrug kakoj-to tip podpirajušč-ij sten-u ostanavliva-et menja vystaviv peredo mn-oj ruk-u kak šlagbaum [] **èto [kakoj-to] krepk-ij temnokož-ij paren'** let vosemnadcat-i-dvadcat-i.

Belville sombre-Instr+Sg hivernal-Adj+Instr+Sg soir N+Instr+Sg(...) je rentrer-1Sg+Réfl chez moi quand brusquement certain type adosser-Nom+Sg mur-N+Acc+Sg arrêter-1Ps+Sg moi mettre en avant devant moi-Pro+Instr main-N+Acc+Sg comme barrière-N+Nom+Sg [] **c'est [kakoj-to] costaud-Adj+Nom+Sg noir-Adj+Nom mec** âge dix-huit-Num+Gén vingt-Num+Gén

« Belleville, soir d'hiver, nuit tombée, je rentre chez moi, quand un type adossé à un mur m'arrête en laissant tomber son bras comme une barrière. **C'est un grand gaillard** de dix-huit ou vingt ans, noir, costaud... » (Pennac)

- (24 b) ... Вроде бы какой-то фильм шокировал ведущего передачи. **Это [какой-то / один из фильмов] фильм** о городских окраинах. Нет, **это [какой-то/ один из фильмов] фильм** о пьесе Мариво. Нет, **это [какой-то/ один из фильмов] фильм** о школе. А! Наконец-то! **это [какой-то/ один из фильмов] фильм** о школьниках с городской окраины, которые ставят пьесу Мариво под руководством учителя французского. (...) **Это не [какой-то/ один из фильмов] документальный фильм. Это [какой-то/**

один из фильмов] художественный фильм, снятый как документальный.

.. Vrode by kakoj-to fil'm šokirov-a-l vedušč-ego predač-i. Èto [kakoj-to / odin iz fil'mov] fil'm o gorodsk-ix okrain-ax. Net, èto [kakoj-to / odin iz fil'mov] fil'm o p'es-e Marivo. Net, èto [kakoj-to / odin iz fil'mov] fil'm o škol-e. A! Nakonec-to! Èto [kakoj-to / odin iz fil'mov] fil'm o škol'nnik-ax s gorodsk-oj okrain-y, kotor-ye stav-jat p'es-u Marivo pod rukovodstv-om učitel-ja francuzsk-ogo. [...] Èto ne [kakoj-to / odin iz fil'mov] dokumental'n-yj fil'm. Èto [kakoj-to / odin iz fil'mov] xudožestvenn-yj fil'm, snjat-yj kak dokumental'n-yj.

... Il paraît que certain film-N+Nom+Sg choquer-V+Psé+Sg+Masc animateur-N+Acc+Sg+An émission+N+Gén+Sg. C'est [certain / un des films] film sur banlieues-Loc+Pl. Non, c'est [certain / un des films] film sur pièce-N+Loc+Sg Marivo. Non, c'est [certain / un des films] film sur école-N+Loc+Sg A! Enfin! C'est [certain / un des films] film sur écoliers-N+Loc+Pl de banlieue-Gén+Sg, qui-Pro+Rel+Nom+Pl mettre en scène-V+Prés+Pl pièce-N+Acc+Sg Marivo sous direction-N+Instr+Sg enseignant-N+Gén+Sg français-Adj+Gén+Sg. [...] C'est non [certain / un des films] documentaire-Adj+Nom+Sg film-N+Nom+Sg. C'est [certain / un des films] d'art-Adj+Nom+Sg film N+Nom+Sg, tourné-Adj+Nom+Sg comme documentaire-N+Nom+Sg.

« Un film qui semble avoir traumatisé le meneur du jeu. C'est un film sur la banlieue. Non, c'est un film sur une pièce de Marivaux. Non, c'est un film sur un projet pédagogique. Oui, voilà, c'est un film sur des lycéens de banlieue montant une pièce de Marivaux sous la direction de leur professeur de français. Ce n'est pas un documentaire. C'est un film scénarisé comme un documentaire. » (Pennac)

Pour terminer avec la structure *c'est DET INDEF GN*, disons quelques mots sur l'environnement syntaxique dans lequel elle peut s'insérer. Cette structure peut s'employer :

- sans compléments : exemple (15), (20)
- avec des épithètes : exemple (18), (19), (23)
- avec des compléments de nom, par exemple : *c'est un moment de joie, de détresse* ;
- avec des compléments prépositionnels introduits par les

prépositions *à, sur, pour, de* : exemples (22), (24).

La structure *c'est* DET INDEF GN peut également être suivie d'une proposition subordonnée relative (cf. l'exemple (25)). Dans ce cas, la subordonnée sert normalement à caractériser son antécédent ou exprime l'idée de choix parmi les éléments d'une classe :

- (25) Lorsque la chanteuse se tait, il [le prêtre] annonce l'évangile de Jésus-Christ selon saint Jean. Les noces de Cana. [...] cet évangile est si souvent choisi par les fiancés. (...) Sans doute parce que cela se passe à un mariage. Sans doute aussi parce que **c'est un miracle que les gens, consciemment ou non, trouvent sympathique : de l'eau changée en vin, en bon vin de surcroît!** (Le Callet)

Signalons tout de même que l'article indéfini est moins fréquent si le groupe nominal qu'il actualise est suivi d'un complément prépositionnel introduit par la préposition *de* ou si ce groupe nominal est suivi d'une subordonnée relative qui porte un caractère démonstratif. Nous discuterons de ces cas dans la section 7.

6. *C'EST* + ARTICLE DEFINI

Nous avons vu que l'emploi de l'article indéfini dans la structure *c'est* porte un caractère assez régulier. Cependant l'analyse du corpus que nous avons effectuée permet de constater que l'emploi de l'article défini au sein de cette structure n'est pas rare non plus. Ces emplois s'insèrent bien dans le paradigme d'emploi de l'article défini actualisant normalement des objets uniques en leur genre, uniques par la situation, connus par le contexte (voir section 2). La seule exception concerne la réalisation de la valeur généralisante au sein de la structure *c'est*. A notre avis, cela peut s'expliquer par la nature du déterminant démonstratif *ce* qui concrétise l'objet indiqué.

Citons quelques exemples :

6.1. *Unique en son genre*

- (26) La cérémonie à l'église, c'est un des temps forts du spectacle [...] mais voilà que ce sublime instant est complètement gâché par un prêtre étrange. Elle imagine aisément la tempête intérieure qui secoue Bérengère, stoïque, immobile et divine dans sa robe de mariée. C'est bien fait ! Tu n'as pas voulu d'Hadrien dans ton cortège d'honneur. **C'est le petit Jésus** qui t'a punie ! (Le Callet)

6.2. Unique par la situation

- (27) **C'était la guerre**, ton père était en permission, puis il nous a déposés à Casablanca, tes trois frères et moi, pour aller débarquer avec la septième armée américaine en Provence. C'est à Casablanca que tu es né, toi. (Pennac)

Dans l'exemple (27), le nom *guerre* porte un caractère unique à cause de la situation générale : *la guerre* fait partie des phénomènes dont la connaissance est partagée par tous.

- (28) — Alors, je suis belle ? s'écria d'une voix rauque Marguerite Nikolaïevna.
— Belle ! Seigneur ! murmura Natacha en reculant. Comment avez-vous fait, Marguerite Nikolaïevna ?
— **C'est la crème** ! La crème, la crème ! répondit Marguerite en montrant du doigt l'étincelante boîte d'or et en virevoltant devant la glace.⁴ (Boulgakov)

L'extrait du dialogue (exemple 28), représente un emploi exophorique : le groupe nominal *crème* est perçu comme unique grâce au geste d'indication *montrant du doigt* décrit dans le texte.

6.3. Unique par le contexte

- (29) N., proviseur d'un lycée parisien, veille à l'absentéisme. [...] Elle tient particulièrement à l'œil un récidiviste qu'elle a menacé d'exclusion à la prochaine absence injustifiée. Ce matin-là, le garçon est absent ; **c'est la fois de trop**. (Pennac)

Dans l'exemple (29), c'est le contexte, l'anaphore qui rend unique le nom *fois*. L'article défini indique qu'il s'agit cette fois-là de cette *prochaine absence injustifiée* qui est survenue et qui aura des conséquences graves.

6.4. Unique par la subordonnée relative à caractère démonstratif

- (30) Oui, il arrive parfois que des projets se réalisent. [...] L'homme de quarante ans qui se tient debout devant moi [...] est très exactement

⁴Traduit du russe par Cl. Ligny.

celui que le jeune garçon décrivait dans sa copie : le chef d'un restaurant dont il comparait les cuisines à la salle des machines d'un paquebot de haute mer. [...] **C'est le genre de situation** où vous ne regrettez pas d'être devenu ce professeur que désormais, vous n'êtes plus. (Pennac)

Le caractère démonstratif de cette subordonnée peut être prouvé par le test de substitution : il est possible de remplacer l'article défini *le* par le déterminant démonstratif *ce* sans que la phrase perde son sens :

(30 a) C'est **le** genre de situation... = C'est **ce** genre de situation...

La même explication pourrait être valable pour l'exemple (31) :

(31) Je connais cette voix. Elle rôde en moi depuis les premières lignes de ce livre. **C'est le cancre** que je fus. Toujours vigilant. = C'est **ce** cancre que je fus... (Pennac)

En russe, cette valeur de démonstration peut s'exprimer par le pronom démonstratif *tot, tot samyj* (= *tom, tom samyj* = *ce, ce même*):

(30 b) **Это тот тип** ситуаций, когда вы не жалеете, что стали учителем, которым отныне больше не являетесь.

это	tot	тип	situaci-j	kogda	vy	ne
žale-ete	čto	stal-i	učitel-em			kotor-ym
otnyne	bol'se	ne	javlja-etes'			

c'est	ce-PRO+DEM	genre	situation-GEN	où
vous	regretter-PRES+NEG+2PL	que	devenir-	
PSE+PERF+2PL	professeur-INSTR	que	désormais	
vous	être-PRES+NEG+2PL			

« **C'est ce genre** de situation où vous ne regrettez pas d'être devenu ce professeur que désormais, vous n'êtes plus » (Pennac)

(31 a) **Это тот [тот самый]** лодырь, которым я был когда-то...
 èto **tot** [**tot samyj**] lodyr' kotor-ym ja
 by-l kogda-to
 c'est **ce-PRO+DEM** [**ce même**] **cancre** que-INSTR
 je **être-PsÉ**

« C'est **ce** cancre que je fus » (Pennac)

Soulignons cependant que dans ces cas (exemples 30 c, 31 b), on ne peut pas mettre *ètot* (*этом* = *ce*) en russe. Il est impossible d'exprimer la différence entre *tot* et *ètot* en français parce que ces pronoms démonstratifs ont le même équivalent en français – le déterminant démonstratif *ce*. En russe, *tot* s'emploie par rapport à l'objet plus éloigné et *ètot* par rapport à l'objet plus proche au locuteur.

?? (30 c) Это **этот** тип ситуаций, когда вы не жалеете, что стали учителем, которым отныне больше не являетесь.

èto	ètot	tip	situaci-j	kogda	vy	ne
žale-ete	čto	stal-i	učitel-em		kotor-ym	
otnyne	bol'se	ne	javlja-etes'			

c'est	ce-PRO+DEM	genre	situation-GEN	où
vous	regretter-PRES+NEG+2PL	que	devenir-	
PSE+PERF+2PL	professeur-INSTR	que	désormais	
vous	être-PRES+NEG+2PL			

« C'est **ce** genre de situation où vous ne regrettez pas d'être devenu ce professeur que désormais, vous n'êtes plus » (Pennac)

?? (31 b) Это **этот** лодырь, которым я был когда-то...

èto	ètot	lodyr'	kotor-ym	ja	by-l
kogda-to					

c'est	ce-PRO+DEM	cancre	que-INSTR	je	être-PSE
-------	-------------------	--------	-----------	----	----------

« C'est **ce** cancre que je fus » (Pennac)

6.5. Unique par le complément de nom introduit par la préposition *de*

Fréquents sont les cas où le nom dont le complément est introduit par la préposition *de* s'emploie avec l'article défini. Une approche classique consiste à expliquer cet emploi par les rapports d'appartenance (Guillaume, 1975). S'il s'agit d'une appartenance réelle, l'article peut être remplacé par un déterminant possessif, par exemple :

(32) Ils ne récitaient pas Émile, ils restituaient le raisonnement de Rousseau. Fierté. Ce n'est pas qu'on se prenne pour Rousseau dans ces

moments-là, mais tout de même, **c'est la divination** imprécatoire de Jean-Jacques qui s'exprime par votre bouche! (Pennac)

Dans cet exemple il est possible de substituer l'article *la* par le démonstratif possessif *sa*: ... *c'est sa divination qui s'exprime par votre bouche*. Ainsi le nom *divination* devient unique parce qu'il est question de la divination de Jean-Jacques Rousseau.

6.6. Unique par le complément infinitif introduit par la préposition *de*

- (33) Or, la condition sine qua non pour libérer le cancre de la pensée magique, **c'est le refus** catégorique de noter la réponse si elle est absurde. (Pennac)
- (34) Après la communion, les gens commencent à s'agiter dans l'église. [...] Ça y est, **c'est le moment** de sortir de l'église. (Le Callet)

En effet, il est difficile de trouver une explication à l'emploi de l'article défini dans le cadre de cette structure. Pourquoi est-ce la préposition *de* qui permet de rendre unique tel ou tel objet ? Pourquoi les compléments verbaux introduits par d'autres prépositions comme *à* ou *pour* sont-ils privés de cette fonction ? Pourquoi *c'est un risque à courir* (exemple 22) mais *c'est le moment de sortir* (exemple 34) ?

D'ailleurs en russe l'article défini peut être exprimé à l'aide de l'adverbe *imenno* (= *именно*) que l'on pourrait traduire en français comme *vraiment*, *effectivement*, *juste* et qui apporte une nuance d'insistance sur un fait. Ainsi il est possible de traduire l'exemple (34) de la façon suivante :

- (34 a) После причастия люди в церкви зашевелились. Да, [именно] сейчас пора выходить.
 Posle pričasti-ja ljudi v cerkv-i zaševeli-lis
 da [imenno] sejčas pora vyhodit'
 après communion-GEN gens à église-LOC
 s'agiter-PSE+PERF+3PL c'est vraiment moment
 sortir
 « Après la communion, les gens commencent à s'agiter dans l'église. C'est **vraiment** le moment de sortir » (Le Callet)

Cependant il n'est pas forcément nécessaire de rendre compte de cette nuance dans la traduction russe.

Finalement, l'analyse de l'emploi de l'article défini dans le cadre de la structure

c'est permet de signaler que dans ces cas-là, la fonction d'attribution à une classe propre à la structure *c'est* disparaît complètement en cédant sa place à la valeur de l'unicité de l'objet. Cette valeur peut se construire grâce à la situation de communication, au contexte, au caractère démonstratif des subordonnées relatives ou aux structures syntaxiques avec la préposition *de* portant une nuance d'appartenance ou d'insistance.

Cependant nous ne pouvons pas affirmer que *c'est* est une règle sans exceptions. Dans notre corpus nous avons trouvé un nombre important d'exemples où dans les contextes syntaxiques énumérés ci-dessus le nom s'actualisait par l'article indéfini. Nous discuterons de ces emplois dans la section suivante.

7. CAS OÙ ON EMPLOIE « UN » AU LIEU DE « LE »

Notre hypothèse explicative consiste en ce que dans les cas où dans la structure *c'est Dét GN*, le GN qui doit normalement s'employer avec l'article défini, prend l'article indéfini, c'est la valeur d'un représentant d'une classe ou d'une quantité indéterminée qui l'emporte sur la valeur d'unicité malgré l'environnement syntaxique.

Pour vérifier cette hypothèse, appliquons le test de substitution aux exemples ci-dessous. En remplaçant l'article indéfini par le déterminant complexe *un des* (exemple 36 a) ou par les déterminants exprimant une quantité indéterminée – *quelques, plusieurs, un certain nombre de* (exemple 35 a) nous verrons si les exemples garderont leur sens originel ou s'il y aura un changement de sens.

Commençons par la structure *c'est DET GN de DET DEF GN* dans l'exemple (35) :

- (35) **Ce sont des enfants et des adolescents du même âge que moi** à la fin des années cinquante, voilà au moins un point de reconnaissance.
(Pennac)

Si nous remplaçons l'article indéfini du groupe nominal *des enfants et des adolescents* par le déterminant complexe *un certain nombre de*, nous aurons la phrase suivante :

- (35 a) C'est **un certain nombre d'enfants** et d'adolescents du même âge...
(Pennac)

La phrase modifiée de cette façon nous paraît bien admissible. Par contre, si nous essayons de substituer l'article indéfini dans le GN *des enfants et des adolescents* par un déterminant démonstratif *ces*, il s'avère que la phrase change

complètement de sens :

- ?? (35 b) Ce sont **ces** enfants et **ces** adolescents du même âge que moi à la fin des années cinquante, voilà au moins un point de reconnaissance. (Pennac)

En russe, l'effet est le même : l'intégration devant le GN d'un pronom démonstratif nous fait obtenir une phrase qui semble contradictoire : l'emploi du pronom démonstratif *me* (= *te* = *ces*) nous envoie à la recherche de la justification de la démonstration dans le contexte, mais à l'encontre de l'attente du lecteur la phrase porte plutôt un caractère caractérisant mais pas identifiant :

- ?? (35 c) Это **те** дети и подростки такого же возраста, как я в конце пятидесятих...
- | | | | | | |
|-------|----------------------|------------------|-----|------------|---------------|
| èto | te | det-i | i | podrostk-i | tak-ogo |
| že | vozzrast-a | | kak | ja | v |
| | | | | | konce |
| | | | | | pjatidesjatyx |
| c'est | ce-DET+DEM+PL | enfant-PL | | et | adolescent- |
| | même | âge-GEN+DET+DEF | que | moi | v |
| | fin-LOC | cinquante-GEN+PL | | | |
- « Ce sont **ces** enfants et **ces** adolescents du même âge que moi à la fin des années cinquante, voilà au moins un point de reconnaissance » (Pennac)

Prenons un autre exemple :

- (36) Nous avons tout, pense Hélène. **C'est une phrase de sa mère.** (Le Callet)

Le remplacement de l'article indéfini par le déterminant complexe *un des* nous permet d'obtenir la variante suivante qui paraît bien admissible :

- (36 a) Nous avons tout, pense Hélène. C'est **une des** phrases de sa mère...(Le Callet)

Par ailleurs, la traduction de cette phrase en russe n'est pas évidente. La variante la plus fidèle à celle du français serait sans déterminant du tout :

- (36 b) У нас все есть, – думает Элен. **Это слова** ее матери.
- | | | | | | | |
|--------------|-----|---------|------|---------|------|------------|
| У | nas | vsë | est' | duma-et | èlen | èto |
| slova | eë | mater-i | | | | |

Nous avoir- tout penser-IND+PRES Hélène **c'est**
phrase sa mère-GEN
 « Nous avons tout, pense Hélène. **C'est une phrase** de sa mère » (Le Callet)

Mais si on essayait d'y intégrer un déterminant quelconque, ce serait plutôt un pronom démonstratif annonçant une relative et cela voudrait dire autre chose : *c'est LA phrase que sa mère répète sans cesse* :

(36 c) У нас все есть, – думает Элен. Это **те** слова, которые постоянно повторяет ее мать.
 Y nas vsë est' дума-ет èlen èto **te**
 slov-a kotor-yj postojanno povtorja-et eë
 mat'
 Nous avoir- tout penser-IND+PRES Hélène c'est
phrase-DET+DEM que sans cesse répéter-IND+PRES
 a mère
 « Nous avons tout, pense Hélène. C'est **la phrase** que sa mère répète sans cesse » (Le Callet)

Le test de substitution confirme tout de même notre hypothèse : si c'est la valeur classificatoire ou la valeur d'une quantité indéterminée qui doit être actualisée, cette valeur se traduit par une forme qui lui est propre, c'est-à-dire par l'article indéfini.

Procédons de la même façon avec la structure *c'est DET GN de INF*. Dans un premier temps, citons quelques exemples :

(37) Bertrand [le prêtre] aime assurer la préparation au mariage. Il organise toujours au moins quatre rencontres avec les fiancés, dans les mois qui précèdent. [...] Pour lui, **c'est une occasion de rencontrer des gens de tous milieux**, plus ou moins croyants, plus ou intéressants... (Le Callet)

(38) Alors, même s'il n'en a pas envie et même si sa femme risque d'être furieuse, il accepte d'inviter Isabelle à danser. Et puis, il y a autre chose : il sait que **c'est un bon moyen de mettre hors de lui cet abruti de cardiologue**. (Le Callet)

Si nous remplaçons l'article indéfini des groupes nominaux *occasion* et *moyen* par le déterminant complexe « un des » nous obtiendrons les variantes suivantes :

(37 a) Pour lui, c'est **une des** occasions de rencontrer des gens... (Le Callet)

- (38 a) Pour lui, c'est **un des** moyens (ou un des bons moyens) de mettre hors de lui cet abruti de cardiologue. (Le Callet)

Dans les deux cas, le sens des phrases n'est pas altéré, ce qui permet de conclure que la valeur sémantique est primordiale par rapport à l'environnement syntaxique : la fonction classificatoire s'exprimera à travers l'article indéfini.

8. CAS À PLUSIEURS INTERPRÉTATIONS

Parmi ces cas nous aimerions classer ceux où les facteurs syntaxiques se trouvent en conflit avec les facteurs sémantiques. Citons quelques exemples :

- (39) Aux premiers jours du printemps, Bérengère et Vincent déposent leur liste de mariage. Lui, il voudrait faire de beaux voyages. Partir avec sa femme vers des endroits rêvés. Il y pense depuis longtemps. Aujourd'hui, il se dit que c'est le moment ou jamais. Bérengère n'est pas d'accord : il ne se rend pas compte. D'abord, **c'est une occasion unique de se faire offrir de l'argenterie**, de la belle porcelaine et du linge de maison. (Le Callet)

Dans cet exemple nous avons deux facteurs syntaxiques qui entrent en conflit : 1) l'adjectif *unique* qui placé après le nom n'est pas égal à l'adjectif *seul* mais a plutôt une valeur caractérisante qui veut dire *pas comme les autres, exceptionnel* ; 2) un complément prépositionnel introduit par la préposition *de* qui sert normalement à rendre unique le nom auquel il se rapporte. Évidemment, dans cet exemple, l'auteur place l'adjectif *unique* derrière le nom *occasion* et utilise l'article indéfini pour souligner qu'une occasion pareille ne se représentera plus jamais. Tandis que la variante où l'adjectif serait placé devant le nom pourrait s'employer avec l'article défini : *c'est l'unique occasion de se faire offrir de l'argenterie*. Dans ce cas l'auteur voudrait dire que *c'est la seule occasion ...* dont il faut profiter parce qu'ils n'en auront pas d'autres.

Passons à l'exemple suivant :

- (40) Les premiers mois sont idylliques. Chaque jour, chaque instant révèle à Vincent un détail qui le charme ou l'amuse. Elle est intelligente et ne manque pas d'esprit de répartie. Ils passent beaucoup de temps à refaire le monde. Parfois, le ton monte, mais **c'est le jeu**, et leur métier leur a donné le goût de l'affrontement verbal. (Le Callet)

Dans ce cas-là nous l'emploi de l'article défini devant le nom *jeu* peut être considéré comme un cas d'anaphore : c'est leur jeu, le jeu verbal auquel ils jouent.

Cependant il nous semble qu'il est également possible d'avoir une deuxième interprétation de cet exemple : il peut s'agir d'un de leurs jeux. Si l'on interprète de cette manière, il sera nécessaire d'employer l'article indéfini.

Dans cette section nous n'avons analysé que deux exemples, cependant il est possible de conclure que dans les cas à plusieurs interprétations le jeu de sens se déroulant sur le fond du contexte général concerne principalement trois facteurs : les valeurs sémantiques de l'article, les valeurs des structures syntaxiques et les significations des mots qui remplissent ces structures.

CONCLUSION

Le choix de la forme de l'article au sein de la structure *c'est Dét GN* est lié à des difficultés de plusieurs niveaux. Premièrement, au niveau des fonctions, il y a une certaine contradiction entre la valeur classificatoire que cette structure est censée réaliser et son caractère démonstratif dû au déterminant démonstratif *ce*. Cette contradiction suscite l'incertitude et les erreurs des apprenants qui, d'un côté, comprennent qu'il s'agit d'un objet identifié par la situation et, de l'autre côté, voient que le nom désignant cet objet s'emploie avec l'article indéfini. Pour résoudre ce problème didactique il faut, premièrement, y attirer l'attention des apprenants⁵, leur parler de la fonction classificatoire propre à la structure *c'est* qui prédomine sur le fait que l'objet est identifiable.

Deuxièmement, au niveau des structures syntaxiques, le choix des formes *le /un* peut en partie se déterminer par tel ou tel environnement syntaxique. Par exemple, une épithète, un complément de nom introduit par les prépositions *à, pour, sur*, une subordonnée relative au caractère caractérisant qui suit la structure *c'est Dét GN* sont plus propices à l'emploi de l'article indéfini. Tandis que les compléments de nom ou les compléments infinitifs introduits par la préposition *de* exigent plutôt l'emploi de l'article défini.

Toutefois il faut toujours faire attention à l'intention du locuteur. Plus que par la structure syntaxique, le choix de l'article est guidé par la valeur de l'unicité ou de la notoriété propre à l'article défini et par la valeur du choix entre les représentants d'une classe et l'idée de quantité indéterminée propre à l'article indéfini.

Troisièmement, il existe des cas à plusieurs interprétations qui peuvent devenir

⁵Il s'agit d'un public d'apprenants adultes de niveaux intermédiaire et avancé.

une pierre d'achoppement aussi bien pour les apprenants que pour les enseignants russophones. Alors si les contextes syntaxique, sémantique et textuel laissent une carte blanche au locuteur, il a toujours le droit de choisir en fonction de la valeur qui lui paraîtra déterminante dans chaque cas précis.

Les moyens qui servent à exprimer la catégorie de la détermination en russe peuvent être utiles pour s'assurer de la valeur exprimée par un groupe nominal. Il est surtout désirable de recourir à la traduction en langue maternelle au début de l'apprentissage en attendant que les apprenants ne se forment une intuition linguistique qui leur permettra de juger la langue étudiée sans le recours à la langue maternelle.

Partie 6
Analyse textuelle

La catégorie de la caméra dans le texte français contemporain

Alla Kornienko¹

INTRODUCTION

Depuis le milieu du XX^e s., l'intérêt que portent les chercheurs en linguistique et en théorie littéraire envers l'aspect visuel du texte s'est accentué ; les chercheurs se sont rendu compte que la perception visuelle et la communication par images avaient pris la forme de programmes analytiques, ce dont témoignent, par exemple, les conférences annuelles de l'école anthropologique à l'Université d'Etat des Sciences Humaines de Russie.

Dans ces recherches, notre époque est souvent définie comme celle de la transition du modernisme au visuel, où le visuel est considéré comme le principe fondamental de l'esthétique contemporaine. T. Semiane (2006 : 10) note que la visualisation est devenue totale parce que toutes les sphères de la vie, et non seulement le cinéma et la télévision, sont, aujourd'hui, visuelles.

Selon B. Sapunov (1996 : 54), notre civilisation est celle de l'image, où la perception visuelle joue un rôle primordial. La réalité visuelle, écrit-il, est un phénomène culturel qu'il faut étudier non seulement dans les arts plastiques et dans le cinéma, mais aussi dans la littérature. Du point de vue gnoséologique, le texte narratif « se remplit d'images », et les nouvelles technologies « fatalisent » ce processus en obligeant à « reconsidérer les catégories existantes au nom d'une révolution visuelle » (Rodkine, 2003 : 15, 68).

Dans les recherches russes, l'attention a longtemps été portée sur l'aspect visuel du texte poétique (I. Tynianov, V. Jirmunsry, A. Jovtis, I. Lotman, M. Gasparov, S. Biriukov et d'autres), alors que le problème de la visualisation du texte en prose restait au-delà des préoccupations scientifiques. Pourtant ces toutes dernières années se sont fait jour des tentatives d'analyser également l'aspect

¹ Faculté de Français et d'Anglais, Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk & Université d'Astrakhan. Email : alla.kornienko@yahoo.fr

visuel du texte prosaïque. Ainsi T. Semiane (2007 : 13), en le considérant en tant que catégorie sémantico-formelle, cherche à dégager des procédés de la visualisation du texte prosaïque en étudiant la corrélation de l'aspect visuel du texte avec d'autres niveaux de sa structure.

De notre côté, nous tentons de dégager une nouvelle catégorie textuelle qui est en rapport étroit avec l'aspect visuel du texte, catégorie que nous proposons d'appeler « catégorie de la caméra », et de définir son rôle dans la production de l'effet cinématographique et dans la structuration du texte fictionnel français.

Dans le cadre de notre étude, nous nous situons dans la tradition de la linguistique narrative, où on considère que le texte verbal est inclus dans un vaste champ de pratiques discursives et artistiques.

Notre analyse a pour base le texte novellistique français de la seconde moitié du XX^e s., qui, comme n'importe quel texte, présente une unité hétérogène à l'intérieur de laquelle fonctionnent de multiples catégories qui ne sont pas toutes dégagées et établies à l'heure actuelle.

1. LA PROBLÉMATIQUE DES CATEGORIES TEXTUELLES

Cette problématique suscite une large discussion en linguistique contemporaine car les critères de classement des catégories textuelles diffèrent d'un auteur à un autre par leur composition et leurs caractéristiques ; leur nombre et leur hiérarchie ne sont pas établis, leurs traits distinctifs ne sont pas définis, etc (Touraeva, 1986 : 80-81).

Les difficultés de la distinction et de l'explicitation des catégories textuelles trouvent leur origine dans la complexité de l'objet d'étude lui-même, relevant de niveaux linguistiques différents. Non seulement le texte se caractérise par « une double nature, étant à la fois produit et processus » (Galperine, 1981 : 19), mais aussi par des caractéristiques aussi contradictoires que la clôture et l'ouverture de la structure, la forme écrite et orale de l'expression ; il est en même temps « un acte en devenir », « le processus de la production de la parole », « l'espace de la production du sens », etc.

Il est nécessaire aussi de tenir compte du fait qu'il n'existe pas un texte mais des textes – juridiques, officiels, administratifs, publicitaires, iconiques, de fiction, et cette liste n'est pas exhaustive. Etant de types différents, ils sont construits selon des lois qui ne sont pas les mêmes pour tous. C'est pourquoi, il est difficile d'accepter l'opinion des chercheurs qui pensent que « les catégories textuelles ont un caractère universel et sont typiques pour tout texte cohérent indépendamment du type de texte » (Touraeva, 1986 : 81).

Nous présumons qu'il existe des catégories textuelles universelles pertinentes pour tout type de texte, telles que cohésion, cohérence, progression, capacité de véhiculer de l'information, et des catégories qui ne sont propres qu'à un ou plusieurs types de textes. Il s'agit, par exemple, de la catégorie du narrateur qui est fondamentale pour le texte narratif, ou la catégorie de l'observateur que J. Fontanille a dégagée à la suite de l'analyse des moyens d'expression de la subjectivité dans le texte des belles lettres. L'auteur considère l'observateur comme une instance subjective de l'énonciation, une instance autonome, un actant (Fontanille, 1989 : 7) indépendant de l'énonciateur et des sujets de l'énoncé. D'après lui, dans le cas où le narrateur et l'observateur possèdent la même compétence cognitive, le centre d'orientation est de type auctorial, si l'observateur est doué d'une compétence cognitive spécifique et si les focalisations paraissent non assumées, le centre d'orientation devient de type neutre (Fontanille, 1989 : 39).

Dans la sémiotique narrative, on qualifie aussi l'observateur d' « actant cognitif de l'énonciation », de « place dans la syntaxe figurative, une position dans le dispositif énonciatif simulé par tout l'énoncé » [<http://coursval.free.fr/>], ce qui prouve que cette nouvelle catégorie n'est pas encore vraiment établie et attend de l'être définitivement, et que les recherches dans la sphère du texte et de son aspect visuel, en particulier, n'en sont qu'à leur début.

Les textes de fiction sont particulièrement rétifs à l'analyse en général, et spécialement à l'analyse catégorielle parce que, comme le remarque I. Galpérine, ils possèdent une part importante de « l'actif inconscient » qui explose le correct et influe sur le caractère de l'organisation de l'énoncé » (Galpérine, 1981 : 25). Sous « l'actif inconscient », entre autres, on peut comprendre la façon de l'écrivain de percevoir le monde autour de lui et de le coder dans son texte.

2. LA PERSPECTIVE INTERACTIONNELLE

Dans le monde de l'image qui est le nôtre, on constate l'importance grandissante de la nécessité d'analyser les moyens de l'interpénétration actuelle des divers modes d'expression et de l'échange permanent des formes de discours entre les divers arts manifestés par l'apparition dans les dernières décennies du terme d'écriture cinématographique (Metz, 1981, Fontanille, 1989, Vanoye, 1989, Reviron, 2004), qui constate l'existence dans la technique narrative des auteurs contemporains de nouveaux procédés empruntés par les écrivains au cinématographe.

N. Gacheva, en analysant l'interinfluence des différents arts, dégage le niveau de l'interaction structurale entre la littérature et le cinéma. Cette interinfluence

n'étant pas, à son sens, seulement « extérieure mais aussi intérieure, et, souvent, profondément médiate... », mène à la production d'un texte « vibrant », d'un texte polylangue, dans lequel « des principes d'une langue ont de l'influence sur une autre en stimulant la construction de nouveaux sens et en découvrant ses nouvelles ressources implicites. L'architecture du texte verbal se rapproche parfois de celle du texte cinématographique pour « charger » la perception du lecteur de possibilités de la co-création du dialogue dans la structuration des sens d'un texte littéraire ». N. Gacheva (2005 : 37-38) affirme que la perception du monde extérieur et intérieur en tant que suite d'images et de vues peut être la base de la pensée artistique d'un écrivain.

Cela fait penser que les écrivains sont capables de jeter autour d'eux autre chose qu'un regard de narrateur traditionnel, qui fait le récit des personnages du point de vue de l'instance construisant une histoire dans un ordre chronologique et qui emploie des formes verbales et pronominales narratives. De nos jours, sous l'emprise du cinéma, ils narrent le monde comme s'ils le voyaient à travers l'objectif de la caméra sous forme d'images visuelles, reproduites à l'aide de la langue.

On retrouve ce changement du paradigme linguistique et esthétique dans la nouvelle thématique des œuvres littéraires, dans l'emploi du nouveau lexique (le lexique psychanalytique, par exemple), au niveau des nouvelles formes temporelles narratives – les temps commentatifs sont employés en fonction des temps narratifs (Weinrich, 1973), et, enfin, dans la façon d'organiser la structure textuelle.

Les changements mentionnés témoignent du fait que les écrivains se rendent compte du nouveau paradigme et cherchent à créer des images visuelles, à montrer l'événement, et non plus à raconter l'histoire des personnages. La création esthétique, que I. Galpérine (1981) caractérise d' « inconsciente », a acquis actuellement un caractère conscient dans le sens que la narration produite à la base visuelle, fondée sur des images et la monstration, est un fait objectif du processus créateur et du processus de la production du texte. Sous l'effet de la civilisation « visuelle » orientée vers l'image et la perception, les auteurs visualisent leur narration. Par conséquent, la narration verbale est produite d'après les lois de la narration visuelle, et, en particulier, de la narration cinématographique. Les auteurs des œuvres littéraires cherchent consciemment à produire des effets propres au cinéma.

Des observations et des recherches effectuées dans le domaine des mécanismes de la production de l'écriture cinématographique dans la prose française contemporaine (Vanoye, 1989, Reviron, 2004, Petrenko & Slepakova, 2007, 2008, Kornienko, 2003 et d'autres) mettent à l'ordre du jour la nécessité de

dégager la catégorie de la caméra, étant donné que le texte verbal présente aujourd'hui un caractère visuel accentué, ayant souvent pour but la construction de nouveaux sens.

3. LA CAMERA EN TANT QUE CATEGORIE TEXTUELLE

La catégorie de la caméra, que nous proposons d'introduire dans l'appareil analytique linguistique, présente une expression de la notion textuelle de l'instance qui organise la narration et se trouve en rapport avec la catégorie du mouvement sur le plan philosophique. Ses paramètres sont ceux élaborés par G. Genette (1983) pour la catégorie du narrateur : le regard, la localisation, la distance, le point de vue (focalisation). Ils sont typiques d'un narrateur qui est toujours localisé dans un endroit concret, se trouve à une distance concrète de l'événement narratif, jette son regard sur lui et parle de lui comme d'un fait rapproché ou éloigné du sujet énonciateur.

La coïncidence des paramètres de la caméra avec ceux du narrateur témoigne du fait que cette catégorie narrative est capable, dans des conditions spécifiques, d'accomplir dans un texte fictionnel une fonction identique à celle du narrateur : jouer le rôle d'instance qui organise la narration. La reconnaissance de la catégorie de la caméra permettrait de constater dans la pratique textuelle du XX^e s. l'existence de deux stratégies de production textuelle : la première basée sur le narrateur et la seconde basée sur son absence.

Il est important de noter que le narrateur, dans la littérature d'inspiration visuelle, produit des séquences narratives et visuelles, alors que la caméra produit des séquences cinématographiques.

Les séquences visuelles reflètent la spécificité de la vision de l'organe naturel – l'œil, qui transmet des perceptions visuelles telles qu'il est capable de les produire. La particularité de ce type de séquence réside dans le fait qu'elle présente une image générée par un organe corporel qui ne peut pas fonctionner comme un mécanisme artificiel tel que la caméra.

La caméra se déplace d'une façon qui n'est pas accessible à l'œil pour des raisons physiologiques. Elle peut se déplacer dans des espaces d'étendues différentes, s'avancer, reculer, s'éloigner brusquement, effectuer un mouvement circulaire, et ainsi de suite. Le montage des étapes isolées et autonomes des va-et-vient de la caméra produit un récit cinématographique et imprime sa marque à la texture littéraire. La transmission des déplacements de la caméra par des moyens linguistiques permet d'organiser une séquence cinématographique qui possède ses spécificités que la séquence visuelle n'a pas.

Ces deux types de séquences sont à l'origine de deux types de textes : celui où la perspective de la narration se soumet à la localisation du narrateur, à la distance qui le sépare de l'événement narratif et à son regard, et celui où le récit se construit en rapport avec les va-et-vient de la caméra et l'angle qu'elle prend pour montrer l'événement. Ses déplacements ralentissent l'avancement du texte, l'accélèrent, prennent une scène en gros-plan ou d'une façon panoramique, elle fait un flash, un fondu, un fondu enchaîné (Vanoye, 1989 : 216). Grâce à la caméra, il est devenu possible de narrer, simultanément, deux événements distancés dans le temps et/ou dans l'espace, ce qui était considéré jusqu'à maintenant comme impossible à cause de la structure syntagmatique du texte verbal (Kristeva, 1981 : 314).

La caméra en tant qu'instance narrative n'est capable que de montrer, de créer une image ou une série d'images que le lecteur est obligé d'organiser pour structurer un événement narratif.

Cette nouvelle stratégie textuelle oblige le lecteur à participer à la production du texte, à jouer le rôle du lecteur coopératif. La compréhension du texte, construit sur des principes cinématographiques, présume un lecteur que J. Lacan (1966) définit comme un lecteur nouveau qui est prêt à entrer dans le jeu proposé par l'auteur et doit posséder une certaine compétence cognitive et artistique.

Le processus de la production de l'image basée sur le déplacement est une caractéristique fondamentale de la caméra comme instance narrative. Ce qui distingue la caméra du narrateur, c'est qu'elle véhicule l'idée de mouvement et d'arrêt de la séquence comme une de ses étapes. Le déplacement, le gros-plan, le plan d'ensemble, le ralenti, tout en possédant une propriété commune ont chacun dans le texte leurs propres moyens d'expression : il s'agit des signes de ponctuation périphériques, de l'absence du narrateur en tant qu'instance fondamentale textuelle et d'un fonctionnement spécifique des formes temporelles verbales (Kornienko, 2009, Moltchanova, 2009).

3.1. Les formes temporelles en tant que mécanismes de visualisation cinématographique

On sait bien que le Passé simple est la pierre d'angle de la narration traditionnelle, « il signale toujours un art ; il fait partie d'un rituel des Belles-Lettres » et de son « système de sécurité » (Barthes, 1972 ; 25, 27). Dans le processus de la production textuelle il est en relation de corrélation avec les temps narratifs de second plan – l'Imparfait et le Plus-que-parfait. Dans les textes de la deuxième moitié du XX^e s., il arrive que le Passé simple fonctionne non pas avec ces derniers mais avec les temps dits commentatifs – le Présent et le

Passé composé. Quand ils apparaissent en corrélation avec le Passé simple à la place des formes verbales attendues, ils ralentissent la lecture car le regard du lecteur s'y attarde pour se rendre compte du rôle que ces temps verbaux jouent et de leur fonction dans la production textuelle. Ce retardement de l'avancement du texte crée l'effet d'arrêt : au premier plan s'avancent un moment, une scène, un personnage. La voix du narrateur s'arrête, il disparaît de la narration pour céder la place à une image fixe. Cet effet d'arrêt, nous l'observons dans la nouvelle de D. Boulanger (1971) *La Vieillesse d'Abel et Caïn* :

- (1) Une sonnette tinta. Le soleil emporta la fenêtre. Granloup pensa plus fortement à son frère. Le général était si dénué d'humour qu'on ne pouvait que sourire en l'imaginant. Aussi le vieillard plissait-il les yeux avec malice à la pensée de son aîné, si sûr de lui, si découpé, si net. Autant que Georges remontât les jours, son frère avait été de marbre et lui de poudre, et il fallait que le dur l'emportât, pensait-il, puisqu'il continuait à envier le général qui, lui, semblait ignorer son cadet. L'été, dehors, gardait les ailes étendues. Nouveau coup de sonnette. Il est 7 heures du soir. Le coucou sort de la pendule et Julienne, la gouvernante, grogne. C'est le moment du pain trempé dans un lait renforcé de sucre et de cannelle.

La cannelle, c'est Cambrai, l'enfance à la porte sombre ornée d'un heurtoir de cuivre, la maison pleine de tapis. Le piano mêle sa frappe à celle du beffroi. Le jardin fermé, des perspectives vertes en lattes de bois clouées sur les murs l'agrandissent à l'infini. Là était le bonheur, cette sorte de jet d'eau qui monte au milieu des heures et les lustres. (D. Boulanger, *La Vieillesse d'Abel et Caïn*)

Le passage cité comprend deux types différents de séquences, appelons-les (a) et (b) : (a) présente une narration au Passé simple où le narrateur (« il ») raconte les mémoires du personnage G. Granloup consacrés à son frère aîné, le général ; (b) est une narration au Présent qui reflète le moment où le narrateur fait revenir G. Granloup de ses souvenirs dans le monde réel. Le changement des formes temporelles produit une rupture dans la narration, il marque le passage du passé du personnage à son présent : le « nouveau coup de sonnette » l'invite à table, la caméra s'immobilise à ce moment pour visualiser la pendule et l'heure affichée, fait voir l'image de la gouvernante qui grogne et le repas traditionnel que Granloup prend toujours à 7 heures : « Il est 7 heures du soir. Le coucou sort de la pendule et Julienne, la gouvernante, grogne. C'est le moment du pain trempé dans un lait renforcé de sucre et de cannelle ».

Les formes du Présent transposent le récit des soucis du vieillard en une représentation visuelle provoquée par des perceptions auditives. La narration est

stoppée, le narrateur est repoussé au second plan alors que la caméra s'est avancée et s'est immobilisée pour saisir la pendule et Julienne qui lui ont rappelé le lait et la cannelle de l'enfance.

En se référant à La Grande Syntagmatique de Christian Metz, F. Vanoye, (1989 : 38) qualifie un syntagme construit sur ce principe de syntagme parallèle a-chronologique parce que dans ce syntagme filmique alternent des motifs selon la structure A B A B.

Dans le texte de D. Boulanger alternent le récit au Passé simple où est narrée la jeunesse de deux frères, et une séquence cinématographique qui visualise la vie actuelle de G. Granloup et des événements de sa vie passée qu'il perçoit comme actuels.

Le Présent à fonction narrative fait l'effet de la présence « ici et maintenant » qu'éprouve le spectateur dans la salle de cinéma lors du visionnement d'un film. Cette technique narrative (le fonctionnement spécifique des formes grammaticales) crée chez le lecteur le sentiment d'être à côté du personnage et de voir ce que Granloup, lui, voit de son regard intérieur, les épisodes qui se déroulent sur l'écran virtuel de ses visions et perceptions.

3.2. Le lexique « cinématographique »

Il y a des cas où la caméra est introduite dans la narration explicitement, c'est-à-dire que l'auteur du texte l'annonce en se servant du lexique qui nomme directement l'appareil lui-même, ses propriétés et ses mouvements. C'est le cas de la nouvelle de M. Gazier (1988) *Le buveur triste* :

- (2) « Vous avez arrêté l'image : une main sur le verre embué de glace au whisky, un ongle entre des lèvres fines, presque blanches. La mâchoire forte. Le regard perdu. L'air triste, les yeux brûlés d'alcool. Dans le cendrier, des mégots mutilés, tordus ... ». (M. Gazier, *Le buveur triste*)

Le lexique employé dans le texte renforce l'effet de présence du lecteur dans l'espace narratif créé par les formes du Présent et fait générer la sensation de la vision de l'événement narratif : « C'est ce regard que vous portez sur lui... » ; « cette image brève de lui », « De cette image-ci, vous êtes passés à d'autres ».

Sous l'influence des phrases de ce type le lecteur se sent dans l'espace de l'événement narré, suit les déplacements de la caméra que lui fait voir le narrateur. Les verbes au Présent font générer la sensation d'être près de l'auteur-narrateur et du buveur triste, il « voit », immobilisée pour un instant, l'image du client du café tel qu'il va apparaître en tant que personnage d'une nouvelle.

La structure sémantique de la nouvelle est très originale, elle présente une sorte d'entretien qu'un homme assis à une table de café mène avec lui-même. Le sujet d'énonciation joue deux rôles – il est l'écrivain qui apprécie le monde autour de lui du point de vue de l'auteur qui cherche du matériel pour sa future œuvre, il est aussi le narrateur dans le texte littéraire qu'il va produire à un moment indéterminé. L'écrivain discute professionnellement avec le narrateur qu'il deviendra lors de la création du texte, c'est-à-dire avec lui-même dans le rôle du futur narrateur:

- (3) « Vous, je ne vous ai pas encore présenté. Vous êtes le narrateur. Au départ un simple voyeur assis à une terrasse de café. Le temps d'une pause, de quelques cartes postales, de la rêverie. ». (M. Gazier, *Le buveur triste*)

Dans la narration, à part les séquences traditionnelles narratives et dialogiques, se trouvent aussi des séquences cinématographiques qui visualisent les déplacements de la caméra que l'« écrivain-narrateur » imagine : il arrête la caméra ou l'avance pour prendre le visage du client qui a attiré son attention, saisir ses mains, les poses de son corps, des objets sur la table. Ainsi, au moment où l'auteur annonce au narrateur que celui-ci a arrêté la caméra (« Vous avez arrêté l'image »), s'avancent une main et le visage du client pris en gros-plan. Le texte nouvellistique cité est construit sur deux catégories – celle du narrateur et celle de la caméra : tantôt le narrateur parle, tantôt c'est la caméra qui visualise une scène ou un objet alors que le narrateur disparaît de la narration en déléguant à la caméra sa fonction de producteur d'un texte verbal. La structure textuelle est ainsi composée de séquences narratives et cinématographiques.

Par ailleurs, les séquences narratives ne le sont pas au sens propre du mot : la narration porte ici un caractère particulier, il serait plus juste de la définir comme une communication car le conteur dans sa forme canonique est absent – personne ne mène la narration, ne présente le client, ne parle de son comportement. L'auteur, tout en gardant son statut de créateur, joue le rôle d'interlocuteur du narrateur qu'il deviendra au moment de la production du texte.

Les deux, auteur et narrateur, accomplissent la fonction des personnages de la nouvelle dont le texte est construit sur leurs réflexions, appréciations et hypothèses. Donc, ils paraissent là en tant que membres de la communication, par conséquent la parole de l'auteur adressée au narrateur n'est pas un récit de type « il y avait une fois ... », mais un acte de communication. De ce fait les séquences ne portent pas un caractère strictement narratif, elles sont plutôt communicatives, étant donné qu'elles présentent les paroles des « interlocuteurs » : de l'auteur et du narrateur d'un futur texte.

Cette stratégie modifie radicalement le type de texte car sa structure est une combinaison de séquences communicatives, ou énonciatives, et cinématographiques, alors que la séquence narrative en tant que moyen traditionnel de la production du texte canonique est absente.

3.3. Le blanc comme producteur de la séquence cinématographique

Un autre procédé de l'écriture cinématographique dégagé dans la littérature du XX^e s. est le blanc, employé en corrélation avec les formes temporelles commentatives. Son fonctionnement dans le texte contemporain est modifié, son rôle ne se limite plus à marquer uniquement une pause ou à délimiter des paragraphes. M. Arabyan (1994) le considère comme un signe linguistique à part entière et appelle à prendre conscience de ses nouvelles fonctions.

Nos recherches dans ce domaine ont démontré que le blanc est effectivement devenu « un signe linguistique à part entière », il peut être dans certaines conditions un signe linguistique sémantisé comme n'importe quel mot de la langue française (Kornienko, 2000). Il peut marquer le temps que prend l'interlocuteur pour trouver des justifications, peut témoigner de l'état psychologique du personnage (peur, honte, désarroi, etc.), de ses passions, de l'intensité de ses émotions, etc.

Le blanc est aujourd'hui un élément significatif de la technique cinématographique, une des composantes fondamentales de l'archi-structure de la page, cette nouvelle catégorie textuelle. Il participe au processus de la production de l'effet panoramique. La page à effet « vision panoramique » a ses propriétés spécifiques – le texte verbal est immergé dans un espace blanc :

C'est l'Italie.
C'est Rome.
C'est un hall d'hôtel.
C'est le soir.
C'est la piazza Navona.
Le hall de l'hôtel est vide excepté sur la terrasse, une femme assise dans un fauteuil.
Des garçons portent des plateaux, ils vont servir les clients de la terrasse, ils reviennent, disparaissent dans le fond du hall. Reviennent.
La femme s'est endormie.

La citation correspond à la première page de l'œuvre de M. Duras (1993) *Roma*. Il s'ouvre par un blanc égal à peu près à un tiers de la page. Cinq propositions démonstratives séparées l'une de l'autre par deux interlignes occupent un autre tiers, chacune d'elles présentent en soi un paragraphe. Et, enfin, trois paragraphes sont divisés aussi par deux interlignes. Les blancs manifestent les espaces que montre la caméra pour démarquer des vues et des scènes différentes : l'Italie, Rome, un hall d'hôtel, la piazza Navona, une femme, des garçons, etc. Au fur et à mesure du développement du texte, le lecteur, comme s'il suivait l'avancement de la caméra, découvre de nouveaux éléments qui caractérisent des objets de la narration et structure l'espace de l'événement.

La façon de montrer ces scènes relève d'un caractère cinématographique accentué. Le premier grand blanc symbolise la caméra qui prend d'abord des vues de l'Italie. Ce blanc joue le rôle du panorama de « prospection », ou un large panorama, puis son focus se rétrécit (les blancs à deux interlignes) et l'objectif se déplace pour montrer la ville, un hôtel, une place, etc.

Ainsi la page présente une trajectoire verticale harmonieuse de la séquence cinématographique spatiale, dont la raison d'être est de transmettre une ambiance unique qui entoure les personnages et de détacher chaque détail important pour le développement de la narration.

La condition indispensable qui assure au blanc la faculté de jouer le rôle de la caméra est l'emploi du Présent à la fonction narrative ainsi qu'une organisation syntaxique spécifique des paragraphes. Cette page doit son caractère cinématographique aux blancs, au Présent et aux structures syntaxiques

phrastiques et textuelles. Si l'on en enlève les blancs, l'effet cinématographique du déplacement de la caméra à la direction du grand espace (le pays) aux petits détails (la femme) disparaîtra, et la séquence cinématographique prendra la forme de la séquence descriptive. Le blanc est ainsi le moyen fondamental de la production de l'effet cinématographique sans cependant en être le seul mécanisme.

Ceci est une nouvelle fonction du blanc : son espace ne sert plus uniquement à diviser les fragments du texte narratif verbal, mais à les unir en une image cinématographique. Le blanc en tant que signe de ponctuation périphérique a acquis un nouveau contenu, il visualise, crée des images (une ville, un hall d'hôtel...) en prenant sur soi le rôle de narrateur qui se tait à ces moments du processus de production textuelle ayant abandonné, pour quelques temps, sa fonction de conteur. Dans le texte analysé, il n'est pas encore apparu, il a donné à la caméra la possibilité de montrer l'espace dans lequel l'événement se déroulerait, de créer l'ambiance appropriée à l'histoire des personnages en captivant la vue du lecteur.

F. Vanoye (1989 : 23-26) remarque qu'il est « intéressant d'étudier la place et la fonction des moments d'interruption, de ces « blancs » dessinés dans l'espace du livre, parfois correspondant à des blancs dans le récit. L'espace du livre se structure de la répartition des paragraphes, de l'alternance de blocs compacts et de passages aérés. Les passages du narré au dialogue se voient avant même de se lire. Des romanciers ont effectué quelques essais de structuration plus complexe de l'espace livresque ». L'auteur remarque que la structuration du texte, son aspect extérieur tout en donnant de l'information au lecteur quant au genre du livre sont aussi des signes de la narrativité qui témoignent d'une nouvelle organisation de l'espace de la page et de celui du livre.

Comme il a été montré plus haut, les blancs ont commencé à participer à la production de l'effet cinématographique, à créer des images de l'espace dans lequel se déroule l'histoire narrative.

3.4. La caméra à fonction de narrateur

Précédemment nous avons déjà noté (Kornienko, 2007) que certains changements qui s'étaient produits dans la technique même de la production du texte français contemporain mettent à l'ordre du jour la révision de la théorie du texte narratif dans le cadre duquel le narrateur est considéré unanimement comme sa catégorie fondamentale, sans laquelle il ne peut pas exister, car les événements doivent être contés par quelqu'un. Alors qu'aujourd'hui dans la pratique narrative il existe des textes d'où cette catégorie est absente : personne ne conte l'histoire des

personnages. Dans les textes de ce type le rôle important revient au lecteur à qui il incombe d'unir les fragments textuels et de construire un événement narratif. Pourtant, le lecteur ne peut pas accomplir cette fonction tout seul, donc, il doit exister dans la stratégie textuelle une catégorie qui soit capable de jouer le rôle de l'instance qui participe à la production du récit. A notre sens, dans certains cas, c'est la catégorie de la caméra qui se charge de cette fonction.

Ainsi elle joue le rôle du narrateur dans la nouvelle d'A. Saumont (1996) *Encore un café s'il vous plaît*, où est exposé le départ à la retraite du professeur de sciences économiques Amélie Baron. La structure de la nouvelle est composée de parties isolées par des blancs et des astérisques. Chaque partie présente un acte de communication à l'intérieur de quatre groupes de communicants : des professeurs-collègues, des lycéens, un serveur et un client de café et, enfin, Amélie. Tous discutent de l'événement du jour – du départ d'Amélie, à leur façon : regrettent, se moquent, médisent. Amélie soliloque en buvant une tasse de café après l'autre, etc.

Les blancs accomplissent dans le texte une double fonction : ils délimitent les parties pour éviter toute confusion de compréhension et présentent l'espace où évolue la caméra. Elle joue dans ce texte le rôle de l'instance qui unit ces épisodes et produit le récit grâce aux déplacements qui permettent de faire voir les groupes de communicants et de faire entendre leurs répliques :

- (4) « Eh oui, ça s'est fort bien passé. Les adieux à notre chère collègue, « la Baronne » comme disent les gosses. C'était simple, très convivial. Pauvre Amélie, sa vie n'a pas été drôle. Elle a eu je crois une triste jeunesse. Fille unique de parents plutôt beaufs. Qui se sont efforcés de la garder auprès d'eux. Elle s'est quand même fiancée vers la trentaine mais le type a rompu trois semaines avant le mariage, robe blanche livrée par la couturière, invitations envoyées, ne restait plus qu'à tout décommander. C'est du moins ce que racontent des gens dignes de confiance qui vivent ici depuis longtemps. Le fiancé aurait plaqué Amélie pour épouser la fille du directeur de la compagnie d'assurances qui l'employait. Amélie Baron avait parmi ses élèves la jeune sœur de la nouvelle élue, toute la ville en a ri, à l'époque.

*

Garçon, un café s'il vous plaît.

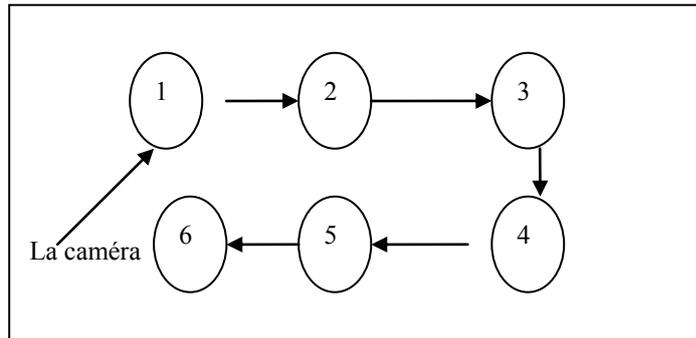
Je me prépare une nuit d'insomnie. Mais j'ai trop bu de ce bon vin que le conseiller d'éducation avait apporté pour le pot des adieux. J'étais un peu déçue, je m'attendais à un cadeau, un souvenir un livre ou un bibelot. Je connais les usages, au cours de ma carrière quand un prof nous quittait j'ai été deux ou trois fois volontaire pour la collecte. Il y avait d'abord l'enquête préliminaire qu'est-ce qu'on offre qu'en pensez-vous, chauffe-plats robot ménager stylo Parker dictionnaire des synonymes porte-documents cendrier

en onyx litho foulard Pierbé et le choix dépendait non seulement des goûts supposés du récipiendaire mais aussi d'un calcul prévisionnel de la somme qu'on allait réunir. Chaque fois que j'ai accepté de me charger de la corvée j'ai su que ce n'était pas le meilleur moyen de se faire des amis. On se retrouve en position délicate, hésitant à donner un avis, à proposer des tarifs, les uns craignant de se montrer trop généreux, les autres de passer pour des pingres. Pas de cadeau c'est plus sage. Moi d'ailleurs j'ai eu ma récompense : les palmes académiques. Et une jolie petite fête. La documentaliste a servi des biscuits durs à croquer j'avais des craintes pour mon dentier.

*

Si j'avoue que m'selle Baron je l'aimais bien, j'en ai pas fini avec les gogols de ma classe. J'ai les boules quand on m'attaque. Et c'est pas mon truc de fayoter. D'accord elle est assez moche, surtout qu'elle sait pas s'arranger. J'oserais pas la conseiller, pour les fringues. En plus elle est vieille. Ca on n'y peut rien. J'aurais voulu lui parler. Des choses de la vie. J'ai pas osé. Elle était pas du genre à copiner, comme ces profs qui demandent qu'on les appelle Antoine ou Martine ou Julien. La Baronne, elle a jamais proposé qu'on lui dise Amélie. Ca serait devenu Mélie. Lili. On lui aurait lancé très cool, Tu vois Lili j'ai pas relu mes notes de cours parce qu'hier soir mes vieux sortaient, alors moi et mon petit cousin on a fait l'amour sous leur couette. Elle aurait tourné blême. Elle a un look à être encore vierge, plate à faxer, basse sur ses crayons. Et elle pue l'eau de lavande. ». (Saumont, *Encore un café s'il vous plait*)

La caméra embrasse ici un grand espace grâce à sa possibilité de se déplacer : les professeurs au lycée, les élèves dans la cours, le serveur et Amélie en ville. Le temps de déplacement est marqué par les blancs ; les astérisques soulignent le passage d'un groupe à l'autre en mettant un point à chaque épisode. Schématiquement on pourrait représenter comme suit les déplacements de la caméra dans ce texte d'A. Saumont :



La caméra, en premier lieu, fait voir (1) le groupe de professeurs, puis (2) Amélie au café, après quoi elle revient au lycée pour (3) montrer comment réagissent les élèves au départ de leur professeur et (4) comment se comportent ses collègues, et, enfin, (5) de nouveau Amélie. La caméra fait plusieurs fois le tour des groupes et s'arrête à la dernière scène au café (6), une scène tragique qui démontre l'état émotionnel du personnage principal.

La narration se construit non pas comme un résultat de l'alignement des événements sur l'axe chronologique d'une histoire, mais à la suite du visionnement des scènes de communication dans lesquelles sont montrés des gens qui ont le même sujet de conversation mais qui sont localisés en différents points spatiaux. Le mouvement circulaire de la caméra, ici, est le principe unifiant de l'histoire narrative.

Ainsi, grâce à cette technique, il est devenu possible de montrer dans un texte littéraire des scènes narratives qui se produisent à des endroits différents, ce qui a toujours été reconnu comme une propriété fondamentalement cinématographique.

CONCLUSION

En conclusion nous voudrions préciser la distinction qui existe, à notre sens, entre la caméra, le montage et le cadrage. Cette distinction contribuera à une meilleure compréhension de la catégorie de la caméra et de sa place dans le processus de la visualisation cinématographique du texte fictionnel contemporain.

La caméra en tant que nouvelle technique narrative est un agent actif du processus textuel, à la différence du montage et du cadrage. Le montage présuppose l'existence des récits et/ou des fragments de récits (comme des

pellicules cinématographiques) qu'un technicien agence pour créer une unité narrative. N. Gacheva (2005 : 39), par exemple, en analysant l'aspect cinématographique de l'écriture d'Ossorguine, définit le montage comme une juxtaposition de scènes, d'images, de peintures du roman, qui sont dans un rapport antithétique avec les chapitres représentant des vues d'espaces étendus de la Russie. Ces derniers sont construits, selon l'auteur, sur le principe cinématographique du panoramique.

Ainsi, nous voyons que le montage a affaire aux scènes, aux images et aux vues préalablement filmées qu'on peut disposer de la façon choisie par l'auteur de l'œuvre d'art. N. Gacheva, d'ailleurs, parle aussi de la caméra : « Ici l'attitude de l'auteur envers ce qu'il montre est accentuée grâce à l'alternance des mouvements suivis d'arrêts inattendus de la caméra imaginaire... », ce qui prouve que le montage présuppose automatiquement l'existence de la caméra.

Le cadrage, de son côté, ne peut se faire que par et sur la caméra, en manœuvrant son objectif. Donc, il devrait être considéré comme un des mécanismes de la caméra. Alors que la caméra, en tant qu'élément autonome, filme, elle crée des images cinématographiques que l'on peut par la suite disposer comme on veut. La caméra, dans certaines conditions, devient une instance responsable du processus de la production textuelle : en l'absence du narrateur elle se charge de produire le récit à sa place et à sa façon.

Ainsi, chacun des mécanismes cinématographiques a son rôle dans la construction du texte et de son sens, et sa place dans le processus de la visualisation cinématographique du texte fictionnel contemporain. De plus, la reconnaissance de la catégorie de la caméra pourrait contribuer à des recherches plus pointilleuses sur les mécanismes de l'interaction de la littérature et du cinéma et servir de point de départ à la description et à l'analyse d'une nouvelle séquence textuelle – la séquence cinématographique.

Source électronique :

<http://coursval.free.fr/>.

RÉSUMÉS / ABSTRACTS

Les enjeux de l'analyse contrastive dans l'Union Soviétique des années 1920

Elena Simonato (Université de Lausanne)

Dans cet article, nous nous penchons sur les fondements théoriques de la linguistique contrastive telle qu'elle a émergé en URSS à la fin des années 1920 et au début des années 1930. Dans un second temps nous essayons de voir quelles applications ont pu en être proposées, notamment à travers l'élaboration de dictionnaires bilingues et différents travaux en didactique des langues étrangères.

This paper deals with the theoretical foundations of contrastive linguistics such as it appeared in the USSR at the end of the twenties and the beginning of the thirties, particularly in Leningrad and Moscow. It then attempts to identify the propositions – if not applications – that have ensued, notably in didactics of foreign languages – and compilation of dictionaries.

Quels enjeux pour la linguistique contrastive ? Sur l'exemple des constructions causatives en français et en bulgare

Iva Novakova (Université de Grenoble)

Après une réflexion sur les enjeux de l'analyse contrastive, l'article se propose d'étudier, dans une perspective inter-langues (français, bulgare, russe, anglais), le fonctionnement des mécanismes causatifs. La principale thèse soutenue par l'auteur est que l'analyse contrastive peut s'avérer un filtre d'éclairage précieux des faits de langues, permettant de nuancer, enrichir ou préciser certains principes typologiques comme le principe d'*iconicité* (Givón, 1991), *l'hypothèse inaccusative* de Levin & Rappaport (1995), la corrélation entre langues analytiques et moyens analytiques d'expression de la causalité (Gawelko, 2006) ou la théorie de la grammaticalisation. L'analyse, menée dans le cadre de la typologie fonctionnelle, est basée sur l'échelle de compacité des mécanismes causatifs de Dixon (2000).

Delving further into contrastive analysis, this article proposes to study, from a cross-linguistic (French, Bulgarian, Russian, English) perspective, the functioning of causative mechanisms. The main thesis supported by the author, is

that contrastive analysis proves to be enlightening on language events, allowing to qualify, to enrich or to specify certain typological principles such as the principle of iconicity (Givón, 1991), the unaccusative hypothesis of Levin Rappaport (1995), the correlation between analytical languages and means of analytical expression of causality (Gawelko, 2006) or the theory of grammaticalization. This analysis, from a functional typological approach, is based on the scale of compactness of the causative mechanisms of Dixon (2000).

Les causatifs dans le langage des enfants français et bulgares entre 3 et 6 ans
Yanka Bezinska (Université de Grenoble)

Le présent article examine un phénomène complexe, celui de l'acquisition des mécanismes causatifs dans une perspective inter-langue (entre le français et le bulgare). Il comprend deux parties. Dans la première, nous présentons les mécanismes causatifs du français et du bulgare au sein des autres procédés auxquels les langues font appel pour exprimer la causativité. Nous faisons par la suite un rappel rapide des travaux antérieurs sur l'acquisition des causatifs dans les langues et, plus précisément, en français et en bulgare. Dans la seconde partie de l'article, nous présentons notre expérimentation sur les causatifs dans le langage des enfants monolingues français et bulgares âgés de 3 à 6 ans. Les résultats montrent que la production de la construction *faire + Vinf* qui a le statut de *prédicat complexe* en français reste une tâche difficile pour les enfants entre 3 et 6 ans. En revanche, les mécanismes causatifs en bulgare sont moins complexes sur le plan morphosyntaxique, ce qui favorise leur plus précoce acquisition par les enfants.

The present article examines a complex phenomenon, that of the acquisition of causatives from a cross-linguistic perspective (French and Bulgarian). It includes two parts : in the first part, we present the French and Bulgarian causatives within the other mechanisms which languages use for expressing causativity. We then present a brief synopsis of previous studies on the acquisition of causatives, specifically in French and in Bulgarian. In the second part of the article, we present our experiment on the acquisition of causatives by 3 to 6 years old French and Bulgarian monolingual children. Our results indicate that the production of *faire + Vinf* complex predicate is still a difficult task for 3 to 6 years old French children. On the other hand, Bulgarian causative mechanisms are less complex from a morphosyntactic point of view which facilitates their earlier acquisition by the children.

L'ordre temporel dans une phrase à subordonnée relative en français et en russe

Elena Dontchenko (Université d'Astrakhan)

La thèse défendue dans cet article est que l'alternance des formes verbales s'impose comme moyen clé de l'organisation temporelle de la phrase. De plus, toute description de la problématique de l'ordre temporel est liée à l'interaction des champs lexico-sémantiques du temps / mode / aspect. Chaque phrase à subordination se caractérise par une corrélation temporelle binaire :

- 1) la correspondance de deux actions (principale et subordonnée) à l'égard du moment de la parole (passé-présent-futur) ;
- 2) la correspondance de ces deux actions en vue de leur succession linéaire (antériorité-simultanéité-postériorité), l'ordre temporel, ou la taxis.

Ce dernier concept s'avère pertinent pour caractériser le procès de l'énoncé par rapport à un autre procès sans référence au moment de la parole. Le russe ne dispose pas de formes temporelles appropriées pour désigner explicitement, à l'intérieur de la proposition complexe, des relations relatives. A la différence du russe, en français, le temps de la proposition subordonnée varie chaque fois pour exprimer l'antériorité en fonction du temps de la proposition principale. Le principal objectif de l'article est de répondre à la question si le système de temps absolus et relatifs que le français possède est suffisant pour exprimer l'ordre temporel ou la taxis en français. Et comment cela se passe-t-il en russe qui en est privé?

The idea defended in this research is that the alternation of verbal forms is presented as a key device for a temporal organisation of the sentence. On the other hand, all description of tense order is tied to the interaction of the lexical and semantic fields of tense / mood / aspect. Every sentence with subordination is characterised by a temporal binary correlation of forms:

- 1) the correspondence of two actions (main and subordinating) at the moment of speech (past-present-future);
- 2) the correspondence of these two actions in terms of their linear following (antecedence-simultaneity-posteriority), temporal order, or taxis.

This last concept seems to be appropriate for characterising the process of a statement relative to another process without reference at the moment of speech . Russian does not have appropriate tense forms to designate these relative relations. Contrary to Russian, in French the tenses of the subordinate clauses

vary each time to express the antecedence. My main objective is to discover if the absolute and relative tenses in French are sufficient for expressing the temporal order or the taxis in French, and how it is marked in Russian that does not have them.

La préposition comme exposant de l'aspect dans les constructions *prép+N* à valeur causale. Une analyse contrastive français-polonais

Teresa Muryn (Université Pédagogique de Cracovie)

La définition de l'aspect comme une catégorie sémantique, un trait inhérent du concept, permet d'étendre l'analyse aspectuelle sur des catégories morphologiques traditionnellement exclues d'une telle analyse, comme les noms et les adjectifs ce qui, à son tour, fait voir comme aspectuellement marqués de nouveaux contextes. On peut donc se poser la question de savoir quels sont les marqueurs qui permettent d'évaluer la valeur aspectuelle de différentes constructions où le prédicat revêt la forme de nom. Nous essayerons de répondre à cette question en analysant les expressions causales *prép + N* du type *Dans son énervement, il a renversé le vase*, en polonais et en français.

The definition of the aspect as a semantic category authorises aspectual analysis of the noun phrase. The latter is considered as an equivalent of the verbal phrase and is submitted to the same type of aspectual decomposition : the question is to know how all the noun expansions contribute to evaluation of its aspectual value. Our study focuses on the status of prepositions; we intend to study their combinations to identify their possible aspectual properties.

L'image de la mère dans les unités phraséologiques russes et françaises (analyse contrastive)

Irina Frenkel (Université d'Astrakhan)

L'analyse contrastive réalisée dans le présent article est centrée sur l'analyse des définitions de la signification '*mère мать/mat*' par rapport à ses enfants' dans différents dictionnaires russes et français dans le but d'en révéler tous les sèmes différentiels. L'approche paramétrique de la structure sémantique des unités phraséologiques permet de définir le niveau de productivité phraséologique des sèmes dans les définitions lexicographiques, de mettre à jour les caractéristiques de valeur de l'image de la mère dans deux collectivités langagières (russe et française), d'établir le degré de pertinence des caractéristiques révélées pour les deux langues et d'analyser les moyens d'ordre lexical, grammatical, stylistique et

phonétiques qui contribuent à reconstituer l'image de la mère dans les deux langues.

This contrastive analysis is centred on the analysis of the definition of 'mere /mother. mat' towards her children in different Russian and French dictionaries so as to distinguish all differentiating semes. The parametrical approach of the semantical structure of phraseological units enables to define the level of phraseological productivity for semes in the lexicographical definition. It also allows to update the value characteristics of the mother's image in two language collectives, Russian and French, to define the degree of relevance of some characteristics revealed by both languages as well as to analyse devices of lexical, grammatical, stylistical and phonetical order which contribute to reconstitute mother's image in both languages.

Énoncés proverbiaux du polonais et du français de type *Chcieć to móc / Vouloir, c'est pouvoir* à la lumière de la théorie du centrage méta-informatif
Lidia Miladi (Université de Grenoble)

La comparaison des constructions proverbiales attributives du polonais et du français de type *A to Z / A c'est Z*, où A et Z = SN (menée dans le cadre de la théorie du centrage méta-informatif) montre que, face à la particule énonciative *to* du polonais (qui provient du processus de grammaticalisation du pronom démonstratif *to* (cela)), nous avons la séquence *c'est* en français. Ces deux marqueurs méta-linguistiques d'identification (*to / c'est*), introduits à la jonction du topique et du commentaire amplifient la mise en relief du proverbe et contribuent à la montée abstractive du sens proverbial. Ces propriétés ressortent nettement lorsque les structures proverbiales segmentées *A to Z / A c'est Z* sont mises en corrélation avec les constructions proverbiales attributives non segmentées *A jest Z / A est Z*.

The comparative analysis of proverbial attributive constructions *A to Z / A c'est Z* with A and Z = SN in Polish and French (carried out in the framework of the meta-informative centering theory) demonstrates that the enunciative particle "to" in Polish (which results from a process of grammaticalization of the demonstrative pronoun *to* (=this)) corresponds to *c'est* in French. The identification markers *to / c'est*, inserted at the junction of topic (i.e. segment A) and comment (i.e. segment Z), increase the emphasis of proverbs and contribute to the abstractive meaning of proverbs. These properties emerge clearly when we

establish a correlation between the dislocated structures *A to Z / A c'est Z* and the non-dislocated structures *A jest Z / A est Z*.

Etude de corpus des constructions verbo-nominales de sentiment en français et en russe

Elena Melnikova (Université d'Astrakhan & Université Stendhal)

Les corpus comparables et parallèles constituent une base de données solide pour une analyse contrastive fiable. Pour étudier l'aspect des constructions verbo-nominales de sentiment (CVN_sent), le corpus comparable nous a servi à calculer les fréquences de tous les éléments constitutifs de la combinatoire des noms de sentiment (N_sent) afin de dégager leurs propriétés aspectuelles et celles des CVN_sent. Le corpus parallèle, quant à lui, a constitué le corpus de contrôle de notre étude, qui permet d'établir les équivalents fonctionnels des CVN françaises en russe (par ex. les constructions impersonnelles, les verbes de sentiments, les CVN_sent) et inversement. Ces deux types de corpus sont complémentaires en linguistique contrastive.

A l'aide du calcul des paramètres aspectuels de deux N_sent, *colère* – *gnev* (plutôt ponctuel) et *amour* – *ljubov'* (plutôt duratif), à savoir *l'aspect lexical*, *l'aspect grammatical* et les *phases* du verbe) et de l'analyse de la combinatoire, on vérifiera l'aspect ponctuel ou duratif de ces noms.

Comparable and parallel corpora present a solid database for contrastive analysis. While studying the aspect of the Verb+Noun constructions expressing feelings (VNC_feel), the comparable corpus serves to count the frequencies of all the combinatory elements of the nouns of feeling (N_sent) in order to find out their aspectual properties and those of the VNC_feel. As for the parallel corpus, it is used as a corpus of control. It allows the establishment of functional equivalents of the French VNC in Russian (e.g., the impersonal constructions, the feeling verbs, the VNC_feel) and vice versa. These two types of corpora are complementary in the cross-linguistic studies.

Two nouns expressing feelings like *colère* – *gnev* (punctual aspect) et *amour* – *ljubov'* (durative aspect) were selected for analysis in this article. The tendencies of these nouns for assigned aspects were counted through three aspectual parameters (lexical aspect, grammatical aspect and phases of the verb) as well as the syntactic and lexical combinatory.

Valeurs et variations de l'article dans le cadre de la structure *c'est DET GN* : vision didactique

Olga Spiridonova (Université Stendhal)

La présente étude se trouve au croisement de la linguistique et de la didactique des langues étrangères. Nous nous sommes fixée deux objectifs. Le premier consiste à examiner l'emploi de l'article au sein de la structure *c'est Dét GN* en fonction des facteurs d'ordre syntaxique et sémantique en menant en parallèle une analyse comparative de cette structure en russe. Le deuxième objectif est de proposer des solutions didactiques qui faciliteraient le choix entre les formes *le / un* des apprenants russophones du FLE. Notre étude nous amène à conclure que la difficulté didactique de la structure *c'est Dét GN* est due à la nature des éléments qui la forment : d'une part, elle démontre l'objet, d'autre part, elle en présente de nouvelles caractéristiques. Cette contradiction est souvent difficile à réaliser pour les apprenants. D'autres difficultés peuvent concerner l'emploi de la forme de l'article incompatible à première vue avec la structure syntaxique et des cas où plusieurs variantes sont possibles. Les solutions didactiques concernent l'organisation de l'analyse portant sur l'emploi de l'article au sein de cette structure au niveau textuel et l'utilisation de l'analyse comparative.

The study intersects linguistic and didactic approaches. One of its objectives is to analyse the use of the article in the structure *c'est Dét GN* taking into account syntactic and semantic factors and comparing it with the corresponding structures in Russian. The other aim of the study, is to offer didactic solutions which can facilitate the choice between *le / un* by students. We conclude that the didactic difficulty of the structure *c'est Dét GN* is due to the nature of its elements: on one hand, it demonstrates the object, on the other hand, it presents new features of the object. That contradiction is often difficult to realise for students. Other difficulties can appear in the use of the article which seems at first glance incompatible with syntactic structure, as well as in cases where several choices are possible. The didactic solutions concern the ways to analyze the use of the article in this structure at textual level and the use of comparative analysis.

La catégorie de la *caméra* dans le texte français contemporain

Alla Kornienko (Université de Piatigorsk & Université d'Astrakhan)

Dans l'article est abordé la question de la définition d'une nouvelle catégorie textuelle – la catégorie de la *caméra* qui participe à la production d'un nouveau type de texte, construit non pas sur le narré mais sur l'image qui présente une

séquence cinématographique. Cette approche permet de dégager deux types de texte – celui construit sur la catégorie du narrateur et celui produit sur son absence quand il est remplacé par la caméra.

In this article the question of the definition of a new textual category is approached – the category of the camera which participates in the production of a new type of text, built not on the narrated but on the image which presents a cinematographic sequence. This approach allows to remove two types of text – that built on the category of the narrator and that produced on its absence when it is replaced by the camera.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- Abeillé A. & Godard D., 2003, Les prédicats complexes, in D. Godard (éd.), *Les langues romanes. Problèmes de la phrase simple*, Paris, CNRS Editions, p. 1-62.
- Adamczewski H., 1990, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, A. Colin.
- Alaverdov K., 1933, K itogam pervogo plenuma naučnogo soveta VCK NA (16-20 fevralja 1933), *Pis'mennost' i revolucija* I, Moskva/Leningrad, Edition du VCK NA, p. 6-13. [A propos des résultats du premier plénum du conseil scientifique du VCK NA]
- Aliev U., 1928, O principax sostavlenija karačaevno-balkarskoj grammatiki, *Zapiski Severo-Kavkazskogo kraevedčeskogo NII(I)*, p. 129-136. [A propos des principes de compilation d'une grammaire karatchaevno-balkare]
- Alsina A., 1996, *The role of argument structure in grammar. Evidence from romance*, Stanford (CA), CSLI Publications.
- Ammon M.S. & Slobin D.I., 1978, A Cross-linguistic Study of the Processing of Causative Sentences, *Papers and Reports on Child Language Development* 15, p. 114-128.
- Ansamble J.-C., 1995, Morphologie et représentation événementielle : le cas de noms de sentiment et d'attitude, *Langue française* 105, p. 40-55.
- Ansamble J.-C., 1996a, Noms de sentiment, noms d'attitude et noms abstraits, in N. Flaux, M. Glatigny & D. Samain (éds.), *Les noms abstraits*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, p. 257-275.
- Ansamble J.-C., 1996b, Partitif et localisation temporelle, *Langue française* 109, p. 80-104.
- Antinucci F. & Gebert L., 1977, Semantyka aspektu czasownikowego, *Studia Gramatyczne* 1, p. 7-43. [Sémantique de l'aspect verbal]
- Apotheloz D., Combettes B. & Neveu F. (éds.), 2009, *Les linguistiques du détachement*, Actes du colloque international de Nancy (7-9 juin 2006), Berne, Peter Lang.
- Arabyan M., 1994, *Le paragraphe narratif. Etude typographique et linguistique de la ponctuation textuelle dans les récits classiques et modernes*, Paris, L'Harmattan.
- Augustyn M., 2009, Métaphore et figement dans les collocations verbales comportant un nom de sentiment, *Synergies-Pologne* 6, p. 245-253.
- Babby L., 1993, Hybrid causative constructions: Benefactive causative and adversity passive, in B. Comrie & M. Polinsky (eds.), *Causatives and transitivity*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 343-367.
- Bally Ch., 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, 2^{ème} éd., Berne, A. Francke S.A.
- Bally Ch., 1951, *Traité de stylistique française*, 3^{ème} éd., nouv. tirage, Genève, Librairie Georg, Paris, C. Klincksieck.
- Barthes R., 1972, *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Editions du Seuil.
- Baudouin de Courtenay [Boduèn de Kuurtene] I. A., 1901-1902 [1963], Sravnitel'naja grammatika slavjanskix jazykov v svjazi s drugimi indoevropskimi jazykami, *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, *Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR*, Moskva, p. 30-32. [Grammaire comparée des langues slaves en relation avec les autres langues indo-européennes]

- Baur R.S., 1985, La didactique des langues étrangères en URSS : fondements – recherches – tendances, *Recherches en linguistique étrangère X, Annales littéraires de l'Université de Besançon* 322, p. 33-63.
- Beljaev M.V., 1930a, Grammatičeskaja sistema kavkazskix (jafetičeskix) jazykov, in A. Xadzhiev, N.F. Jakovlev & M.B. Beljaev, *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*, Vladikavkaz, Krajkom NA i Krajnacizdat, p. 61-98. [Système grammatical des langues caucasiennes (japhétiques)]
- Beljaev M.V., 1930b, Kavkazskoe jazykovedenje, in A. Xadzhiev, N.F. Jakovlev & M.B. Beljaev, *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*, Vladikavkaz, Krajkom NA i Krajnacizdat, p. 125-144. [La linguistique caucasienne]
- Benveniste E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard.
- Benveniste E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 2, Paris, Gallimard.
- Berman R.A., 1982, Verb-pattern alternation: the interface of morphology, syntax and semantics in Hebrew child language, *Journal of Child Language* 9(1), p. 169-191.
- Berthonneau A.-M. & Kleiber G., 1996, Subordination et temps grammaticaux : pour une conception non concordancielle de l'imparfait en discours indirect, in C. Muller (éd.), *Dépendance et intégration syntaxique*, Tubingen, Max Niemeyer Verlag, p.115-126.
- Bezinska I. & Novakova I., 2009, Grammaticalisation et acquisition des constructions causatives en français et en bulgare, *3^e Colloque International de l'AFLiCo « Grammaires en construction(s) »*, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 27 - 29 mai 2009.
- Blanche-Benveniste C., 2008, Les nexus nominaux, *Faits de Langues* 31-32, p. 167-178.
- Blasco-Dulbecco M., 1999, *Les dislocations en français contemporain : étude syntaxique*, Paris, H. Champion.
- Blinkenberg A., 1960, *Le problème de la transitivité en français moderne. Essai syntactico-sémantique*, Copenhagen, Munksgaard.
- Bloomfield L., 1933, *Language*, New York, Henry Holt.
- Blumenthal P., 2009, Les noms d'émotion : trois systèmes d'ordre, in I. Novakova & A. Tutin (éds.), *Le Lexique des émotions*, Grenoble, Ellug, p.41-64.
- Bokarev A.A., 1934, *O tak nazyvaemom passivnom xaraktere avarskogo glagola*, Thèse de doctorat, Leningrad, Institut Rečevoj Kul'tury (Institut de la culture de la parole). [A propos du caractère passif du verbe avar]
- Bondarko A.V., 1991, *Functional Grammar. A field approach*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Bondarko A.V., 2003, *Grammaire fonctionnelle*, Saint-Petersbourg, Nauka.
- Boulangier D., 1971, La Vieillesse d'Abel et Caïn, in *Vessies et lanternes*, Paris, Gallimard, p. 65-87.
- Bowerman M., 1974, Learning the structure of causative verbs: A study in the relationship of cognitive, semantic and syntactic development, *Papers and Reports on Child Language Development* 8, p. 142-178.
- Brunot F., 1966, *Histoire de la langue française des origines à nos jours IV*, Paris, Armand Colin.

- Brunot F. & Bruneau Ch., 1956, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson.
- Byxovskaja S.L., 1934, Passivnaja konstrukcija v jafetičeskix jazykax, *Jazyk i myšlenie* II, Leningrad, p. 55-72. [La construction passive dans les langues japhétiques]
- Byxovskaja S.L., 1937, Marr i severokavkazskie jazyki, *Jazyk i myšlenie* VIII, Leningrad, p. 129-146. [Marr et les langues caucasiennes septentrionales]
- Cabrera M., 2005, *The acquisition of causative structures in English and Spanish as second languages*, PhD dissertation, University of Southern California.
- Cartagena N. & Gauger H.-M., 1989, *Vergleichende Grammatik Spanisch-Deutsch*, Mannheim/Wien/Zürich, Dudenverlag, Duden-Sonderreihe vergleichende Grammatiken 2.
- Celle A., 2006, *Temps et modalité. L'anglais, le français et l'allemand en contraste*, Berne, Peter Lang.
- Chamberlain J.-T., 1986, *Latin Antecedents of French Causative faire*, Berne, Peter Lang.
- Chomsky N., 1966, *Aspect de la théorie syntaxique*, Paris, Editions du Seuil.
- Cohen D., 1989, *L'aspect verbal*, Paris, Hachette.
- Combettes B., Marchello-Nizia Ch. & Prévost S., 2003, Grammaticalisation et changement linguistique, *Verbum* XXV(3), p. 225-240.
- Comrie B., 1976a, *Verbal Aspect*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- Comrie B., 1976b, The Syntax of Causative constructions: Cross-language Similarities and Divergences, in M. Shibatani (ed.), *Syntax and Semantics, Volume 6: The Grammar of Causative constructions*, New York, Academic Press, p. 261-312.
- Comrie B., 1981, *Language Universals and Linguistics Typology*, Oxford, Oxford University Press.
- Comrie B., 2001, Different views of language typology, in M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher & W. Raible (eds.), *Language Typology and Language Universals*, vol. 1-2, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 25-39.
- Conenna M., 2000, Structure syntaxique des proverbes français et italiens, *Langages* 139, p. 27-38.
- Confais J.-P., 1995, *Temps, mode, aspect. Les approches des morphèmes verbaux et leurs problèmes à l'exemple du français et de l'allemand*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Creissels D., 1975, A propos d'un projet de linguistique contrastive, *Cahiers de linguistique slave* I, Grenoble, Université des langues et lettres, p. 17-49.
- Creissels D., 1979, *Unités et catégories grammaticales*, Grenoble, Université des Langues et Lettres.
- Creissels D., 1993/1994, *Eléments de syntaxe générale, Discussion autour de quelques notions fondamentales de la description grammaticale*, Cours pour la maîtrise de Sciences de langage, Grenoble, Université Stendhal.
- Creissels D., 2001/2002, *La voix*, cours de DEA, option « Description des langues », Université Lyon 2.
- Creissels D., 2002, Valence verbale et voix en tswana, *BSLP* XCVII(1), Louvain/Paris, Peeters, p. 371-426.
- Creissels D., 2006, *Syntaxe générale. Une introduction typologique*, Paris, Hermes-Lavoisier.

- Croft W., 1990, Possible verbs and the structure of events, in S.L. Tsohatzidis (ed.), *Meanings and prototypes. Studies in linguistic categorization*, London/New York, Routledge, p. 48-73.
- Croft W., 2001, *Radical Construction Grammar: syntactic theory in typological perspective*, Oxford, Oxford University Press.
- Croft W., 2002, *Typology and Universals*, Cambridge (UK), Cambridge University Press.
- Culioli A., 1991, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Paris, Ophrys.
- Dantchev A., 1990, *Sapostavitelno ezikoznanie. Terorija I metodologia*, Sofia, Nauka I izkustvo. [Linguistique contrastive. Théorie et méthodologie]
- Declerck R., 1991, *Tense in English*, London/New York, Routledge.
- DeKeyser R., 2005, What makes Learning L2 Grammar Difficult? A Review of Issues, *Language Learning* 55(S1), p. 1-25.
- Desclés J.-P., 2004, Analyse syntaxique et cognitive des relations entre la préposition *sur* et le préverbe *sur-* en français, *Studia Kognitywne* 6, Warszawa, SOW, p. 21-49.
- Desclés J.-P. & Guentchéva Z., 1998, Causalité, Causativité, Transitivité, in L. Kulikov & H. Vater (eds.), *Typology of Verbal Categories (Papers presented to Vladimir Nedjalkov on the occasion of his 70 birthday)*, Tübingen, Max Niemeyer, p.7-27.
- Desnickaja A.V., 2003, Lingvističeskie instituty Leningrada v istorii sovetskogo jazykoznanija 20-40-x godov, *Acta linguistica petropolitana*, tome I, partie 1, Sankt-Peterburg, Nauka, p. 13-40. [Les instituts linguistiques de Leningrad dans l'histoire de la linguistique soviétique des années 1920-1940]
- Dimanštejn S.M., 1933, Principy sozdanija nacional'noj terminologii, *Pis'mennost' i revoliucija* 1, p. 26-41. [Principes de création de la terminologie nationale]
- Dixon R.M.W., 2000, A typology of causatives: form, syntax and meaning, in R.M.W Dixon & A. Aikhenvald (eds.), *Changing valency. Case studies in transitivity*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, p. 30-83.
- Duras M., 1993, Roma, in *Ecrire*, Paris, Gallimard, p. 85-98.
- Egorov O., 1935, Čečeno-ingusskaja leksika, in G.P. Serdjučenko (ed.), *Jazyki Severnogo Kavkaza i Dagestana. Sbornik lingvističeskix issledovanij*, Moskva/Leningrad, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, p. 110-116. [Le lexique tchéchéno-ingouche]
- Eriksson O., 1993, *La phrase française. Essai d'un inventaire de ses constituants syntaxiques*, Göteborgs, Acta Universitatis Gothoburgensis.
- Fen-Chuan Lu C., 2001, The acquisition of English Articles by Chinese Learners, *Second Language Studies* 20-1, p. 43-78.
- Fernandez J., 1994, *Les particules énonciatives dans la construction du discours*, Paris, PUF.
- Feuillet J., 1999, *Grammaire historique du bulgare*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- Feuillet J., 2006, *Introduction à la typologie linguistique*, Paris, Honoré Champion.
- Figueira R.A., 1984, On the development of the expression of causativity: A syntactic hypothesis, *Journal of Child Language* 11, p. 109-127.
- Fontanille J., 1989, *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette Supérieur.

- François J., 2008, Entre événements et actions. Les schèmes composés de constructions syntaxiques du dictionnaire *Les verbes français* de J. Dubois & F. Dubois-Charlier, *LIDIL* 37, p. 175-189.
- François J. & Meiri S., 2006, *Composition syntaxique et figement lexical*, Caen, Presses universitaires de Caen.
- Fuchs C., 1983, Une version transformationnelle de l'ellipse : l'effacement chez Harris, *H.E.L.* V(1), p. 103-111.
- Fuchs C. & Milner J., 1979, *A propos des relatives*, Paris, SELAF.
- Gaätone D., 1976, Les pronoms conjoints dans la construction factitive, *Revue de linguistique romane* 40, p. 165-182.
- Gacheva N.N., 2005, Kinematografitchnost prosy M. Ossorgina, *Vestnik VGU, Seria Philologia, Journalistika* 2, Voronej, p.37-41. [Aspect cinématographique de la prose de M.Ossorguine : synthèse structurale au niveau intergénéérique]
- Gak V.G., 1976 [1983, 2006], *Sravnitel'naja tipologija francuzskogo i russogo jazykov*, Moskva, Prosveščenie. [Typologie comparative des langues française et russe]
- Gak V.G., 1977, *Šopostavitel'naja leksikologija*, Moskva, Meždunarodnye otnošenija. [Lexicologie comparée russe-français]
- Galperine I.P., 1981, *Texte kak ob'ekt lingvističeskogo issledovanja*, Moskva, Nauka. [Texte en tant qu'objet de la recherche linguistique]
- Gawelko M., 2006, Remarques sur les constructions causatives du type *faire+infinitif* dans les langues romanes et quelques autres, *Acta Linguistica Hungarica* 53(2), p. 117-138.
- Gazier M., 1988, Le buveur triste, *Nouvelles nouvelles* 9, p. 37-41.
- Genette G., 1983, *Nouveau discours du récit*, Paris, Editions du Seuil.
- Genko A.N., 1925, Teksty i razyskanija po kavkazskoj filologii, *Zapiski kollegii vostokovedov* 1, Leningrad, p. 375-385. [Textes et recherches en philologie caucasienne]
- Genko A.N., 1930, O nazvanijax 'pluga' v severokavkazskix jazykax, *Doklady AN SSSR*, p. 128-135. [A propos des noms de la 'charrue' dans les langues caucasiennes septentrionales]
- Givón T., 1980, The binding hierarchy and the typology of complements, *Studies in Language* 4(3), p. 333-377.
- Givón T., 1984, *Syntax*, vol. 1, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Givón T., 1991, Isomorphism in the grammatical code: Cognitive and biological considerations, *Studies in Language* 15(1), p. 85-114.
- Gosselin L., 1996, *Sémantique de la temporalité en français. Un modèle circulatoire et cognitif du temps et de l'aspect*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Graffi G., 2001, *200 years of syntax. A critical survey*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Greenberg J. H. (ed.), 1966, *Universals of language*, 2nd edition, Massachusetts, MIT Press.
- Grevisse M., 1993, *Le Bon Usage*, Gembloux, Duculot.
- Grochowski M., 1986, *Polskie partykuly : składnia, semantyka, leksykografia*, Warszawa, PAN. [Particules du polonais : syntaxe, sémantique, lexicographie]
- Gropen J., Blaskovich J. & Dede G., 1996, Come it closer: causative errors in child speech, in A. Stringfellow, D. Cahana-Amitay, E. Hughes & A. Zukowski, *Proceedings of the 20th annual Boston University Conference on Language*, Somerville (MA), Cascadilla Press, p. 272-283.

- Gross G., 1996, Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle, *Langages* 121, p. 54-72.
- Gross G., à paraître, *Traité d'analyse linguistique*.
- Gross G. & Prandi M., 2004, *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- Gross M., 1975, *Méthodes en syntaxe*, Paris, Hermann.
- Gross M., 1988, Les limites de la phrase figée, *Langage* 90, p. 7-22.
- Gross M., 1998, La fonction sémantique des verbes supports, *Travaux de linguistique* 37, p. 25-46.
- Guentchéva Z., 1990, *Temps et Aspect : L'exemple du bulgare contemporain*, Paris, CNRS.
- Guentchéva Z., 1996, *L'énonciation médiatisée*, Louvain/Paris, Peeters.
- Guillaume G., 1919 [1975], *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Nizet, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Guillaume G., 1972, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- Hagège C., 1982, *La structure des langues*, Paris, PUF, Que sais-je ?.
- Halliday M.A.K., 1985, *An Introduction to Functional Grammar*, London, E. Arnold.
- Harris Z., 1971, *Notes du cours de syntaxe* (traduit de l'anglais par Maurice Gross), Paris, Editions du Seuil.
- Haspelmath M., 1993, More on the typology of inchoative/causative verb alternations, in B. Comrie & M. Polinsky (eds.), *Causatives and transitivity*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 87-111.
- Haspelmath M., 1997, *Indefinite Pronouns*, Oxford, Oxford University Press.
- Haspelmath M., Könnig E., Oesterreicher W., & Raible W. (eds.), 2001, *Language Typology and Language Universals. Sprachtypologie und sprachliche Universalien. La typologie des langues et les universaux linguistiques*, Vol.1-2, Berlin/New York, Walter de Gruyter.
- Heger K., 1990-1991, Noeme als Tertia Comparationis im Sprachvergleich, *Romanistisches Jahrbuch* 49-50, p. 6-30.
- Hjelmslev L. 1940 [1969], *Le langage, une introduction*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Hjelmslev L., 1971, Le verbe et la phrase nominale, in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, p. 174-200.
- Hopper P. & Thompson S., 1980, The transitivity in grammar and discourse, *Language* 56(2), p. 251-299.
- Humboldt W., 1984, *Izbrannye trudy po jazykoznaniju*, Moskva, Progress. [Travaux choisis en linguistique]
- Imbs P., 1968, *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck.
- Ionin T., 2004, Article semantics in L2-acquisition: the role of specificity, *Language Acquisition* 12, p. 3-69.
- Ionin T., 2006, This is Definitely Specific: Specificity and Definiteness in Article Systems, *Natural Language Semantics* 14(2), p. 175-234.
- Ivanova-Mirčeva D. & Haralampiev I., 1999, *Istorija na bălkarskija ezik*, Veliko Tărnovo, Faber. [Histoire de la langue bulgare]
- Jakovlev N.F., 1928, Kratkij obzor čerkesskix (adygejskix) narečij i jazykov, *Zapiski Severo-Kavkazskogo kraevedčeskogo NII(I)*, p. 117-128. [Bref aperçu des dialectes et des langues tcherkesses (adygué)]

- Jakovlev N.F., 1930, Metody sobiraniya slov i sostavleniya obščego slovarja, in A. Xadzhiev, N.F. Jakovlev & M.B. Beljaev, *Kul'tura i pis'mennost' gorskix narodov Severnogo Kavkaza*, Vladikavkaz, Krajkom NA i Krajnacizdat, p. 99-112. [Méthode de recueil des mots et de compilation du dictionnaire commun]
- Jakovlev N.F., 1931, O principax sozdaniya terminologii v nacional'nyx jazykax, *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka VII-VIII*, p. 79-92. [Sur les principes de la création de la terminologie dans les langues nationales]
- Jarvis S., 2002, Topic continuity in L2 English article use, *Studies in second language acquisition* 24, p. 387-418.
- Jespersen O., 1927, *A modern English Grammar on Historical Principles III*, London, G. Allen and Unwin, Copenhagen, E. Munksgaard.
- Kacnel'son S.D., 1936, *K genezisu nominativnogo predloženiya*, Moskva/Leningrad, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR. [A propos de la genèse de la proposition nominative]
- Kahane S., 2007, La distribution des articles en français, in M. Charolles, N. Fournier & C. Fuchs (éds.), *Parcours de la phrase. Mélanges offerts à Pierre le Goffic*, Paris, Ophrys, p. 159-173.
- Kalinina A.V., 2007, *Vnutrennjaja forma idiom russkogo i francuzskogo jazykov: Opyt sopostavitel'nogo analiza*, Moskva, Infomedia Pablišerz. [Forme interne de l'idiome en russe et en français: Essai d'analyse contrastive]
- Karolak S., 1993, Arguments sémantiques contre la distinction Aspect/Modalité d'action, *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata* XXIII(3), p. 477-489.
- Karolak S., 1994, Le concept d'aspect et la structure notionnelle du verbe, *Studia Kognitywne* 1, Warszawa, SOW, p. 21-41.
- Karolak S., 2003, L'aspect et la définitude des SN-compléments en français et en bulgare, *Studia Kognitywne* 5, Warszawa, SOW, p. 77-95.
- Karolak S., 2005, *Semantyka i struktura aspektu w językach naturalnych*, Kielce, Wydawnictwo Wyższej Szkoły Umiejętności. [Sémantique et structure de l'aspect dans les langues naturelles]
- Karolak S., à paraître, Remarques sur l'équivalence du passé imperfectif polonais et des temps passés en français, *Verbum* XXX, fasc. 2.
- Kazenin K., 2001, Verbal reflexives and the middle voice, in M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher & W. Raible (eds.), *Language Typology and Language Universals*, vol. 1-2, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 916-927.
- Keenan E. & Comrie B., 1977, Noun phrase accessibility and universal grammar, *Linguistic Inquiry* 8, p. 63-99.
- Kemmer S. & Verhagen H., 1994, The grammar of causatives and the conceptual structure of events, *Cognitive Linguistics* 2, p. 115-156.
- Khovanskaja Z.I. & Dmitrieva L.L., 1991, *Stilistika francuzskogo jazyka*, Moskva, Vysšaja šk.
- Kleiber G., 1994, Sur la définition du proverbe, in *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin, p. 207-225.
- Kleiber G., 1999, Les proverbes : des dénominations d'un type « très très spécial », *Langue française* 123, p. 52-69.
- Kleiber G., 2000, Sur le sens des proverbes, *Langages* 139, p. 39-58.

- Kornienko A.A., 2000, *Sovremennaja francuzskaia novella v poiskah novyh form*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk). [La nouvelle française contemporaine à la recherche de nouvelles formes]
- Kornienko A.A., 2007, Narrativnyi texte bez rasskaztchika, in *Issledovania v oblasti francuzskogo iazyka i francuzskoi kultury, Texte: problemy smyslorozhdenia, perevoda, prepodavania, Materialy 2-i mejdunarodnoi nauchno-praktičeskoj konferenzii*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk), p. 136-145. [Le texte narratif sans le narrateur]
- Kornienko A.A., 2009, Novaia koncepcija francuzskogo narrativnogo pisma, in *Issledovania v oblasti francuzskogo iazyka i francuzskoi kultury : Iazykovaia kartina mira i mejkulturnaia komunikacija, Materialy III mejdunarodnoi nauchno-praktičeskoj konferenzii 22-24 aprelija 2009*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk), p. 158-166. [Nouvelle conception de l'écriture narrative française]
- Kouliev R., 2003, *Temps et texte en français*, Thèse de doctorat sous la dir. de Jean-Pierre Cuq, Université Stendhal Grenoble 3.
- Kraif O., 2006, Qu'attendre de l'alignement de corpus multilingues ?, *Traduire* 210, 4e Journée de la traduction professionnelle, p. 17-37.
- Krasnowolski A., 1909, *Systematycznia skladnia jazyka polskiego*, 2ème éd., Warszawa, éd. ARCTA. [Syntaxe systématique de la langue polonaise]
- Kristeva J., 1981, *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*, Paris, Editions du Seuil.
- Krötsch M. & Oesterreicher W., 2002, Dynamique des configurations actanciennes, *Syntaxe & Sémantique* 4, p. 109-137.
- Krylov S.A., 1983, Morfosintaksičeskie mexanizmy vyraženiia kategorii determinacii v sovremennom russkom jazyke, in S.A. Krylov (ed.), *Razrabotka i primenenie lingvističeskix processorov*, Novosibirsk, p. 148-170. [Mécanismes morphosyntaxiques de l'expression de la détermination dans le russe contemporain, in *Développement et application de processeurs linguistiques*]
- Kulikov L., 2001, Causatives, in M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher & W. Raible (eds.), *Language Typology and Language Universals*, vol. 1-2, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 886-898.
- Kupferman L., 1991, L'aspect du groupe nominal et l'extraction de « en », *Le Français Moderne* LIX(2), p. 113-147.
- Kuryłowicz J., 1975, *Esquisses linguistiques*, München, Wilhelm Fink Verlag.
- Labelle M., 1984, *Acquisition des constructions causatives par des apprenants de français langue seconde*, Master's thesis, Université d'Ottawa.
- Lacan J., 1966, *Ecrits*, Paris, Editions du Seuil.
- Lamiroy B., 2003, Grammaticalisation et comparaison des langues, *Verbum* 4, p. 409-429.
- Larjavaara M., 2000, *Présence ou l'absence de l'objet. Limite du possible en français contemporain*, Thèse de Doctorat, Université de Helsinki.
- Larsson E., 1979, *La dislocation en français. Etude de syntaxe générative*, Etudes romanes de Lund 28, Lund, Gleerup.
- Lazard G., 1994, *L'actance*, Paris, PUF.
- Lazard G., 2001, *Etudes de linguistique générale. Typologie grammaticale*, Louvain/Paris, Peeters.
- Lazard G., 2006, *La quête des invariants interlangues. La linguistique est-elle une science ?*, Paris, Honoré Champion.

- Le Bidois G. & R., 1971, *Syntaxe du français moderne. Ses fondements historiques et psychologiques*, 2^{ème} éd., Paris, Editions A & J. Picard.
- Leeman D., 1991, *Hurler de rage, rayonner de bonheur* : remarques sur une construction en de, *Langue française* 91, p. 80-101.
- Leeman D., 1995, Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non **Max est en peur* ? Hypothèses sur la construction *être en N*, *Langue française* 105, p. 55-70.
- Le Goffic P., 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- Léon J., 2008, Aux sources de la « Corpus Linguistics » : Firth et la London school, *Langages* 171, p. 12-33.
- Levin B. & Rappaport Hovav M., 1995, *Unaccusativity. At the Syntax – Lexical Semantics Interface*, Cambridge (MA)/London, MIT Press.
- Liu D. & Gleason J. L., 2002, Acquisition of the Article *The* by Nonnative Speakers of English: An Analysis of Four Nongeneric Uses, *Studies in Second Language Acquisition* 23(1), p. 1-26.
- Lopatnikova N.N., 2006, *Leksikologija sovremennogo francuzskogo jazyka* (manuel), Moskva, Vysshaja škola. [Lexicologie du français contemporain]
- Maillard M., 1998, La conception métagrammienne du temps verbal, *Le Langage et l'homme* XXXIII (2-3), p. 155-162.
- Maillard M., 2008, Le prédicat. Comment sortir de la Tour de Babel ?, *LIDIL* 37, *Syntaxe et sémantique des prédicats*, p. 23-43.
- Mantchev K., 1976, *Morphologie française*, Sofia, Nauka i izkoustvo.
- Martin R., , *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- Maslov Y., 1984, *Otcherki po aspektologii*, Leningrad, Izdat-vo LGU. [Esquisses en aspectologie]
- Master P., 1990, Teaching the English articles as a binary system, *TESOL Quarterly* 24(3), p. 461-478.
- Master P., 1994, Effect of instruction on learning the English article system, in T. Odlin (ed.), *Perspectives on Pedagogical Grammar*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, p. 229-252.
- McDaniel D., McKee C. & Smith Cairns H., 1998, *Methods for assessing children's syntax*, Cambridge (MA)/London, MIT Press.
- Meillet A., 1921, *Linguistique historique et linguistique générale*, T.1, Paris, Champion.
- Meillet A., 1930, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Klincksieck.
- Meillet A. & De Willman-Grabowska H., 1921, *Grammaire de la langue polonaise*, Paris, Librairie Champion.
- Mejri S., 2001, La structuration sémantique des énoncés proverbiaux, *L'information grammaticale* 88, p.10-15.
- Mel'čuk I., 2002, Conversif ou causatif, *Cahiers de lexicologie* 80, Paris, Champion.
- Mel'čuk I., 2003, Les collocations : définition, rôle et utilité, in F. Grossmann & A. Tutin (éds.), *Les collocations : analyse et traitement*, Amsterdam, De Werelt, p. 23-31.
- Melis, L., 2003, *La préposition en français*, Paris, Orphys.
- Mellet S., Joffre M. D. & Serbat G., 1994, *Grammaire fondamentale du latin*, Louvain/Paris, Peeters.
- Melnikova E., 2009, L'aspectualité des constructions verbo-nominales de sentiments en français et en russe (étude contrastive), in I. Novakova & A.

- Tutin (éds.), *Le lexique des émotions et sa combinatoire syntaxique et lexicale*, Grenoble, ELLUG, p. 155-172.
- Melnikova E. & Novakova I. (2010), Les constructions verbo-nominales de sentiment en français et en russe, Helmy Amr Ibrahim (dir.), *Supports et prédicats non verbaux dans les langues du monde*, Paris : Cellule de recherche en linguistique, CRL, p. 207-219.
- Metz Ch., 1966, La grande syntagmatique du film narratif, *Communication* 8, *L'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil, p. 120-124.
- Miladi L., 2009, Les fonctions discursives de la particule énonciative *to* du polonais dans les constructions à segment détaché à gauche, *Revue des études slaves* LXXX(1-2), Université de Paris-Sorbonne (Paris 4), p. 87-103.
- Molinier Ch., 1996, Constructions en « C'est » : une classification générale, *Cahiers de grammaire* 21, Université de Toulouse-Le Mirail, p. 75-93.
- Moltchanova N.A., 2009, *Isnovnye prinzipy postroenia kinotexta*, in *Universitetskie tchтения 2009, Materialy nauchno-prakticheskikh tchtenii*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk), p. 37-45. [Les principes fondamentaux de la production du cinétexte]
- Monnerie A., 1985, *Le Point sur l'article en français : dossier*, Sèvres, Centre international d'études pédagogiques (CIEP).
- Müller-Hauser M.-L., 1943, *La mise en relief d'une idée en français moderne*, *Romanica helvetica* 21, Genève, Librairie DROZ.
- Muryn T., 1999, *Le syntagme nominal abstrait et la cohérence discursive*, Kraków, Wydawnictwo Naukowe WSP.
- Muryn T., 2004, Une phrase habituelle et/ou dispositive?, *Studia Kognitywne* 6, Warszawa, SOW, p. 81-91.
- Muryn T., 2006, L'expression de l'aspect limitatif dans le SN, *Synergies Pologne* 2, p. 100-114.
- Nasarjan A.G., 1976, *Frazeologija sovremennogo francuzskogo jazyka*, Moskva, Vysšaja škola. [Phraséologie du français contemporain]
- Nedjalkov V.P. & Sil'nickij L., 1969, Tipologija kauzativnyx konstrukcij, in A.A. Xolodovič (ed.), *Tipologija kauzativnyx konstrukcij : Morfologiceskij kauzativ*, Lenindgrad, Nauka, p. 20-50. [Typologie des constructions causatives: causatif morphologique]
- Nichols J., 1993, Transitive and causative in the Slavic lexicon: Evidence from Russian, in B. Comrie & M. Polinsky (eds.), *Causatives and transitivity*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 69-86.
- Nłke H., 1988, Les adverbes contextuels et la focalisation, in W. Banysł & S. Karolak, *Structure thème-rhème dans les langues romanes et slaves*, *Prace slawistyczne* 65, Wrocław, PAN p. 79-104.
- Novakova I., 2000, *Sémantique du futur. Etude comparée français-bulgare*, Paris, L'Harmattan, 350 p.
- Novakova I., 2002, Le factitif français (*Faire + Vinf*) : approche syntaxique, sémantique et contrastive (français-bulgare), *TRANEL* 37, p. 93-113.
- Novakova I., 2005, Bouge ta ville ! De l'emploi transitif de verbes intransitifs avec un sens causatif, *Faits de langues* 25, p. 141-145.
- Novakova I., 2006a, La transitivation causative (approche contrastive et typologique), in D. Lebaud, C. Paulin & K. Ploog (éds.), *Constructions verbales et production de sens*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 115-126.
- Novakova I., 2006b, Causative constructions in Bulgarian and French, Communication présentée à la 2nd Conference on the *Syntax of the World's*

- Languages* (SWL 2), Lancaster University (United Kingdom), 14-17 September 2006.
- Novakova I., 2010, Syntaxe et sémantique des constructions causatives, in *Les catégories verbales dans les langues romanes* (textes réunis par Malinka Velinova), Actes du colloque international, Sofia, 25-27 février 2005, Sofia, CU Romanistika, p. 274-287.
- Padoutcheva E., 2002, *Vyskazyvanie i ego sootnesënnost' s dejstvitel'nost'ju (Referencial'nye aspekty semantiki mestoimenij)*, Moskva, LKI. [L'énonciation et son rapport avec la réalité (Aspects référentiels de la sémantique des pronoms)]
- Partee B., 2005, *Semantic Typology of Indefinites I*, Cours donné à l'université d'état de Moskva, people.umass.edu/partee/MGU_2005/MGU054.pdf.
- Perlmutter D., 1978, Impersonal Passives and the Unaccusative Hypothesis, *Proceedings of the Berkeley Linguistic Society* 4, p. 157-189.
- Perrin L., 2000, Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes, *Langages* 139, p. 69-80.
- Petrenko T.P. & Slepakova M.B., 2007, Parzeliázia v novellah A. Somon kak proiavlenie kinematografitchnosti texta, in *Issledovania v oblasti frantzuzskogo iazyka i frantzuzskoi kultury, Texte: problemy smyslorogdenia, perevoda, prepodavania. Materialy 2-i mejdunarodnoi nauchno-prakticheskoi konferenzii*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk), p. 145-152. [La parcellarisation dans les nouvelles d'A. Saumont comme manifestation de l'écriture cinématographique]
- Petrenko T.P. & Slepakova M.B., 2008, Sposoby visualisazii v sovremennoi novelle, in *Universitetskije tchtenia 2008, Materialy nauchno-metodicheskikh tchtenii PGLU, Tchast IV*, Piatigorsk, PGLU (Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk). [Procédés de visualisation dans la nouvelle contemporaine]
- Pilecka E., 2007, Mourir d'ennui, s'ennuyer à mort : quelques problèmes de description et de traduction de syntagmes prépositionnels circonstants/pseudo-circonstants de cause en français et en polonais, *Bulag* 32, p. 145-163.
- Pottier B., 1974, *Linguistique générale : théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- Pottier B., 1992, *Systématique des éléments de relation. Etude de morpho-syntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck.
- Pritčina L.M., 1983, *Trudnosti frantzuzskogo jazyka (Upotreblenie artiklja v ustnoj reči)*, Moskva, Vysšaja škola. [Difficultés de la langue française : emploi de l'article dans la communication orale]
- Rastier F., 2009, Quantité et qualité en sémantique de corpus, résumés des conférences du *Colloque sur la linguistique de Corpus*, Lorient, 10-12 septembre, p. 7-9.
- Reviron F., 2004, Virginia Woolf et l'écriture cinématographique, *Etudes britanniques contemporaines* 26, p. 139-196.
- Riegel M., 1996, Les noms à compléments propositionnels : en quoi sont-ils plus abstraits que d'autres ?, in N. Flaux, M. Glatigny & D. Samain (éds.), *Les noms abstraits*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, p. 313-321.
- Riegel M., Pellat J.-Ch. & Rioul R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- Rodkine P., 2003, *Novoe visualnoe vospriatie*, Moskva, Iunost. [La nouvelle perception visuelle]

- Ruwet N., 1972, *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Editions du Seuil.
- Sapunov B.M., 1996, Religija i televidenie (Ih vzaimodeistvie v kulture), in *Kulturologia*, JVbl, Moskva, Mir knigui, p. 50-57. [Religion et télévision (Leur interaction dans la culture)]
- Sarkar M., 2002, Saute ça/“Jump this!”: The acquisition of the *faire faire* causative by first and second language learners of French, *Annual Review of Language Acquisition* 2, p. 157-201.
- Saumont A., 1996, Encore un café s'il vous plait, in *Après nouvelles*, Paris, Julliard, p. 27-40.
- Ščerba L.V., 1930 [2004], K voprosu o dvujazyčii, in L.V. Ščerba, *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*, Moskva, Akademija nauk SSSR, Otdelenie literatury i jazyka, Komissija po istorii filologičeskich nauk, p. 313-318. [A propos du bilinguisme]
- Ščerba L.V., 1934 [2004], O vzaimootnošenijax rodnogo i inostrannogo jazykov, in L.V. Ščerba, *Jazykovaja sistema i rečevaja dejatel'nost'*, Moskva, Akademija nauk SSSR, Otdelenie literatury i jazyka, Komissija po istorii filologičeskich nauk, p. 338-343. [A propos des relations entre langue maternelle et langue étrangère]
- Ščerba L.V., 1940 [1958], Opyt obščej teorii leksikografii, in *Izvestija raboty po jazykoznaniju i fonetike*, Leningrad, p. 54-91. [Une tentative de théorie générale de lexicographie]
- Ščerba L.V., 1947, *Prepodavanje anglijskogo jazyka v škole. Obščie voprosy metodiki*, Moskva, Vyssšaja škola. [L'enseignement de l'anglais à l'école]
- Schapiro C., 1999, *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Paris, Ophrys.
- Semiane T. Ph., 2006, *Visualnyi oblik prozaitcheskogo teksta kak kulturologičeskaia problema*, Dissertazija na soiskanie utchenoi stepeni doktora filologičeskich nauk, Tcheliabinsk. [L'aspect visuel du texte prosaïque en tant que problème de théorie littéraire. Thèse de docteur d'Etat es Lettres]
- Serbat G., 1986, *Les structures du latin*, Paris, PUF.
- Serdučenko G.P., 1935, *Jazyki Severnogo Kavkaza i Dagestana. Sbornik lingvističeskix issledovanij*, Moskva/Leningrad, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo. [Les langues du Caucase septentrional et du Daghestan]
- Serdučenko G.P., 1955, *Osnovnye grammatičeskie osobennosti jazykov Zapadnogo Kavkaza*, Moskva. [Principales caractéristiques grammaticales des langues du Caucase Occidental]
- Shibatani M., 1976, The grammar of causative constructions: a conspectus, in M. Shibatani (ed.), *Syntax and semantics, Volume 6: The grammar of causative constructions*, New York, Academic Press, p. 1-40.
- Shibatani M., 2002, *The Grammar of Causation and interpersonal manipulation*, Introduction, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 1-22.
- Simonato E., 2004, Alphabet chauvin ou alphabet nationaliste, in P. Sériot & A. Tabouret-Keller (éds.), *Le discours sur la langue dans les régimes autoritaires*, Cahiers de l'ILSL 17, p. 267-282.
- Simonato E., 2006, Une phonologie à base caucasienne en URSS dans les années 1920, *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain* 32(1), p. 125-137.
- Simonato E., 2008, La phonologie appliquée des 'édificateurs linguistiques' en URSS dans les années 1920, *Revue des études slaves* 79(4), p. 535-555.

- Simone R. & Cerbasi D., 2001, Types and diachronic evolution of romance causative constructions, *Romanische Forschungen* 113(1), p. 441-473.
- Sörös A., 2008, *Typologie et linguistique contrastive. Théories et applications dans la comparaison des langues*, Etudes contrastives 9(1), Bern, Peter Lang.
- Świątkowska M., 1996, Abstrait et l'aspect, in N. Flaux, M. Glatigny & D. Samain (éds.), *Les noms abstraits*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, p. 251-257.
- Talmy L., 1976, Semantic Causative Types, in M. Shibatani (ed.), *Syntax and Semantics*, Vol. 6: The Grammar of Causative constructions, New York, Academic Press, p. 43-116.
- Télyá V.N., 1996, *Russkaja frazeologija. Semantičeskij, pragmatičeskij i lingvokul'turologičeskij aspekty*, Moskva, škola.
- Ter-Minasova S.G., 2000, *Jazyk i mežkul'turnaja komunikacija* (manuel), Moskva, Slovo.
- Tesnière L., 1965, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- Tognini Bonelli E., 2001, *Corpus linguistics at work*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Tollis F., 2006, Les « constructions expressives » en *C'est* dans les écrits publiés de Gustave Guillaume (1883-1960), in A. & H. Włodarczyk (éds.), *La Focalisation dans les langues*, Paris, L'Harmattan, p. 95-109.
- Tomasello M., 2003, *Constructing a language: a usage-based theory of language acquisition*, Cambridge (MA)/London, Harvard University Press.
- Toops G., 1984, The causativity in Bulgarian, *Die Welt der Slaven* XXIX, München, p. 236-249.
- Touraeva Z., 1986, *Lingvistika texta*, Moskva, Prosvechenie. [La linguistique du texte]
- Touratier Ch., 1996, *Le système verbal français*, Paris, Armand Collin.
- Touratier Ch., 2001, *La sémantique*, Paris, Armand Collin.
- Traugott E., 2004, Le rôle de l'évolution des Marqueurs Discursifs dans une théorie de la grammaticalisation, in J. Fernandez-Vest & S. Carter-Thomas (éds.), *Structure informationnelle et particules énonciatives. Essai de typologie*, Paris, L'Harmattan, p. 295-333.
- Tutin A., Novakova I., Grossmann F. & Cavalla C., 2006, Esquisse de typologie des noms d'affect à partir de leurs propriétés combinatoires, *Langue française* 150, p. 32-49.
- Vaguer C., 2004, Qu'est-ce qu'un verbe support ?, in C. Vaguer & B. Lavieu (éds.), *Le verbe dans tous les états. Grammaire, sémantique, didactique*, Actes de la journée d'étude « didactique de la syntaxe », Namur, Presses universitaires de Namur, p. 117-134.
- Vaillant A., 1977, *Grammaire comparée des langues slaves*, Tome V : La syntaxe, Paris, Klincksieck.
- Van de Velde D., 1996, *Le spectre nominal. Des noms de matière aux noms d'abstraction*, Louvain/Paris, Peeters.
- Vanhove M., 2004, Déixis et focalisation : la particule *ta* en arabe de Yafi' (Yémen), in M. Haak, R. De Jong & K. Versteegh (eds.), *Approaches to Arabic Dialects : Collection of articles presented to Manfred Woidich on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, Leiden/Boston, Brill, p. 329-342.
- Vanoye F., 1989, *Récit écrit récit filmique*, Paris, Nathan Université.
- Velmezova E., 2007, *Les lois du sens : la sémantique marriste*, Berne, Peter Lang.
- Vetters C., 1996, *Temps, aspect et narration*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi.

- Vivès R., 1993, La prédication nominale et l'analyse par verbe support, *L'information grammaticale* 59, p. 8-15.
- Wandruszka M., 1969, *Sprachen, vergleichbar und unvergleichlich*, München, Piper.
- Weinrich H., 1973, *Le Temps*, Paris, Editions du Seuil.
- Weinrich H., 1989, *Le temps. Le récit et le commentaire*, Paris, Editions du Seuil.
- Wierzbicka A., 1996, *Język. Kultura. Poznanie*, Moskva, Russkie slovari.
- Williams G. (éd.), 2005, *La Linguistique de corpus*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Wilmet M., 1980, Aspect grammatical, aspect sémantique, aspect lexical, in J. David & R. Martin (éds.), *La notion d'aspect*, Recherches linguistiques V, Université de Metz, p.51-68.
- Wilmet M., 1997, *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette supérieur, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Wilmet M., 2007, *Grammaire rénovée du français*, Genève, Editions de Boeck Université.
- Wiśniewski M., 1987, Formalnogramatyczny opis leksemów to. Słowo to w funkcji rzeczownika lub przymiotnika, *Acta Universitatis Nicolai Copernici*, Zakład Języka Polskiego, zeszyt 174, p. 27-42.
- Włodarczyk A., 2003a, Les homotopies du topique et du focus, in B. Combettes, C. Schnedecker & A. Theissen (éds.), *Ordre et distinction dans la langue et le discours*, Paris, Honoré Champion, p. 513-526.
- Włodarczyk A., 2003b, Linguistique dynamique : évolution du discours dans le temps, in W. Banys, L. Benardczuk & K. Polanski (éds.), *Etudes linguistiques romano-slaves offertes à Stanislaw Karolak*, Kraków, Oficyna Wydawnicza Edukacja, p. 497-510.
- Włodarczyk A., 2004, Centres d'intérêt et ordres communicatifs, in P. Cotte, M. Dalmás & H. Włodarczyk (éds.), *Enoncer. L'ordre informatif dans les langues*, Paris, L'Harmattan, p.13-32.
- Włodarczyk A. & H., 2006, Focus in the Meta-informative Centering Theory, in Włodarczyk A. & H. (éds.), *La Focalisation dans les langues*, Paris, L'Harmattan, p. 27-45.
- Włodarczyk A. & H., 2008a, Roles, anchors and other things we talk about: associative semantics and meta-informative centring theory, in I. Kecskes (ed.), *Intercultural pragmatics* 5(3), Berlin/New York, Mouton/De Gruyter, p. 345-365.
- Włodarczyk A. & H., 2008b, The pragmatic validation of utterances, *Studia kognitywne* VIII, Warszawa, SOW, p. 117-128.
- Włodarczyk H., 1999, Les marqueurs de la validation des énoncés en français et polonais, *Studia kognitywne* 3, Warszawa, SOW, p. 135-162.
- Włodarczyk H., 2004, Centres d'intérêt de l'énoncé en polonais et en français, in P. Cotte, M. Dalmás & H. Włodarczyk (éds.), *Enoncer. L'ordre informatif dans les langues*, Paris, L'Harmattan, p. 33-48.
- Włodarczyk H., 2009, Les centres d'intérêt de l'énoncé et la cohérence textuelle en polonais et russe, *RES LXXX*(1-2), Université de Paris-Sorbonne (Paris 4), p. 13-30.
- Wydro B., 1999, *L'article partitif et le syntagme nominal abstrait. Distribution et fonctionnement dans le système des articles du français*, Kraków, Wydawnictwo Naukowe WSP.

- Zemb J.-M., 1984, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*, Mannheim/Wien/Zürich, Bibliographisches Institut, Duden-Sonderreihe vergleichende Grammatiken 1.
- Zhykova I.V., 2003, *Sposoby konstruirovaniya gendera v anglijskoj fraseologii*, Moskva, URSS [Moyens d'expression du genre en phraséologie anglaise].

LISTE DES AUTEURS
(Par ordre alphabétique)

Bezinska Yanka

LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble 3 (France)

Dontchenko Elena

Université d'Etat d'Astrakhan (Russie)

Frenkel Irina

Université d'Etat d'Astrakhan (Russie)

Kornienko Alla

Université Linguistique d'Etat de Piatigorsk & Université d'Etat Astrakhan (Russie)

Melnikova Elena

Université d'Etat d'Astrakhan (Russie) & LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble 3 (France)

Miladi Lidia

LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble 3 (France)

Muryn Teresa

Institut de Lettres et de Langues Modernes, Université Pédagogique, Cracovie (Pologne)

Novakova Iva

LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble 3 (France)

Simonato Elena

CRECLECO, Université de Lausanne (Suisse)

Spiridonova Olga

LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble 3 (France)

Éléments de catalogage

Grammaire et lexique : regards croisés / Sous la direction d'Iva Novakova et d'Elena Dontchenko. – Coédition : Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan & ELLUG – Université de Grenoble, 2010
247 p. ; couv. ill. en coul. ; 20 cm.

ISBN (Russie) : 978-5-9926-03147-9

ISBN (France) : 978-2-84310-165-6

Maquette de couverture : Séverine Frémondrière (ELLUG)

Illustration de couverture libre de droits

Cet ouvrage paraît dans le cadre de l'Année France-Russie 2010 /
www.france-russie2010.com



© Maison d'édition de l'Université d'Astrakhan
20, rue Tatichteva, 414056 Astrakhan
Russie
ISBN (Russie) : 978-5-9926-03147-9

© ELLUG 2010
Université Stendhal
B. P. 25
38040 Grenoble cedex 9
ISBN (France) : 978-2-84310-165-6